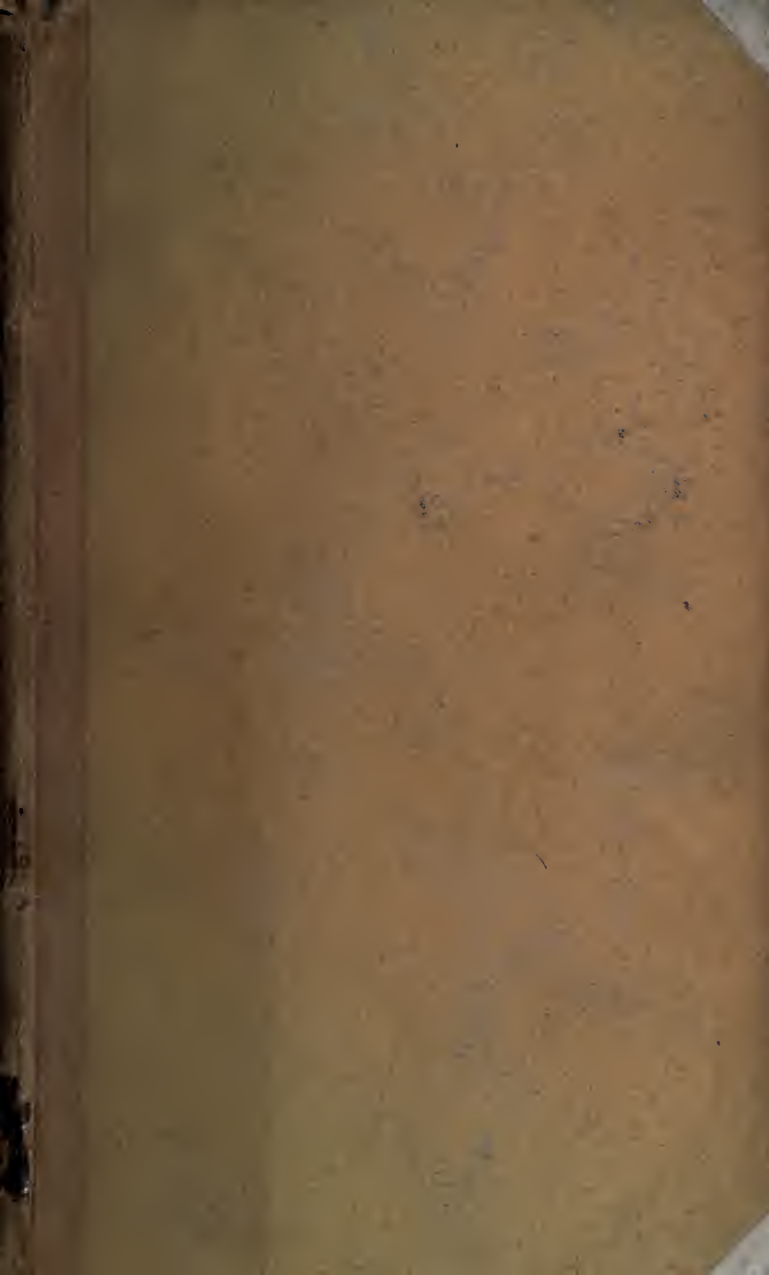




B-VI

54





BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS;

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du tems, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

F E V R I E R 1782.



A P A R I S ,

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine ;
pour Paris.

AU BUREAU, & chez GUEFFIER, Libraire-
Imprimeur, rue de la Harpe, vis-à-vis la rue
Saint-Severin, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

209720
4. 3. 27



BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS.

FEBVRIER 1782.

PREMIERE CLASSE.

ROMANS ÉTRANGERS.

R É G U L E ,

O U

LA REINE DE BEAUTÉ.

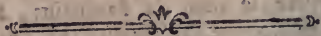
IL y a eu quatre Savans de la Gaule Belgique qui ont porté le nom de Jansénius , & qui vraisemblablement étoient de la même famille.

Le premier fut Evêque de Gand ; le second , d'Ypres : (c'est le fameux Auteur de l'*Augustinus*).

Le troisieme (Dominique Jansénius) a composé quelques Ouvrages ascétiques.

Le quatrieme , qui fait le sujet de cet article , est Gabriel Jansénius , qui écrivoit vers l'an 1600. Il étoit Principal du College d'Alost en Flandres. Nous avons de lui cinq Tragi-comédies latines , qui sont *le Combat de David & de Goliath*, *Nabal*, *le Jugement de Salomon*, *l'Aveugle de naissance*, & *Saint Martin*. Il a fait aussi des Contes , dont les principaux sont *Brusquet*, fou du Roi de France ; *l'Extravagant Philippe*, fils d'une mere extravagante , & *le Noble Campagnard*. Ses Epigrammes , imprimées à Gand , in 8°. en 1600 , sont assez curieuses.

Le meilleur de ses Ouvrages est un Roman latin intitulé *Régule* , que notre célèbre Evêque de Belay (le Camus) a traduit ou plutôt imité en françois. Ce Roman nous a paru digne d'être connu de nos Lecteurs. La traduction du Prélat a été imprimée à Lyon en 1627.



Un Gentilhomme de Namur , qui s'étoit distingué au service d'Espagne pendant les troubles des Pays - Bas , & sous

l'administration sanglante du Duc d'Albe, avoit laissé en mourant un fils nommé *Odilon*, & une fille sous la garde d'une tante.

Cette fille, Héroïne du Roman, portoit le nom de *Régule* (*), qui est celui de la glorieuse Patrone de Bruxelles, & qui signifie *petite Reine*. Si la beauté méritoit de porter le Sceptre, *Régule* devoit être la Souveraine du monde. *On accouroit de toutes parts seulement pour la voir, & déjà les vieillards de Namur présageoient que cette Hélène en feroit un jour l'embrâsement ; déjà aussi les jeunes gens la tenoient pour un Palladium, & se promettoient bien de la conserver dans leur Patrie, au péril de leur vie.*

Entreprendre de vouloir dépeindre sa beauté, paroît une chose impossible à

(*) Ou plutôt de *Gudule*. Sainte *Gudule* étoit de la Maison de Brabant, & l'une des grandes tantes de Charlemagne. Ses reliques ont été apportées de *Moortzel* à Bruxelles par Charles, Duc de Lorraine, qui étoit aussi un de ses neveux. C'est sous son invocation qu'est dédiée la principale Eglise de Bruxelles.

l'Auteur ; il en ébauche seulement quelques traits , & finit par dire que le reste ne peut être compris que par la pensée. Seule exempte de passions , elle en inspire à tout ce qui l'entoure , elle captive tout sans être captive , & la liberté paroît son bien suprême.

Odilon , son frere , servoit dans les armées d'Espagne , qui continuoient de désoler la Flandre pour en conserver la possession à Philippe II. Régule , pendant ce tems-là , faisoit le malheur involontaire de mille adorateurs à Namur , séduisant par ses attraits , & désespérant par ses refus. Moins sensible à sa beauté que fiere de sa gloire , elle commandoit l'amour , & forçoit l'adoration. Les regards seuls l'importunoient ; un mot de tendresse l'auroit offensée. O pudeur ! vertu désespérante , vertu des Anges , semblable à la glace , le moindre souffle ternit ton éclat. Ainsi pensoit du moins la trop sévère Régule. Rose , elle s'offroit aux regards enchantés avec tant d'épines , qu'on n'osoit l'approcher.

Le brillant Alexandre Farnèse , Duc de Parme , & Gouverneur des Pays-Bas , se trouvant un jour à Namur , voulut voir

cet prodige ; mais ce Héros, la terreur de la Hollande, le soutien de la Ligue, & le rival de Henri IV, ne put avoir ce bonheur. Régule se cacha, & refusa de voir ce grand Prince, qui l'en révéra davantage, & ne fut point choqué de son refus.

Combien de vœux elle excita dans sa Patrie ! Il y a bien des siècles qu'on regarde avec raison la Flandre comme le théâtre ordinaire des guerres, & la pépinière naturelle des belles ; cependant, tout ce qu'elle avoit alors de jeunes gens illustres s'empressoient à l'envi auprès de la seule Régule.

Ebourgeonnons, dit l'Auteur, les inutiles pampres de tant d'affections malheureuses ; supprimons la plupart des noms qui vinrent échouer à cet écueil, & n'en retraçons ici que les plus importants.

Le premier de ces adorateurs de Régule étoit un homme de qualité du Duché de Luxembourg ; il avoit passé son premier âge à Valladolid ; où se tenoit alors la Cour d'Espagne. Sa galanterie avoit été formée sur la galanterie décente & noble des Castillans. Déjà avancé dans le service, il avoit un nom, de la

gloire, de la jeunesse, de l'esprit, & une grande fortune. Déjà il étoit *Adé-lantade dans un terse d'Espagnols naturels*. Il se nommoit Triphême. Frappé d'abord de l'éclat de Régule, il avoit arrêté son cœur, & avant de se rendre aux charmes des yeux, il eut la force d'examiner & d'attendre si la beauté de la Belgique lui paroîtroit à lui-même aussi estimable que séduisante. Ainsi, sans se déclarer encore, il s'appliqua à bien connoître son caractère. Il la voyoit fréquemment dans les assemblées de Namur; il avoit liberté entière de lui parler : son indifférence affectée le mettoit à l'abri de tous les soupçons.

Il trouva que Régule, simple demoiselle, étoit aussi fière de sa vertu, que *jadis Archidamus étoit orgueilleux de son courage*; & qu'elle l'auroit disputé à des Reines, comme ce petit Prince osa le disputer à des Rois puissans, en disant que *tant qu'il avoit l'épée à la main, il ne connoissoit pas au monde de plus grand Monarque que lui*.

Jugez combien cette première observation dut faire de plaisir à un jeune courage qui s'étoit abreuvé à Valladolid de toute la morgue Castillane.

Cette fierté, dans une femme, vient de la conscience de ce qu'elle vaut, & l'on distingue aisément le front qui porte la gloire de la pudeur & de l'honnêteté : mais cette bonne opinion qu'on a de soi ne doit pas être contraire à la modestie, & il est convenable que l'éclat de la beauté soit comme celui du diamant, naturel, & non emprunté, ni exagéré.

A force de rechercher la conversation de Régule, Triphême cependant lui donna des soupçons. Seigneur Chevalier, lui dit-elle un jour, le monde est rempli d'esprits bornés, jaloux & méchans, qui sont pourtant en possession de faire la réputation des femmes, bonne ou mauvaise. Je suis loin de croire que mon état soit égal au vôtre ; vous arrivez cependant dans tous les lieux où je suis. Quel est votre but ? Ecoutez-moi, ajouta-t-elle : votre nom, votre mérite, votre considération, fussent-ils mille fois plus grands encore, je me flatte que vous me connoissez, & que vous êtes bien sûr que l'offre d'une couronne ne commettrait jamais ma réputation. C'est peu pour moi d'être pure, il faut que je le paroisse. La renommée est, après la vertu, le

premier devoir d'une femme. Cessez donc, je vous en prie, d'être éternellement à ma suite. Au-lieu de l'état brillant que le Ciel m'a dénié, j'ai dans mon cœur des sentimens qui ne me laissent rien à désirer, & ces sentimens me défendent d'écouter toutes ces brillantes & vaines fadeurs que votre sexe débite éternellement au mien. L'honnêteté, notre partage le plus précieux, est une fleur délicate qu'il faut ménager, *l'imagination l'offense*, le soupçon l'outrage, le moindre mot, un signe, un rien peut la blesser: comme la douce violette, elle se plaît à l'ombre. Permettez que j'y reste aussi, jusqu'à ce que mes parens aient ordonné de mon sort.

A cette déclaration qui n'est plus dans nos mœurs, mais qui est bien dans celles du règne de Louis XIII, & que par cette raison nous n'avons pas voulu supprimer, Triphême répondit en galant homme. Cette sagesse imposante, dit-il, me charme autant que votre beauté. Madame, je vous révere comme une chose sainte, & vous le savez bien. N'ai-je pas toujours religieusement gardé, en vous parlant, le silence de ma passion? & si

vous ne m'y forciez à présent, oserois-je vous dire encore que je vous adore? Mon état n'est rien; si j'étois Roi, je vous conjurerois de monter sur mon trône; je ne suis qu'un simple Chevalier, mais je vous jure sur cette Croix (celle de Calatrava, dont il étoit décoré) que mes vûes sont pures comme votre ame, & que si vous daignez m'honorer de votre main, je n'envierai pas à Philippe II l'Empire de l'Espagne & des Indes.

Arrêtez, Seigneur Chevalier, reprit Régule; me connoissez-vous? vous connois-je moi-même? Ecartez d'abord de l'amour l'ordinaire bandeau qui lui couvre les yeux: je ne souffrirai jamais que pour le vain attrait de la prétendue beauté qu'on m'attribue, & que le moindre accident, le tems du moins m'ôtera; non, je ne souffrirai point que ce soit là le frivole avantage qui vous attache irrévocablement à moi. J'ambitionne bien plus; avant tout, je veux qu'on m'estime, qu'on me respecte. Croyez-moi, imitez les Peintres, qui après avoir jetté quelques traits, se rejettent en arrière pour juger par la perspective de l'effet de leurs pinceaux. D'ailleurs, je dépends d'un

frere , d'une tante , d'une famille. Enfin , je ne veux pas moi-même augmenter le nombre de tant d'infortunées qui se lient témérairement. Prenons du tems , peut-être que le voile qui est maintenant sur vos yeux tombera de lui-même , peut-être trouverai-je de mon côté en vous des qualités qui mériteront mon estime , ou des défauts qui me feront éviter le malheur de ma vie. Voici la loi que je vous impose ; je vous défends pendant six mois de me parler.

Cette condition étoit bien dure , bien forte ; mais Triphème l'accepta , comme auroit pu faire un preux Castillan du tems de la Reine Isabelle. Qui ne promet pas en amour au-delà de ses forces , de la nature , & même de son espérance ? Téméraires sermens que l'enfant malin emporte toujours de son aîle légère !

Régule aimoit-elle ce brave & galant Chevalier ? nous n'en savons encore rien. Il est bien vrai qu'elle fut d'abord flattée de cette conquête , quoiqu'elle n'en fît rien paroître. Quelle femme n'a pas de l'amour-propre avant d'avoir de l'amour ! Elle vit donc avec le plus grand plaisir , pendant le premier mois tout entier , ce

fier courage soumis à ses volontés, & docile à ses loix. Elle lui fut gré des efforts qu'il faisoit pour se taire, & de l'horrible contrainte qu'elle lui avoit prescrite, & à laquelle il se prêtoit pourtant.

Mais comme la fièvre traîne à sa suite les inquiétudes, jamais l'amour ne marche sans l'impatience. On avoit défendu à Triphême de parler : inviolablement lié à cette loi, on ne lui avoit pas interdit l'écriture ; il avoit tant de choses à mander à Régule : il lui écrivit ; mais sa lettre lui fut rendue soudain, sans être ouverte, & avec une hauteur qui lui fit aussi-tôt renoncer, pour jamais, à cette consolation qu'il s'étoit trop légèrement permise. Il aimoit la Musique & les vers ; il fit une Complainte amoureuse ; & , l'ayant mise en chant, il s'avisa, une belle nuit, de l'exécuter sous les fenêtres de Régule.

Dès le lendemain, il lui fut enjoint de s'abstenir de sérénades, ou de jamais paroître en aucun lieu où se trouveroit Régule.

Il fallut encore obéir : l'impérieuse beauté appésantissoit ainsi le joug sur l'altier Eleve de la Castille, plus que

n'auroit pu faire le plus puissant Monarque de l'Europe.

Cependant, comme tous les petits oiseaux viennent se ranger autour de la crefferelle, tous les jeunes Chevaliers des environs, attirés à Namur, s'empressoient sur les pas de la séduisante Régule; & ce qui faisoit damner Triphême, il n'en étoit aucun qui ne s'arrogeât le droit de lui parler, & à qui elle ne parlât à son tour. On connoît l'aimable aisance qui régné dans les mœurs Flamandes. Tous en profitoient auprès de Régule, & Triphême en étoit privé seul.

Dans ce tems-là, Odilon, frere de notre Héroïne, revint à Namur avec son Compagnon d'armes, Salvian. C'étoient deux soldats nourris dans le carnage & le fanatisme religieux qui caractérisent le seizieme siecle, & qui croyoient que lorsqu'on est brave, on peut aisément se passer de routes les vertus. Ce Salvian ayant sauvé Odilon dans un combat, lui avoit inspiré la plus forte amitié, & le desir le plus vif de lui être utile à son tour. Or Salvian vit Régule. Ami Lecteur, vous devinez d'abord ce qui résulta de cette vue. Le Chevalier fut pris: il devint inquiet, sombre & rêveur.

Qu'avez-vous donc, mon frère, lui demanda Odilon ? Je parie que vous regrettez le séjour de Bruxelles : vous y avez sûrement formé des nœuds qui vous sont chers. Est-ce que vousiriez soupirer aussi, comme nos Gothiques aïeux ? Je vous croyois plus sage : Ne m'avez-vous pas dit cent fois que la gloire étoit votre unique passion ? Me ferois-je trompé ?

Non, répondit Salvian, j'étois sincère : alors. — *Vous aimez donc à présent ?* — Ami, ne m'interrogez pas. — *Je vous fais un gré infini de votre discrétion.* — Je ne saurois parler. — *A votre ami ?* — A lui moins qu'à tout autre. — *Vous êtes obligeant.*

Odilon se fâche ; Salvian est forcé, pour ne pas lui déplaire, de lui nommer son vainqueur. Odilon se calme, embrasse son ami, & lui promet sa sœur.

Voilà donc un rival pour Triphême. Le malheureux en eut bientôt un second.

Pauline, tante & seconde mere de Régule, avoit un parent éloigné, mais doux, aimable, jeune & riche. Elle l'aimoit autant que sa niece ; elle resolut de les unir. Final (c'est le nom du second rival de Triphême), flatté, enchanté de

la résolution de sa tante , vouloir mériter lui-même le choix de Régule. Il devint plus assidu , plus empressé auprès d'elle ; il espéra beaucoup , à l'appui de Pauline ; mais il ne plut pas à Régule. Telle que ces oiseaux qui prennent un vol supérieur pour découvrir les pièges de plus loin , cette prudente fille démêla les vues de sa tante & la présomption de Final ; mais , satisfaite de cette découverte , croyant inutile de s'expliquer lorsqu'on ne l'y forçoit point , elle résolut de ne pas nourrir l'espoir de Final , & d'achever de connoître le caractère de Triphême , par sa déférence à ses ordres.

Cependant Odilon , contrarié par les démarches fort claires de Final , demande ouvertement à sa sœur sa main pour Salvian. Il le veut , il lui tient lieu de pere , il a conclu ce mariage ; il faut que Régule l'accepte. Mon frere , lui dit-elle , un lien qui doit faire le bonheur ou le malheur de ma vie , ne doit pas si légèrement se former. Vous aimez Salvian : mais est-ce en un instant que votre amitié pour lui est devenue si forte ? Pourquoi vouloir précipiter la mienne ? Quoi ! parce

qu'un inconnu a su vous plaire dans l'horreur des combats , je dois aussi-tôt être à lui ? Un brave Guerrier peut être un fort mauvais époux , & je ne saurois si brusquement donner à votre ami un sentiment plus pur encore que l'amitié. J'estime Salvian , & ne l'aime point. Ne présumez pas de forcer ma volonté ; tous vos efforts seroient vains. Vous êtes mon second pere , dites - vous : vous n'êtes pas , du moins , mon tyran , & ne le ferez jamais. Laissez agir le tems , ma raison & mon cœur.

Odilon voulut parler en maître , mais la généreuse Régule , semblable au palmier , se relevoit avec hauteur toutes les fois qu'il vouloit la contraindre à descendre à Salvian.

Un quatrieme Adorateur , bien plus séduisant que les trois autres , arriva alors à Namur : c'étoit Mammert , Gentilhomme Liégeois. Après avoir fait d'excellentes études dans l'Université de Louvain , dans cette Ecole fameuse qui forma l'enfance des Empereurs , des Rois , des Papes & de tant de grands Hommes , il étoit revenu à Liege. Là , ses connoissances , sa modestie , la figure la

plus intéressante lui gagnèrent tous les cœurs. Il étoit fils unique , & Conrad , son pere , tenoit un rang distingué dans la Ville. On introduisit le jeune homme dans les principales sociétés : toutes les femmes le recevoient avec cet accès facile qu'on trouve si enchanteur dans toutes les Provinces Beligiques. Mais cette douce illusion des sens , ce charme des yeux , ce trouble , cet inévitable écueil de la jeunesse , ce besoin de l'humanité qu'on nomme amour , ne purent avoir aucune prise sur lui. Fidele aux Muses , il ne connoissoit , n'ambitionnoit d'autres douceurs que celles qu'elles donnent.

Cependant il touchoit à sa vingtieme année ; & son pere , sa mere sur-tout , n'avoient qu'un desir , de lui donner une Compagne qui fit son bonheur & le leur. On lui proposa la plus belle & la plus douce Dëmoiselle de Liege , qu'on appelloit *Emeraude* , & qui en avoit tout l'éclat.

Comme un jeune courfier indompté ne peut souffrir d'entraves , Mamimert se cabroit au seul nom d'hymen. Mais Madame Luce , sa mere , pleura tant , le Seigneur Conrad , son pere , lui fit tant

d'instances , & Mademoiselle Emeraude étoit si jolie , que bientôt il ne trouva plus de quoi se défendre de l'union projetée ; mais son cœur n'y pouvoit consentir. Il se taisoit quand on lui parloit d'Emeraude. On prit son silence pour un acquiescement : on hâta l'instant. Il falloit se marier ou s'enfuir.

Mammert s'enfuit , laissant dans le désespoir sa famille & la belle Emeraude , qui aimoit déjà l'insensible de tout son cœur.

Ce fut en France qu'il se retira ; il arriva dans cette grande forêt nommée *Paris* , où l'on voit cheminer , dans les rues , tant de plantes humaines. Là , il écrivit à ses parens , pour les tirer d'inquiétude , & pour s'excuser. Il leur manda qu'il avoit toujours eu desseinⁿ de voyager en France , en Espagne , en Italie & en Allemagne , pour y connoître les mœurs & les différentes curiosités que la nature & l'art offrent à l'homme avide de connoissances.

Il fallut bien se prêter à un projet qu'on ne pouvoit plus empêcher : on envoya des lettres-de-change au fugitif ; on lui dit que Mademoiselle Emeraude

dépérissoit de langueur ; on le conjura de hâter son retour , & de revenir bientôt consoler une famille désolée.

L'indifférent profita beaucoup dans ses voyages : il s'appropriâ tout ce qu'il trouva de bon dans les différens pays , se fit un composé de la politesse Françoisse , de la gravité Espagnole , de la délicatesse Italienne , & de la fermeté Allemande , qu'il joignit à la franchise Belgique , avantage unique qui vaut tous les autres , mais hélas , trop souvent insuffisant quand il est seul. A ces qualités précieuses , il joignit les talens agréables , il apprit à guider un cheval avec grace , à manier les armes , à s'accompagner sur une guitarre.

Après une année de voyage , Mammert étoit devenu le plus élégant , le plus aimable & le plus sage des Chevaliers. La licence , la volupté même ne lui avoient jamais arraché un desir.

Il fallut revenir en Flandres ; adieu bonheur , tranquillité , plaisir. Les tracasseries , l'obstination à le marier malgré lui l'attendoient à Liege. Il diffère tant qu'il peut , il reprend enfin tristement la route de sa patrie.

A la vue de la terre qui lui avoit donné le jour , il hésite & recule , il veut s'arrêter un instant à Namur ; & c'est-là que son étoile amoureuse le conduit ; là Régule doit faire soupirer le plus indifférent des hommes.

On accueille à l'envi l'aimable voyageur. Quelle grace dans le maintien , quels charmes dans la figure , quel son de voix , mais quelle sagesse , quel choix dans ses expressions ! Non , jamais la Belgique n'a produit un mortel si accompli.

Cet homme accompli voit Régule , & devient bien plus , puisqu'il devient sensible. Il voit Régule , & regrette tant d'inutiles peines perdues sans retour en courant la France , l'Italie , l'Espagne & l'Allemagne. Sans aller si loin , la plus séduisante merveille habitoit à sa porte. Est-ce toujours à l'extrémité des Indes qu'il faut chercher les plus belles perles ?

Quand l'amour touche pour la première fois une ame capable de contenir tous ses feux , il n'excite pas seulement en elle un sentiment vif , il frappe encore l'imagination , il exagère , aggrandit , enivre. Aux yeux de Mammert , Régule semble bien plus belle encore.

C'est une Pandore nouvelle , qui attire à elle toutes les facultés de son être. C'est la rose , superbe & modeste ornement de nos parterres , dont l'éclat & l'odeur font oublier soudain toutes les fleurs subalternes. C'est bien plus encore , au rapport de Gabriel Jansénius , & de l'Evêque du Puy son Traducteur. Tous deux accumulent les comparaisons & les images avec toute l'énergie de leur sens. Régule est un cédre au milieu de ses compagnons , plus aimable que le soleil d'hiver , ou que l'ombre d'été , le ris est sur sa bouche , & la douceur en ses yeux : c'est le Faon qu'on rencontre avec tant de plaisir dans un parc , *ou le Bicheteau léger , qui va brossant parmi les bois.* Les deux Auteurs peignent à l'envi sa taille brillante , sa démarche légère & noble , les trésors de son sein.

Un instant donna la naissance , l'accroissement & la perfection au sentiment de Mammert. Il n'imita point les Peintres & les Sculpteurs qui menent lentement leurs chef-d'œuvres à terme , mais aux Fondateurs , qui , d'un seul trait , tirent les leurs de la presse & de la fonte.

Régule fut le lothos qui lui fit soudain

oublier sa patrie , son pere , Madame Luce , & la douce Emeraude. Elle le distinguoit bien aussi quand elle le rencontroit dans les assemblées , au salut , au jeu de l'arc , & sur les remparts ; alors cette rougeur , précieux apanage de nos aïeules , & qu'on retrouve si rarement en France , venoit colorer son front ; & la pudeur , qui est une vertu dans les autres pays , mais qui n'est que la nature en Flandres , la rendoit plus séduisante encore aux yeux du voyageur.

La politesse & la douceur sont deux puissans aiguillons d'amour. On dit que ces deux avantages , quand ils sont accompagnés de ceux de la figure & de l'esprit , subjuguent les plus fiers courages. Je ne fais si Régule fut flattée de la conquête de Mammert , ou sensible à son mérite , ou curieuse seulement d'entendre les différens récits de ses voyages. Mais du moins sa conversation sembloit lui plaire , elle la recherchoit d'elle-même.

A la vue de cette distinction qu'elle accorde à ce nouvel hôte , que doivent penser le fier Triphême , l'impétueux Salvian & l'aimoureux Final ? Comment la jalousie ne doit-elle pas résulter entre

ces quatre concurrens ? Si elle éclate jamais , quel sera le sort de l'innocente beauté , objet de leurs passions ?

Triphême , toujours respectueux & soumis , continue de s'interdire le murmure , & d'adorer en silence.

Salvian , fier de la parole d'Odilon , faisoit l'amour en soldat , vouloit conquérir Régule comme il auroit pu prendre un drapeau , l'épée à la main.

Final , jeune adolescent , doux , mais sans expérience , ne cherchoit qu'à plaire à la nièce de Pauline , sans se donner ni le tems ni la peine d'observer s'il plaisoit en effet.

Triphême s'étoit offert de lui-même à Régule , Salvian lui avoit été présenté par son frere , & Final par sa tante : son cœur n'avoit aucun des trois. En voici un quatrieme ; elle n'a pas encore choisi : c'est à elle pourtant de choisir. Que fera-t-elle ? Certainement il n'y a aucune comparaison entre ces quatre prétendans. Sans parler de tant d'autres qualités solides & brillantes , avec quelle grace ce dernier s'accompagne sur une guitarre ! quelle discrétion dans ce qu'il chante ! On voit bien que c'est lui qui

a fait les paroles : elles sont si tendres ! On est bien sûr encore qu'il est l'Auteur de la Musique : elle est si sensible ! Celle qui inspire le Poëte-Musicien apprécie bien toute sa délicatesse. Mais voyez , voyez donc comme il brille en discrétion au-dessus de Triphême , dont la galanterie s'est annoncée elle-même d'une manière si choquante dans sa sérénade ! N'osa-t-il pas nommer Régule dans les vers ? On ne la nomme pas ici , personne même ne la soupçonne ; c'est elle , pourtant , & son cœur , qui palpite , en est bien certain.

Abrégeons ce récit. Mammert distingué , ne déclare ses feux que lorsqu'il les croit partagés. Il les déclare , en soupirant du grand sacrifice qu'il a fait. Depuis bien des années , il avoit mis en oubli les devoirs de l'obéissance filiale. Tous ces devoirs se retracent alors fortement à lui. Il va porter la mort dans le sein d'un pere , d'une mere , de la trop sensible Emeraude. Il se sent épouvanté à la vue de ce qu'il alloit exécuter. Entre les Auteurs de ses jours & Régule , il flotte comme le navire battu de deux vents contraires » C'est le pâle nocher , qui

» ne voit , pour confort , que l'image
» du doute & l'ombre de la mort «.
O pouvoir éternel de la beauté , doux
tyran de la vie humaine , tu l'emportes
toujours , & voici encore une de tes vic-
times. Comme le voyageur , qui trouvant
sur sa route un grand tronc d'arbre qui
lui bouche le chemin , s'arrête un instant ;
puis , considérant que l'obstacle est léger
pour son courage , il s'anime , s'élance ,
franchit le tronc , & poursuit son voyage
avec plus d'ardeur ; ainsi Mammert ne
se souvient plus qu'il est fils , à la vue
de Régule. Il lui jure de vivre à jamais
dans son servage , & sa flamme est avouée.

O vous qui avez aimé , dites si ce
n'est pas ici le plus délicieux moment
de la vie , & le terme où devroient finir
tous les Romans ! En continuant le nôtre ,
que verrons-nous ? Le trouble , l'horreur ,
les plaintes , les regrets , les malheurs.
Tâchons pourtant de ne pas faire ici un
Roman Anglois.

Salvian vit soudain que Régule ai-
moit , & que ce n'étoit ni lui , ni Tri-
phème , ni Final qui avoient su fixer un
cœur si long-tems rébelle. Cet homme
inconfidéré croit en imposer d'abord à

son-heureux rival , en publiant hautement l'amour qu'il a lui-même pour Régule.

Pauline choquée de ce procédé étrange , n'eut point de peine à persuader à sa Niece qu'il falloit ôter tout espoir à un homme si peu délicat. Mais Pauline vouloit la décider en faveur de Final , ce qui étoit devenu impossible , & que Régule n'osa dire trop ouvertement

Mais Triphême comprit d'abord le nouveau choix qu'on avoit fait , à son préjudice : son humeur altière , si long-tems & si inutilement contrainte , se déchaîne enfin. Il rougit de son obéissance ; toutes les fureurs de la jalousie se précipitent dans son sein. Ce n'est plus par la douceur qu'il prétend mériter sa conquête ; c'est avec toute la hauteur Castillane qu'il se dispose à la disputer à l'Univers entier. On l'a cruellement trompé ; malheur à la perfide ! malheur surtout au séducteur !

Pendant que cet orage , dont nous allons parler , grondoit encore , Pauline , pour empêcher le ravage , propose à son neveu Odilon de donner aussi-tôt sa sœur à Final. Mais Odilon aimeroit mieux

voir rompre toutes les cataractes du ciel ,
que de manquer de parole à Salvian ;
c'est Salvian qui aura irrévocablement
Régule. Odilon la cherche elle-même
pour lui ordonner de former aussi-tôt ce
nœud.

Régule est indignée de la proposition.
Je lui ai promis votre main , dit Odilon. —
De quel droit ? — Du droit paternel ,
dont je suis dépositaire. — Un frere n'aura
jamais ce droit sur mon cœur. — Vous
refuseriez celui à qui je dois la vie ?
— Qu'il prenne mes biens ; je les lui
abandonne ; mais mon cœur , ma main ,
il ne les aura jamais.

Odilon en vint aux menaces , & Régule n'en persista que plus fortement dans sa résolution , comme l'aîtière yeuse s'affermir par l'impétuosité même des vents qui voudroient la déraciner. Elle maltraite Salvian ; & fait grâce à Final , en faveur du respect dont il ne se départ point.

Triphême paroît à son tour : on lui ordonne de remplir ses engagemens , & de se taire. Il obéit encore cette fois. Mais en quittant Régule , il vole chez ses parens , & la leur demande ouver-

tement en mariage. L'alliance étoit honorable & avantageuse ; on y consent. Mais Régule , restant dans tous les droits de la nature , maintient sa liberté ; elle a résolu de fixer son sort toute seule , & de choisir elle - même. Quiconque emploiera l'autorité étrangere , & est banni de son cœur.

Elle le déclare à Triphême , & redouble sa jalousie. Il veut se venger sur Mammerr , comme Salvian vouloit punir Final de la préférence qu'il croyoit que Régule lui avoit donnée sur lui.

Ce fut cet impétueux Salvian qui commença la tragédie : il donnoit à Régule des sérénades qui l'ennuyoient , tandis qu'elle sembloit écouter avec plaisir celles de Final. Il va tomber , les armes à la main , avec le téméraire Odilon , sur l'honnête parent de Pauline , pendant une nuit obscure , & l'attaque à outrance. Final se défend bravement contre ces deux indignes Guerriers , il succombe sous leurs coups , il expire.

Pauline est inconsolable , elle sollicite vivement la punition d'un assassinat si criant. Les deux meurtriers s'enfuient , & , du moins , Régule est délivrée de son

frere , du plus odieux de ses Amans , & de Final encore , en faveur duquel sa tante ne la persécutera plus.

Hélas ! il lui restoit encore assez de peines.

Triphême & Mammert se trouvant plus au large dans leur recherche , ne cacherent plus si bien leurs mines secretes ; & la presse des concurrens étant éclaircie , le feu de ces deux fiers rivaux parut plus à découvert. Le mystere , auquel l'un s'étoit formé en Espagne , & la finesse , que l'autre avoit étudiée en Italie , ne pouvoient plus dérober le secret de leur cœur ; Régule , commun objet de leurs pensées , étoit en évidence. Gabriel Jansénius prétend qu'ils restèrent quelques jours en présence l'un de l'autre , comme Annibal & Scipion à Zama , ou comme deux grands vaisseaux qui , dans un calme absolu , ne sauroient ni avancer ni reculer. L'Evêque de Belay , qui aime les comparaisons autant que l'Auteur original , ne les choisit pas si noblement ; selon lui , Régule est comme la balle entre deux beaux joueurs.

Triphême lui fit un jour chanter une

stance Espagnole , dont voici le sens en François :

Elle veut bien blesser , & ne veut pas guérir ;
A mes vœux les plus purs elle ferme la porte :
Mon desir est vivant , mon espérance est
morte ;

Mais mon but est d'aimer , non pas de conquérir.

Le lendemain , Maminert lui chanta lui-même un madrigal Italien , comparable aux plus beaux de Pétrarque.

Les grands calmes sur mer sont les présages des grandes tempêtes. Mammert avoit la préférence. Triphême , qui le savoit bien , aborde Régule avec des marques visibles de mécontentement & d'humeur. Ce Liégeois , lui dit-il , au mépris de la parole que vous m'avez donnée...

Quelle parole ? reprit Régule : eh ! que vous ai-je promis ? Vous deviez vous taire pendant six mois , au bout desquels je me réservoïs de vous ôter l'espoir , ou de vous le donner. M'avez-vous obéi ? n'avez-vous pas plutôt manqué à votre engagement , en me demandant publiquement à d'autres qu'à moi ? Allez , Seigneur Chevalier ,

obéissez ; ou dès ce moment , si vous ajoutez un mot , vous pouvez retourner à Valladolid.

Qui le croiroit ? L'altier Triphême ploya contre son courage , salua respectueusement l'orgueilleuse beauté , & se retira sans se permettre le murmure ; mais quand il ne la vit plus , quand il pensa à son rival , quand il l'aperçut , sa fureur fut extrême.

Il se déclara publiquement l'ennemi de Mammert. Cette déclaration étant parvenue à la famille de Régule , tous ceux qui la composoient se réunirent pour conclure le mariage de cette fille hautaine avec Triphême. Pauline , privée de Final , en sollicita vivement sa niece ; tous les avantages se trouvoient dans cette union , honneurs , richesses , crédit , considération. Déjà Régule avoit causé la mort du malheureux Final , perdu Salvian , obligé son frere de s'expatrier ; Triphême alloit s'armer contre Mammert ; vouloit elle voir encore le sang couler ? Quelle obstination ! quelle dureté ! & quel orgueil pour un don si fragile que la beauté !

Inutiles avis ! Régule refuse Triphême

me, sans avouer, sans nommer encore son vainqueur.

Ici, l'élève de la Castille cessa d'avoir des égards pour un homme qui empoisonnoit ses jours. Il le rencontre dans une assemblée, & lui dit : Chevalier, il y a assez de tems que vous habitez cette Ville, pour connoître l'objet de mon amour; sa famille me l'accorde; je vous en donne avis moi-même, ainsi qu'à tous les prétendans subalternes de ma Dâme: épargnez moi tous la peine de tomber sur vous, comme on voit tomber l'émerillon sur les oiseaux des champs.

Cette hauteur & cette comparaison piquèrent vivement Mammert. Il répondit : Seigneur, j'ai un fâcheux accident; la menace m'a toujours cabré, & je n'ai jamais pu avoir l'idée de la peur; mais je fais profession d'obéir à la beauté: lorsque celle que vous osez nommer m'ordonnera de me retirer, elle a tout pouvoir sur ma volonté, je me bannirai soudain de sa présence: mais elle seule au monde peut avoir cet empire.

Le glorieux Adelantade renforça son ton à ces paroles. Le Liégeois, toujours maître de lui, répondit avec une fierté

modeste à routes ses rodomontades , & se fit admirer de tous ceux qui étoient présens à cette scene. Triphême en furieux met la main à son épée , Mammert en fait autant sans colere. On les sépare avec peine ; Triphême gronde , & ses yeux étincelent comme une comete ; on veut les réconcilier sur l'heure , on veut écraser le scorpion sur la plaie. Mammert y consent , mais Triphême s'y refuse , & sort en s'emportant. Mammert , d'une contenance assurée , récite ces vers Italiens :

Non temiam di minaccie ,

Non morda can che abbaia ,

Ne soldato , c'hà ciance , è prò di mano.

Cette algarade fut rapportée à Régule , qui fut souverainement choquée de l'audace de Triphême , & qui n'en aimait que plus tendrement Mammert.

L'Adelantade accablé du courroux de sa maîtresse , & dévoré de jalousie , étoit en proie à mille mouvemens contraires ; il vouloit se tuer , il vouloit ravir Régule , poignarder son rival Il l'apperçoit , cet heureux Mammert , au coin d'une rue , & suivi seulement de deux laquais ;

lui , accompagné à son ordinaire de plusieurs Gentilshommes, comme un Grand de la première Classe. Mammert , qui savoit qu'on ne doit pas reculer lorsqu'on a le cœur pur & une épée , s'arrête ; Triphême a déjà le fer à la main : il se retourne vers ses Gentilshommes , & leur défend , sous peine de la vie , de se mêler dans le combat ; puis il dit à son rival :
« Chevalier , vous parlez fort bien ; mais
» je serois curieux de savoir si votre
» main est aussi bonne que votre langue.
« *Essayons* , répondit aussi-tôt Mam-
» mert ».

Le combat fut terrible ; en un instant les deux épées ayant sauté en éclats , on en vient aux poignards. Triphême plus furieux , blesse d'abord Mammert au bras gauche : celui-ci , plus adroit , frappe son adversaire à la cuisse , & le fait chanceler : l'élève de la Castille tombe ; mais indigné de voir son adversaire debout , lorsque lui-même étoit à terre ; il se relève avec une telle impétuosité , & le poignard guidé d'un bras si sûr , que Mammert étoit percé d'outre en outre , s'il n'eût prévu ce dessein , & esquivé le coup. Triphême retombe sur le visage ,

de douleur & de l'inutilité de son assaut. A cette nouvelle chute, ses Gentilshommes oublient la défense, volent à son secours. Mammert est investi, il se défend, & ménage sa retraite. Ce combat se livroit un Dimanche pendant les Vêpres, assez près de la belle Eglise des Cordeliers de Namur. Mammert la voyant ouverte, s'y retire, en se battant toujours l'épée nue, & couvert de sang. Il trouve la franchise aux pieds des saints Autels.

L'Adelantade est rapporté chez lui comme mort : on visite sa blessure ; elle étoit large, mais elle ne parut pas d'abord mortelle.

Quelle fut la douleur de Régule en apprenant toutes les circonstances de ce malheureux combat livré pour elle ! Comme elle maudit sa beauté, fatal présent du Ciel, qui commettoit ainsi les braves, & hazardoit sa gloire ! . . . Déjà elle avoit causé la mort de Final, l'exil de Salvian, celui de son frere, & la blessure de Triphême. Pour combler tant de malheurs, Mammert fut encore obligé de s'enfuir.

Nous n'avons qu'une portion de con-

rage, & cette portion étant une fois épuisée, nous retombons dans la foiblesse, notre commun partage. Régule se laissa abattre. Hélas ! nous verrons les suites de son abattement.

Revenons à Mammert, qui se retira enfin par nécessité, plutôt que par devoir, auprès du vertueux Conrad, de la triste Luce, & de la belle Emeraude. Dieu ! comme au sein même de sa famille son cœur fut déchiré ! avec quel empire Régule absente étoit la maîtresse de toutes ses pensées, & comme elle déchiroit son ame ! On lui apprit de fâcheuses nouvelles de Namur. La blessure de Triphême, qu'on avoit cru peu considérable, empira ; on perdit l'espérance de le sauver, & l'on pensa qu'une seule chose pouvoit opérer sa guérison ; c'étoit de déterminer Régule, dont le nom étoit toujours à sa bouche, de le venir visiter. Le malheureux, soumis maintenant, résigné à la mort, avoit déclaré de lui-même, en présence des Juges qu'il avoit mandés, que Mammert n'étoit point coupable, que c'étoit lui qui l'avoit attaqué ; il avoit nommé Régule sa légatrice universelle ; il déclara qu'il mourroit con-

rent s'il pouvoit lui demander pardon à elle-même.

On traîne Régule au lit du mourant; il ne témoigne aucun de ces mouvemens ardens, impétueux, involontaires, qu'amour inspire à la vue de l'objet adoré. Calme, paisible, il s'avoue coupable, & lui demande merci. La pitié attendrit Régule, elle pleure, elle s'accuse elle-même; toute sa conduite passée se retrace à sa mémoire; toutes les bonnes qualités de Triphême la frappent pour la première fois: s'il a manqué, s'il s'est emporté, ce crime étoit celui de l'amour, ce n'étoit plus un crime.

Elle retourne chez Triphême: plus content, il laisse à sa blessure le tems de se cicatrifer; il fait renaître l'espoir, il est convalescent, & Régule ne le haït plus. De la mort, l'amour le ramene ainsi à la vie.

Voilà ce que le triste Mammert apprit à Liege. Son pere l'avoit reçu comme un fugitif; & après l'avoir gâté dans sa jeunesse, il crut que la rigueur lui réussiroit mieux; il crut par-là le réduire à son gré, comme on plie le fer en le mâtant dans la fournaise. Insensé, qui ne savoit

pas que nul extrême ne peut être un moyen salutaire ! Que peut la dureté sur un cœur cabré par l'amour ? On lui parle d'Émeraude , c'est lui parler de la mort. Mais Régule cependant lui est infidèle ; on le lui dit du moins. Tous les jours elle visite Triphême ; c'est elle qui lui rend la vie , la vie à son assassin ! Mille furies déchirent son cœur à ce récit : il retournera à Namur , il ira percer l'orgueilleux Triphême , il s'immolera aux pieds de la volage. De la fureur il tombe dans une humeur sombre , noire , effrayante : la tristesse succede à la rage ; & la musique , qui a la propriété d'aggraver encore la tristesse , est son unique réconfort ; il chante son tourment malgré lui ; il cherche les lieux les plus solitaires , il se dérobe au sentiment de ses amis ; loin qu'en fuyant Régule il ait chassé son martyr , la fleche empennée est plus enfoncée dans son ame ; par-tout il voit empreinte l'image irrésistible de l'infidèle , elle est dans ce vallon , dans l'épaisseur de ce bois ; il la voit dans l'azur des Cieux , dans le crystal de l'onde , & par-tout plus belle , plus ravissante qu'à Namur.

Pour tirer son fils de cet état de mort ,

Conrad répand à la fois deux fausses nouvelles ; l'une à Liege , que Régule est l'épouse de Triphême ; l'autre à Namur , que Mammert vient de recevoir la main d'Emeraude. Ruse fatale qui causa de nouveaux malheurs.

Régule , abattue au combat des deux rivaux , & touchée de pitié à la vue de Triphême expirant , sentit vivement combien elle aimoit Mammert , lorsqu'elle le vit éloigné d'elle , & lorsque l'Adelantade fut hors de danger. Le trait vainqueur , celui que l'amour lui-même avoit lancé dans son sein , se fit bien vivement sentir. Elle étoit sûre de sa constance ; il souffroit pour elle , elle le regrettoit amèrement.

On lui dit qu'il est irrévocablement à une autre.

On rapporte à Mammert que celle qui lui avoit donné sa foi , étoit le bien de son meurtrier.

A la première nouvelle , Régule n'est qu'affligée : le sexe le plus doux ne fait que pleurer

A la seconde nouvelle , Mammert s'emporta : le premier mouvement de l'amour trompé est toujours la fureur

dans un homme. Il écrit à l'infortunée une lettre de reproches amers.

Elle n'étoit point coupable , elle étoit libre encore , & celui qui se permettoit cet outrage étoit l'époux d'une autre , tout le monde le publioit. L'injustice de Mammert indigne & révolte celle qui l'aimoit encore : elle ne daigne pas lui répondre.

Mammert impatient, désespéré, court déguisé à Namur ; il apprend qu'on l'a trompé ; Régule n'est point mariée , il peut encore être heureux. Hélas ! qu'il voudroit bien n'avoir pas insulté le modèle de la constance !

Inconnu à tous les regards, même à ceux de Régule , sous la bure qui le couvre , il voit l'amoureux Triphême faire d'impuissans efforts sur un cœur qui se débat pour n'être pas à lui ; il voit Pauline sollicitant sa Niece pour couronner enfin les feux de l'Adelantade ; il entend dire que Régule est une inconsidérée de ne pas se rendre à sa flamme ; il rencontre souvent , sans en être reconnu , cette belle , plus ravissante que jamais , mais triste , abattue , inquiète. Il s'attribue cette inquiétude ; il est toujours aimé. Le sentiment

passager que Régule avoit eu pour Triphême n'étoit que de la pitié ; c'est lui , toujours lui qui a régné sur l'ame de Régule.

Mais tout conjure pour la lui ravir , pour la livrer à son rival : sa famille veut conclure ; demain Triphême est en possession de Régule.

Sur ces entrefaites arrive une lettre d'Odillon ; il refuse son consentement : si sa sœur n'épouse pas Salvian , il la tuera.

En toute autre circonstance Régule auroit bravé son frere ; mais sa tyrannie la sert dans ce moment ; elle obéira à Odilon , non pour être à Salvian (elle aimeroit mieux mourir) , mais pour ne pas être à Triphême.

O Mammert ! caché dans la foule , vous fûtes témoin de cette résolution , & vous vous applicâtes le refus de Régule ! Elle fit plus , & Triphême ayant été la visiter à son ordinaire , elle lui ôta nettement tout espoir.

L'orgueil de l'Adelantade ne tint pas à ce coup ; par un grand effort tous ses fers se rompirent soudain , à la maniere du diamant , qui ne se brise jamais que pour

se mettre en poudre ; & de peur que les appas de cette fatale beauté ne lui fissent changer de résolution , dès le lendemain il monta à cheval pour se rendre à Bruxelles , & trouver une diversion salutaire à cette Cour , qui étoit fort brillante alors.

O caprice inconcevable de la beauté ! Régule qui avoit désiré ce départ , en fut fâchée ; elle vole en pensée sur ses traces. Mourant , elle avoit aimé Triphême ; absent , elle le regrette. Cette peine de l'avoir vu partir , se renforce encore par les reproches que lui fait sa tante , par le blâme qu'elle essuye de toute la Ville.

Revenons à l'Adelantade. Comme le cerf blessé s'enfuit jusqu'à ce qu'il ait trouvé le dictame qui chasse de ses flancs le fer meurtrier , Triphême court à Bruxelles , de Bruxelles à Malines , à Louvain , dans plusieurs autres Villes : mais son remède est à Gand. Gand , superbe patrie de Charles-Quint , abonde en beautés : plusieurs frappèrent la vue de Triphême , Colombe seule fixa son cœur. Aussi douce que Régule étoit hautaine , elle intéressa vivement l'Adelantade sous ce rapport. Ses parens la pressoient alors

d'unir sa destinée à celle d'un vieux Chevalier qui n'étoit que noble, riche, & honnête homme. Que font ces qualités à une jeune personne ? Colombe distingua bien davantage Triphême : le malheureux avoit si besoin d'être aimé, qu'il fut pris sur-le-champ ; il va l'épouser pour se guérir.

Pendant cette poursuite amoureuse, il arrivoit des événemens à Namur. Mammert n'y étoit pas seul inconnu & déguisé ; Odilon & Salvian, tous deux proscrits depuis la mort de Final, arriverent aussi dans cette Ville en habit de pèlerin. Depuis la retraite de Triphême, & croyant que Mammert étoit à Liege, ils étoient venus pour déterminer Régule en faveur de Salvian. Ils s'étoient fait connoître à la belle inhumaine, qui déclara une haine éternelle à l'ami de son frere. Comment auroit-elle aimé Salvian ? elle n'aimoit plus Mammert lui-même ; elle avoit suivi Triphême à Gand ; & déjà elle étoit jalouse de Colombe. Mammert, qui étoit venu se jeter à ses pieds, avoit été reçu d'elle avec indifférence, elle n'avoit pas même daigné lui marquer la moindre colere de son déguisement. Mais

le désespéré Mammert n'en étoit que plus amoureux : Elle me rejette , dit-il , mais mon cœur ne s'en approche que plus d'elle. Elle m'a aimé ; pourroit-elle me haïr ? Qu'ai-je fait par mes reproches , que de lui prouver mon amour ? Mais , dût - elle me haïr , je ne quitte plus les lieux qu'elle habite. Ma passion est née ici , ici je triompherai de l'inhumaine , ou , du moins , je finirai ma vie & mon tourment ; j'imiterai le cerf , qui va mourir au lieu d'où il a été lancé.

Cet amour de Mammert ne touchoit pas plus Régule que les incartades de Salvian. Ce dernier ayant appris que Triphême avoit maintenant la préférence dans son cœur , crut se livrer à un trait de génie , en lui déclarant à elle - même qu'il avoit tué cet Adelaïde dans un combat singulier.

C'est alors que l'amour se manifesta tout entier : jamais ce sentiment n'est plus grand & plus sublime que dans le malheur. Quelle femme peut se taire en apprenant la mort de ce qu'elle aime ?

On rapporte à l'Adelaïde , prêt à donner la main à Colombé , que Salvian se vançoit , à Namur , de lui avoir donné

la mort. Un Castillan reviendrait des enfers pour donner un démenti à son rival. Triphême, qui n'étoit encore qu'aux pieds des Autels, quitte brusquement & la main de Colombe & toute l'assemblée, en apprenant cette rodomontade de Salvian, déclare que son honneur lésé l'appelle à Namur, promet de revenir, & part.

Il paroît, & Salvian est confus; Mammert se désespere, & Régule triomphe.

Triphême se conduit à Namur avec grandeur d'ame. On avoit arrêté Odilon & Salvian, ainsi que Mammert, pour les duels dont nous avons parlé. L'Adelantade demande & obtient leur grace.

Il desiroit & craignoit de rencontrer Régule; mais il n'osoit l'aller voir chez elle: il la rencontra un jour dans l'Eglise des Cordeliers, & son cœur ne palpita point; un jeune homme, beau comme le vainqueur de Nyssa, ou comme l'Amant de Flore, est auprès d'elle. Quelle ressemblance! C'est elle, oui, c'est la tendre Colombe, qui avoit eu tant d'inquiétude pour ce voyage de Namur, qu'elle n'avoit pu se dispenser de l'entreprendre, en habit de Chevalier. A la

vue de Régule, à celle de Triphême, qui revoyoit cette rare beauté, & qui pouvoit reprendre ses fers, la rendre Gantoise est vivement émue, son habit ajoute à sa rougeur, & la rend plus belle. Calmez-vous, ô Colombe, votre amour l'emporte ; cette preuve que vous en donnez à l'Adelantade vous assujettit irrévocablement son cœur. Tant qu'il avoit adoré Régule, elle n'avoit eu pour lui que de l'indifférence. Amour est le plus capricieux des Dieux. L'Adelantade n'aime plus la sœur d'Odilon, & elle brûle pour lui. Il retourne à Gand, conduisant Colombe en tout bien & tout honneur, comme un vieux Paladin ; il l'épouse, & devient le plus heureux des hommes ; partageant sa vie entre l'amour & la gloire, il adora toujours Colombe, & accompagna le Duc de Parme au siège de Paris ; il eut l'honneur de voir fuir Henri IV devant les Enseignes Espagnoles.

A son départ de Namur, Régule se livre à tous les inutiles tourmens du dépit. Salvian se flatte encore, il est durement congédié, & ne reparoit plus. Mammert croit que son martyre va expirer, Régule le chasse de sa présence : il est piqué à

son tour ; il retourne à Liege , & revoit Emeraude ; il la revoit , & ses yeux se dessillent. Presque aussi belle que Régule , mais plus douce , sensible & tendre , il l'apprécie enfin. Comment avoit-il pu si long-tems la méconnoître ! Qu'il est fâché maintenant d'avoir passé loin d'elle une partie de sa vie ! ses voyages même lui déplaisent à ce prix ; il voudroit n'avoir jamais vu Régule ; il regrette tant de jours perdus à Namur , à la suite de l'infidelle. Conrad & Luce reconnoissent leur fils , bon , sensible , respectueux & soumis , comme dans son enfance. Ils pleurerent de joie en se voyant enfin uni à Emeraude , qui devint leur second enfant , & qui bientôt leur en donna d'autres encore.

Et la triste Régule , que devint-elle ? O vous , que l'orgueil de vos charmes enivre , & que la flatterie prodigue sans fin à des appas qui ne font pas le bonheur , jeunes & imprudentes beautés , apprenez , évitez les malheurs de Régule.

Quatre Gentilshommes d'un état égal au sien , avoient été attachés à son char ; indifférente pour Final , abhorrant Salvian , elle estima Triphême , & aima Mammert

Mammert. Tous quatre sont maintenant perdus pour elle. Elle regrette les deux derniers ; mais, hélas ! il est facile de tuer , impossible à la nature de ressusciter. Le sentiment , une fois envolé , est perdu sans retour. Régule , blâmée par sa tante , par son frere , par sa famille , par le public ; & plus que tout cela encore , accablée de l'idée trop véritable d'avoir fait son propre malheur , s'abandonne à son désespoir , elle outrage cette beauté fatale qui avoit rendu sa jeunesse si pénible ; de ses mains , elle arrache ces blondes tresses qui donnoient tant d'éclat à sa tête ; elle meurtrit son sein , elle tombe dans la langueur. La société lui devient fastidieuse ; elle fuit le monde , & finit par s'enfermer dans un Cloître.

En attendant , dit l'Auteur Latin , qu'une passion véritable l'en retire , & qu'une autre plume couronne son amour , comme cet amour qu'on cite encore à Namur n'est pas venu à ma connoissance , je finis ici l'histoire de Régule , ou de la Reine de beauté.

Nota. Il paroît , par ces derniers mots de Gabriel Jansénus , que ce Roman devoit avoir une suite ; mais nous ne la

Février 1782.

C

trouvons ni dans ses œuvres , ni dans l'imitation de l'Evêque de Belay , & assurément nous ne risquerons pas de donner cette continuation. Dans ce que nous avons analysé , nous n'avons omis aucune situation intéressante. On en trouve peu dans l'Ouvrage , ainsi qu'on a pu le voir ; mais il y a des portraits & des images rendus avec vérité & avec force. On y voit les mœurs anciennes , la fierté des femmes , la soumission des hommes , cette galanterie qui caractérise le regne de Louis XIII ; l'amour plus impétueux alors , plus passionné que sensible dans les hommes ; plus réservé , plus timide dans les femmes. Régule aujourd'hui passeroit pour n'avoir point de caractère ; nous donnons ce grand mot à la hardiesse maintenant. Alors les femmes n'étoient point hardies , elles étoient circonspectes , toujours tremblantes pour leur renommée , souvent inconséquentes , elles n'osoient laisser aller leur cœur. Il y avoit des obstacles que leur sentiment ne pouvoit franchir , ce qui les rendoit bien souvent malheureuses. Enfin , elles conservoient toute la retenue , toute la pudeur , toute la foiblesse que la nature

imprime à leur sexe ; & leur éducation n'étoit pas plus avancée que cela. Tous ces cachets sacrés de nos peres , effacés par le tems , gardent encore leur empreinte dans ce Roman , tout foible qu'il est en événemens.



TROISIEME CLASSE,

ROMANS HISTORIQUES.

OBSERVATIONS

*Sur les Romans historiques relatifs à
l'Histoire de France.*

Nous allons continuer de retracer les grands noms de la France , si doux à nos oreilles , & si chers à nos cœurs. Dans les éloges que nous avons déjà donnés à quelques-uns de nos Héros , & dans ceux encore que nous donnerons à plusieurs autres , notre but n'a jamais été , & ne sera jamais , de flatter leurs descendants. Nous avons un projet fort différent : en rappelant les vertus des peres , nous voudrions bien enflammer l'émulation des enfans. La flatterie n'est pas faite pour un peuple à qui la franchise a donné son nom. La flatterie déplairoit à la haute No-

blesse elle-même ; & l'homme de Lettres , en rampant à ses pieds , se déshonorerait gratuitement.

Rien n'est beau que le vrai. Dans les fictions même que nous rapporterons , nous aurons toujours soin de conserver les caractères de ces Personnages illustres ; nous les peindrons dans leurs siècles , avec leurs vertus & leurs vices. De cette manière , on verra la différence énorme survenue dans les mœurs ; on verra ce que nous avons gagné , & ce que nous avons perdu. Nos jeunes Seigneurs ont toujours la bravoure antique , & cet instinct aveuglement belliqueux , qui durera autant que le nom françois. Voilà ce qu'on peut dire encore de nos Chevaliers , à la face de l'Europe , sans craindre un désaveu. Demandez aux Anglois s'ils refusent eux-mêmes cette qualité brillante à nos Marins. Mais les autres vertus de nos pères , nous ne les avons pas toutes conservées comme la bravoure. L'ancienne simplicité n'est plus , la fidélité dégénère , la constance s'envole , le libertinage cesse de paroître honteux ; & Voltaire a dit de nos Héros moder-

nes, dans le plus beau de ses Poëmes, qu'ils étoient

« Vils flatteurs à la Cour, Héros aux Champs de Mars ».

Un Romain célèbre dit aussi un jour à ses Compatriotes : « Citoyens, je vous drois bien vous plaire ; mais je veux bien plus encore vous être utile ». Il leur montra tous leurs défauts & tous leurs vices, sans fiel & sans amertume ; ils l'écouterent, l'applaudirent, louerent ses intentions pures, & resterent comme ils étoient.

Tel est le fruit ordinaire des leçons. Eh ! quelle puissance pourroit arrêter les penchans impérieux qui nous subjuguent ? Quelle morale est assez forte pour réprimer la passion qu'on aime ? La volupté est une foiblesse invincible : armez contre elle le portique, il ne sera pas écouté, il sera peut-être vaincu lui-même.

Nous sommes loin de nous flatter de faire revivre les mœurs antiques ; mais nous en offrirons de fréquens tableaux à nos Lecteurs, & nous serions bien payés encore s'ils en retiroient seulement du plaisir.

La volupté domine aujourd'hui dans toute l'Europe, & il n'existe pas un peuple qui puisse se vanter de ne pas reconnoître son empire.

Elle régnoit bien aussi sous nos trisfaïeux, mais ce n'étoit pas sans partage. D'autres passions s'unissoient à elle pour remplir une ame; ces passions qui prenoient le dessus quand il le falloit, *savoient bien ranger la volupté*, selon une expression énergique de M. d'Epernon.

Aujourd'hui nous n'avons plus qu'un goût vainqueur, le plaisir; & nous nous ennuyons. Nos ancêtres bien plus heureux, savoient contenir plusieurs penchans; ils en avoient par conséquent plus de ressorts & de véhicules, ils faisoient plus de choses, de plus grandes choses, & ne s'ennuyoient jamais.

C'est ce contraste que nous tâchons sur-tout de développer dans nos extraits de Romans historiques. En reproduisant tant de faits glorieux, nous voudrions bien les présenter comme un grand objet d'instruction morale pour les enfans de nos Héros : nous voudrions les mettre dans le cas de prononcer eux-mêmes entre nos ancêtres & nous. S'ils se trouvent

plus grands , ils s'en app'audiront ; s'ils se jugent inférieurs , ils feront des efforts pour se rapprocher de leurs fouches. Ils doivent sentir eux-mêmes combien ce projet , quand même il ne seroit pas bien exécuté , peut leur être profitable.

Pour leur faciliter ce travail , peignons-leur d'abord , avec les couleurs les plus vraies , les mœurs , les habitudes , le génie & le caractère de ces grands hommes dont ils se glorifient de descendre ; & pour borner ce tableau , ne remontrons pas plus haut que le quinzième siècle.

A cette époque , la gloire guerrière étoit toujours la première passion d'un Gentilhomme , comme d'un Prince. Si l'on n'avoit point d'hostilité , on en présentoit le simulacre aux jeunes courages dans ces tournois si vantés ; & tout en figurant dans ces spectacles guerriers , on prenoit souvent une passion nouvelle , alors qu'on promenoit ses glorieux regards sur les échafauds. Là brilloient les jeunes beautés de la France , & elles donnoient un nouveau besoin aux enfans de la gloire ; là soudain leurs cœurs se divisoient entre deux penchans également doux.

Mais la trompette sonnoit, il falloit aller repousser les Anglois, pénétrer dans l'Italie, combattre les prétentions des Papes, conquérir la Calabre & le Milan; tous nos braves n'écoutoient plus alors que leur devoir. Des bras de l'amour ils voloient aux champs de bataille.

Nourris sous la tente, accoutumés au sang & au carnage, ils devenoient sévères, durs, quelquefois inhumains. Voilà des excès sans doute, & des accidens inévitables dans une éducation foncièrement militaire. Mais la dureté ne fauroit être naturelle & durable dans un François; & les Dames étoient toujours en droit de la modérer.

Les Dames! ah! nous ne sentons plus combien dans notre sol, & sous l'air que nous respirons, ce sexe charmant peut nous porter à la vertu!

L'amour de nos aïeux les portoit toujours là, parce qu'ils ne faisoient choix que des filles de leurs pareils: celles-ci leur parloient sans cesse un langage continu; & au-lieu de détruire les vrais principes, elles les renforçoient dans leurs cœurs. On a loué la belle Agnès Sorel de n'avoir jamais engagé Charles VII

qu'à des actions d'honneur, & d'avoir fait de ce Prince le digne Monarque de Poton, de la Hire, de Dunois, & de Jeanne d'Arc. Mais presque toutes les belles agissoient de même; les Isabelle de Baviere étoient fort rares, puisque dès-lors on les citoit comme des beautés déloyales & felonnes. Eh! quelle femme n'a pas blâmé la mere de François I!

Ainsi l'amour, qui est une foiblesse dans son principe, rachetoit alors cette foiblesse même par ses effets. L'amour n'étoit pas si factice, si personnel, si exclusif qu'il l'est devenu depuis; lui-même il savoit se subordonner à ces mots sacrés de devoir & de patrie. Tout homme lâche ou pervers étoit condamné à n'avoir jamais de Dame. La beauté armoit elle-même son Amant, & l'envoyoit au champ d'honneur après l'amoureux merci.

Depuis ces tems reculés, n'ayant rien à faire, nous nous sommes amusés à dénaturer l'amour dans notre oisiveté. A l'imitation du pere de la Mythologie, nous en avons fait un Dieu qui va désarmer Jupiter dans l'Olympe, & faire soupirer les grands Rois sur leur Trône. Rappelions ce sentiment à la vérité, &

n'aggrandissons pas son empire déjà assez étendu. Ce ne fut pas quand Jupiter combattit les Titans, qu'Amour lui imposa des loix. Il ne fit soupirer Alexandre qu'après la bataille d'Iffus, & César, qu'après celle de Pharsale.

Disons la même chose des preux Chevaliers de la France, au tems dont nous parlons. Nous nous tromperions beaucoup, si nous en faisons des Céladons ou des Artamenes. Les du Guesclin & les Clisson ne furent jamais des Amans langoureux; leurs neveux suivirent fidèlement leurs traces; & l'Histoire ne nous fait connoître les Gié, les la Trémouille & les Trivulce, que comme des Héros. Nul amour ne caractérise aucun des Capitaines que Louis XII trouva en France en montant sur le Trône. Si ce Prince lui-même aima Anne de Bretagne, il aima bien plus la gloire.

Je le répète donc, l'Amour alors portoit à la vertu, & n'accordoit ses faveurs qu'aux belles renommées. On étoit loin de profaner ce mot en l'accordant à ces liaisons subalternes, intéressées & mercénaires, telles qu'on en vit paroître sous le regne de Louis XI, & telles qu'il en

paraîtra toujours, quand le véritable honneur, dont les compagnes inséparables sont la délicatesse & la décence, ne sera pas l'idole dominante. Nos grands Chevaliers ne donnoient pas dans cet excès.

Mais ils tomboient dans beaucoup d'autres. Ces braves guerriers, ces loyaux patriotes, ces sujets fideles laissoient quelquefois égarer leur valeur, & leur prudence se trouvoit souvent en défaut. Bourbon trahit sa patrie, & nouveau Coriolan il terrasse ses Concitoyens, ravage le pays qui l'a vu naître, & met son Roi dans les fers. Il est vrai, mais la défection d'un seul ranime la fidélité de tout un peuple : d'un bout de la France à l'autre on s'arme contre les Espagnols, on court à l'Hôtel du Connétable félon, on marque sa porte en jaune, on déshonore un grand homme qu'on admire, & qu'on aime encore.

C'est sur-tout dans ces mouvemens de patriotisme qu'il faut examiner le caractère François : c'est le plus intéressant de tous les peuples. Opposons à la félonie de Bourbon un superbe exemple de fidélité.

Anne de Montmorency, successeur de

ce Prince dans sa charge de Connétable , disoit un jour à ses quatre fils , à ses neveux de Chatillon , & à ses neveux de Brillac : *Enfans , nos peres en plaçant nos Monarques sur le pavois , nous ont imposé la loi de les y maintenir. Quant à moi , c'est ce que je ferai jusqu'à mon dernier soupir. N'oubliez jamais que nos aïeux , en se choisissant leurs Maîtres , ont ennobli notre obéissance. Dans les autres pays l'obéissance peut être servile , elle ne sauroit jamais l'être en France. Imitex-moi , je serai toujours un sujet fidele.* Il tint parole ; il combattit sous cinq regnes , il tomba deux fois dans les fers : à l'âge de quatre-vingts ans , il commandoit à la bataille de Saint-Denis ; il y est atteint d'un fer mortel , mais il a encore assez de force pour faire expirer à ses pieds celui qui l'avoit blessé : quitte alors envers son Dieu , sa patrie , son Roi , & l'honneur , il serre son épée de Connétable dans ses bras défaillans , & meurt plus courageusement qu'un stoïcien.

Tout est mêlé de bien & de mal dans cette vie. Ces braves enfans , & ces illustres neveux d'Anne de Montmorency , suivirent ses pas glorieux dans la carrière

militaire , mais ils n'imiterent point sa fidélité ; ils entrèrent dans les factions : les uns firent révolter les enfans de Calvin , les autres s'engagerent dans la Ligue ; les plus excusables se mirent sous les derniers Valois , à la tête du parti politique qui étoit en opposition avec la Cour , mais qui depuis devint le refuge du Roi de Navarre , légitime successeur du Trône.

Fideles ou révoltés , presque tous nos Chevaliers étoient exaltés alors. L'exaltation est un mal ; elle nous fait franchir les limites du vrai , elle peut nous porter au-delà de notre devoir ; elle n'écoute & n'entend pas la voix de la raison. Mais l'exaltation vaut mieux encore que l'abattement , la langueur & l'ennui. Une tête exaltée peut se calmer ; alors on retombe à sa place , on est homme encore ; on ne l'est plus quand on est habitué à l'inertie : en cessant de faire jouer les ressorts des facultés humaines , on en perd l'usage. Sans l'exaltation Françoisse , nos ancêtres auroient moins marqué dans l'Europe , & seroient restés au niveau des autres peuples ; ils auroient été moins grands dans la Palestine ; ils auroient plus difficile-

ment chassé les Anglois de la France ; Godefroi de Bouillon n'eût pas régné à Jérusalem, Baudouin à Constantinople, Tancrede dans la Calabre.

Peut-on être grand sans effort ? Pourquoi la postérité de Bouchard a-t-elle produit tant de Connétables , de Maréchaux de France , & de grands Officiers de la Couronne ? Pourquoi la Race de Hugues - Capet remplit-elle si glorieusement le Trône de Charlemagne ? Et pourquoi celle de Gérard d'Alsace fait-elle aujourd'hui le bonheur , l'admiration & l'envie du monde dans ses différens rameaux ?

Un Philosophe de l'antiquité a dit que l'homme étoit né trop imparfait pour atteindre son but , s'il ne visoit pas plus haut , & qu'il n'étoit pas de sa nature assez circonspect , ni assez sage pour aller toujours en mesure ; qu'enfin , par son essence , sa marche devoit nécessairement être inégale ; que par conséquent , en fait de vertu & de qualités louables , le trop valoit encore mieux que le trop peu.

Quoi qu'il en soit , nos ancêtres étoient exaltés : tel est le principal caractère qui les distingue. Leur enthousiasme étoit

souvent funeste à l'Etat ; mais combien il l'a honoré & aggrandi aussi ! Sous un Prince qui savoit diriger au bien public leur ardeur , quel bien n'a-t elle pas dû faire à la patrie ?

Inviolablement attachés , pour la plupart , au pays qui leur avoit donné l'être , on les auroit mis en colere au seul mot de Cosmopolite ; ils n'aimoient que la France , ils détestoient cordialement les ennemis de l'Etat : c'étoient de vrais Spartiates sous des Monarques. Comme ces fiers Républicains , ils parloient peu , & faisoient de grandes & fortes choses : comme eux encore , ils avoient un respect profond pour la vieillesse ; ils respectoient leurs parens comme les images vivantes de la Divinité. L'avant-dernier Connétable de France , prisonnier de guerre chez les ennemis , alors âgé de plus de trente ans , écrivoit à son pere , qui étoit le plus magnifique Seigneur du Royaume : « Monseigneur , daignez m'en-
» voyer quelques écus de plus , parce
» que les vivres sont bien chers en-
» Flandres ».

Nous indiquons seulement ici ce tableau ; nous lui donnerons plus d'étendue

dans nos Extraits suivans , & nous tâcherons de rendre nos grands hommes avec leurs bonnes & mauvaises qualités : leurs descendans jugeront alors. En ne disant que la vérité , nous croyons être bien plus utiles , que si nous flattions.

Aujourd'hui nous allons parler d'un homme qu'on voit quelquefois paroître dans nos Annales comme un météore , & se perdre ensuite avec tant d'autres. Cet homme est le fameux Duc d'Epemon.



LES MENUS DEVIS

Du Château de Plassac, en Saintonge.

M. le Duc d'Epéron avait recommandé deux choses en mourant à son Secrétaire Girard. La première étoit d'écrire son histoire ; & la seconde , de recueillir les conversations les plus intéressantes qui s'étoient tenues dans son Château depuis sa retraite du monde.

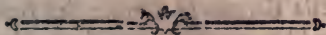
Girard remplit la première intention de son Seigneur & Maître , en faisant paroître sa vie. C'est un ouvrage curieux pour les détails , mais diffus & trop flatteur pour le Héros.

Le second desir de M. d'Epéron n'eut pas son exécution , & les *menus Devis* restèrent manuscrits. Il s'en égara plusieurs , après l'extinction de la Maison , & l'on en fit fort peu de cas : on n'avoit plus d'intérêt ; l'instant où des Mémoires de cette nature auroient été reçus avec le plus grand empressement étoit passé , on avoit perdu de vue le célèbre d'Epéron ; on oublie si vite en France !

Après tant d'années , nous avons parcouru

ces manuscrits , & nous en avons détaché le morceau suivant , en lui donnant un cadre , pour mettre dans le jour le plus favorable le caractère original du plus grand des Favoris de Henri III.

Que ne sommes-nous encore dans cet heureux tems , où la bonne compagnie réunie au salon du vieux Château , & bien attentive dans un renfoncement recouvert d'une tapisserie à grands personnages , écoutoit avec de grands yeux le Seigneur Châtelain qui avoit vu un autre siècle ! Que ne conserve-t-on cet intérêt piquant pour l'antiquité ! *Les menus Devis de Plaffac* auroient bien plus d'étendue dans notre Extrait : mais on n'aime plus les vieilles histoires , & nécessairement il faut se conformer à la mode , quelle qu'elle soit.



Jean Louis de la Vallette , Duc d'Épernon , Pair de France & Colonel général de l'Infanterie Française , conservoit encore une grande considération à l'âge de quatre-vingts ans. Cet heureux enfant du sort , né à peine Gentilhomme , parut à la Cour de Henri III avec tout l'éclat

capable de séduire ; esprit, graces, beauté, courage, audace, tels furent les moyens puissans qui le rendirent l'ami de son Maître, & qui le firent marcher de pair avec les plus grands Princes.

Son crédit baissa sous Henri IV, mais sa disgrâce étoit encore imposante ; on le comparoit à ces superbes monumens des Romains que le tems n'avoit pas osé détruire.

Même sous Louis XIII, & pendant l'administration violente du Cardinal de Richelieu, il resta ferme en ses racines ; & retiré dans sa belle terre de Plassac, il entendoit les orages gronder autour de lui, sans jamais en ressentir les coups.

Cet homme extraordinaire, qu'on appelle communément *le dernier des grands Seigneurs qu'on ait vus en France*, comme on appella Brutus *le dernier des Romains*, avoit eu l'honneur de protéger Henri IV & sa veuve ; il avoit aussi l'orgueil de s'en vanter sans cesse. Sa vie, pleine d'événemens, étoit l'éternel sujet de ses entretiens à Plassac.

Là, tout ce que la Cour avoit d'illustre visitoit fréquemment le glorieux vieillard ; & là, deux personnes bien différentes

dégoût, de caractère & d'état, se rendirent un jour, en même-tems & par un pur effet du hafard.

C'étoit le Jéfuite Cauffin, Confefleur du Roi Louis XIII, & Madame de Chevreufe.

Cauffin, Auteur de *la Cour fainte*, Ouvrage hiftorico - myftique, en deux volumes *in-folio*, fort peu connu fans doute de nos Lecteurs, n'étoit pas un homme fans mérite pour ce tems-là, &, d'ailleurs, la dévotion de Louis XIII donnoit bien de la confidération à fon Confefleur,

Marie de Rohan, veuve du Connétable de Luynes, & alors femme de Claude de Lorraine, Duc de Chevreufe, tenoit un des premiers rangs à la Cour par fon nom, celui de fon mari, & par fon état; mais la beauté, fupérieure à tous les titres, lui donnoit un éclat bien plus flatteur encore.

Ah ! dit le galant d'Epernon en les recevant, la piété & les graces, à-la-fois, c'en eft trop pour un pauvre vieillard.

Nous venons rendre vifite à la gloire; répond Madame de Chevreufe: ce n'eft plus au Capitole ni au Louvre qu'elle ré-

fide ; c'est à Plaffac qu'elle tient sa Cour. Madame , réplique d'Epernon , ne me brouillez pas avec M. le Cardinal par excès de bonté. Cette gloire , que vous m'attribuez , est un peu en opposition avec la sienne. La sienne , ajoute l'aimable Chevreuse , est publiée par des plumes ferviles & vénales : la vôtre est célébrée par des bouches libres. N'est-il pas vrai , mon révérend Pere ? dit-elle à Caussin. Princesse , réplique le Pere , ne m'interpellez point ; je ne connois de gloire que cette Puissance divine , qui anéantit & pulvérise toutes les gloires humaines.

Laissons donc en paix , dit M. d'Epernon , les puissances & la chimere de la gloire ; parlons de nos amis , que vous avez laissés , Madame , à la Cour.

A ce mot , les beaux yeux de Madame de Chevreuse se ternirent , elle soupira. O Dieux ! quelle étoit belle & touchante en ce moment ! M. d'Epernon sentit bien qu'il rappelloit à son ame un souvenir douloureux. Le Pere Caussin sentit parfaitement aussi qu'il étoit de trop dans la conversation qui alloit suivre ; il demanda & obtint la permission de se retirer.

Madame de Chevreuse ayant toujours

l'air affligé , M. d'Epernon lui dit : Princesse , l'intérêt que je prens à vous m'a rendu indiscret , je le vois : en faveur du motif , daignez oublier ma faute : parlons de choses indifférentes.

MAD. DE CHEVREUSE.

De choses indifférentes ! eh ! le puis-je ? Ah ! Monsieur le Duc , vous m'entendez , & vous savez qui fait couler mes pleurs.

M. D'EPERNON.

Oui , Madame , & j'en ai bien gémi. Il est donc vrai que vous l'aimiez , ce tendre & malheureux Comte de Chalais.

MAD. DE CHEVREUSE.

Si je l'aimois , ô ciel ! je l'adorois avec tout l'abandon d'une ame telle que la mienne. Quelle femme ne l'eût pas chéri ? Je ne vous parlerai point de son nom , l'un des plus beaux qui soit en France , ni de son courage , qualité trop naturelle à notre Nation pour mériter un éloge ; mais vous , qui avez vu sa taille , la douceur de ses yeux , la fierté de son front , cet air noble & décidé , qui annonçoit

si bien un Chevalier François , dites s'il étoit bien facile de se défendre de tant d'avantages réunis , & si bien faits pour séduire ? Que seroit-ce , si vous l'aviez vû à mes genoux ? Non , jamais la fable & l'imagination des Poètes n'ont rien créé de si accompli.

Jeune encore , mon sort fut lié à celui du brillant & beau Connétable que vous avez connu. A sa mort , le digne fils de M. de Guise , assassiné à Blois , obtint ma main. Tous deux ont véritablement brûlé pour moi , & je ne fus pas insensible à leurs feux ; mais quelle différence avec cette inclination victorieuse qui m'entraîna d'abord à Chalais !

On dit que l'amour est un excès dont il faut rougir. Ah ! jamais il ne le fut pour moi , je le sentoís bien ; il aggrandissoit mon ame , il épuróit mon cœur , il m'inspiroit un goût puissant pour la vertu. Dans le silence d'une passion honnête , j'éprouvois en moi une heureuse révolution qui me rendoit fiere. Née coquette , je ne l'étois plus , je n'étois que tendre , sensible , obligeante & bonne.

C'est à Chalais seul que je dus un changement si inespéré : aussi ma reconnaissance

noissance fut entière. Que pourroit-on refuser à celui que l'on aime ?

Cet aveu que je vous fais, si l'ami de mon cœur vivoit encore, s'il n'étoit pas mort d'une manière déshonorante aux yeux du vulgaire, je ne vous le ferois pas, & mon secret resteroit renfermé dans mon sein; mais on a voulu le déshonorer, & cette même gloire, qui me feroit taire si je le possédois encore, m'ordonne de publier son triomphe. Malheur à qui rougit de ses feux : les miens n'ont rien qu'il faille taire, sur-tout après la cruauté par laquelle on a voulu flétrir, par laquelle on a fait périr, de la main d'un bourreau, celui dont j'avois fait choix, ce choix, qui a fait mon bonheur, je l'avoue donc franchement au plus digne Chevalier qui reste en France.

M. D'EPERNON.

J'ai pleuré, comme vous, Madame; & je pleure encore l'infortuné Chalais; mais si ce n'étoit pas renouveler trop indiscrettement vos douleurs, je vous supplerois de me dire par quel étrange moyen le Cardinal vint à bout de perdre

Février 1782.

D

un jeune homme de ce rang , & auquel on n'a jamais rien reproché qui ait pu justement le conduire à une fin si déplorable.

Mad. DE CHEVREUSE.

Vous ne sauriez être indiscret ; & c'est toujours obliger les malheureux que de les entretenir de leurs peines.

Ah ! Monsieur , quel récit cependant il faut que je vous fasse !

O jours de délices & d'ivresse passés à Dampierre avec le plus ravissant des hommes ! épanchemens ineffables de deux cœurs qui s'oublioient , se confondoient , & goûtoient sans fin la félicité suprême !

Sans fin ? je me trompe : notre félicité même étoit troublée ; chaque jour , nous recevions des nouvelles accablantes ; le plus pur sang de la France couloit sur les échaffauds : chaque jour , il nous falloit donner des larmes à des amis , à des parens bannis ou décapités. Le Chef de ma Maison fuyoit dans la Valteline & dans les Alpes. Tant de persécutions appelloient les murmures.

Il n'y a rien de si compatissant & de si tendre que l'amour heureux. Je plaignois

tant d'infortunés ; Chalais unissoit ses larmes aux miennes. Après avoir bien pleuré , nous remontions à la source du mal : le Cardinal nous paroissoit barbare ; nous le disions , nous examinions tout le cours de son Ministère , nous y trouvions de grandes choses , mais toutes cimentées par le sang.

Un jour , à table , & dans un de ces momens où l'ame loyale & franche se déploie en liberté , Chalais nous montra le petit Evêque de Luçon , inconnu dans le monde , & produit tout-à-coup à la Cour par la Reine-mere. Il nous fit voir ensuite ce Prélat revêtu du Ministère par la même Princesse , & devenu soudain le plus implacable ennemi de sa protectrice. Il rapporta tous les traits connus qui ont suivi cette première ingratitude ; la Reine obligée de fuir du Royaume avec l'héritier nécessaire du Trône ; le Roi aveuglé par son ambitieux Ministre , & devenu aussi dur que lui , ne croyant être que juste. Chalais dit enfin dans ce souper funeste ce que nous savions tous , ce qu'il auroit dû ne pas dire.

Hélas ! cette conversation fut exagérée , envenimée par des lâches , & rap-

portée au Cardinal. La clémence est la vertu des Héros ; elle n'est pas celle de l'homme qui tient à présent toute la Noblesse à la chaîne. Dès-lors la perte de mon Amant fut jurée : on lui chercha des crimes ; mais son imprudence est le seul qu'il eut.

M. le Duc , daignez me permettre de finir ce fatal récit. Vous pleurez ? vous m'en êtes plus cher.

M. D'EPERNON.

Eh ! Madame , quel François pourroit retenir ses larmes à la vue de tant de calamités ? Hélas ! j'ai trop vécu.

Assurément le tems où j'ai paru dans le monde n'étoit pas un tems bien pur. L'assassinat étoit un moyen usité. L'assassinat est une chose horrible ; mais il porte sa honte avec lui , & tout assassin est un homme déshonoré.

On fait bien pis aujourd'hui , on voudroit rendre l'assassinat légitime ; on le revêt de toutes les formalités des loix (*).

(*) On trouvera ici le caractère de M. d'Epernon tel qu'il étoit. Cet orgueilleux favori de

O honte ! quel crime avoit commis le brave du Beuil ? Les races futures pourront-elles croire que celui qui ordonna à des Juges prévaricateurs de condamner Marillac à mort, eut la cruauté de dire à ces mêmes Juges qu'il falloit qu'ils eussent des lumières bien supérieures pour avoir su découvrir dans toute la conduite de l'infortuné ; de quoi le condamner à mort ? & Marillac fut exécuté ! O Deschappelles ! ô Boutteville ! vous, les enfans de mes amis , & mes amis vous-mêmes , un bourreau vous traîna sur la Grève pour un excès de cette bravoure qui immor-

Henri III ne put pardonner à aucun favori , à aucun Ministre , d'avoir osé devenir aussi puissant que lui. Telle est la marche ordinaire des ambitieux envers les ambitieux. Nous croyons inutile de rectifier les idées de notre Héros sur le Ministre de Louis XIII ; celles du Public sont fixées depuis long-tems sur le Cardinal de Richelieu : *c'est un homme qu'il est aussi impossible d'aimer , que de ne pas admirer* ; a dit un de ses Contemporains , qui n'avoit pas à se louer de lui ; ce mot dit tout.

talisa vos peres. Hélas ! quelle Maison illustre un seul homme n'a-t-il pas condamnée à quelque deuil !

Mais il peut bien nous faire pleurer , Madame ; il ne peut rien sur notre honneur. Que dis-je ? par lui l'échaffaud est devenu honorable en France. Princesse , j'ai le droit de vous consoler ; vous pleurez un Amant , moi je pleure un fils , ma superbe espérance , j'en pleure deux.

Hélas ! après tant de gloire , je goûtois le plus pur plaisir de la vie , celui de me voir renaître dans des enfans chéris. Déjà le Duc de la Valette marchoit d'un pas sûr au temple de l'honneur ; & lorsque les yeux paternels avouoient sa noble audace , je le vois arrêté soudain dans sa course glorieuse , & condamné avec tant de braves par ce même Evêque de Luçon ; & ce digne fils , qui avoit occupé d'une manière si flatteuse la renommée en France , est obligé de traîner une vie fugitive chez nos ennemis naturels en Angleterre.

Vous le dirai-je cependant , Madame ? oui , & vous en croirez sans peine le Duc d'Epéron ; les malheurs de cet enfant me causent des peines moins sensibles.

que tous les succès de son frère, honoré de la Pourpre Romaine, & conduisant en Italie nos armées à la victoire. Le lâche ! il rampe devant Richelieu, & dans l'histoire il sera dit que le fils de d'Epéron fut le flatteur d'un premier Ministre ?

Voilà, Madame, de ces chagrins qu'on ne sauroit consoler. On vient à bout d'endurer la perte d'un ami illustre, parce que sa gloire, qui lui survit, le remplace, pour ainsi dire, lui-même ; mais la honte réelle, la bassesse, ah ! quel François peut la supporter ? Que ne suis-je plutôt le père du Comte de Chalais, ou de ce jeune Duc de Guise, qui, après avoir sauvé la Provence contre les Espagnols, est aujourd'hui errant en Italie, n'ayant pour compagnes dans sa fuite que les vertus de ses pères, celles de ses enfans & les siennes ! Pourquoi le Cardinal de la Valette n'a-t-il perdu la tête avec autant de gloire que l'aimable Montmorency ?

Détournons les yeux de ces tableaux déchirans, & rappelons notre courage, notre fierté du moins. Il est un point où la raison ordonne à une grande âme

d'arrêter sa sensibilité ; il en est un où les Héros déchirés , tourmentés , malheureux , ont encore la force d'être gais. Fille de ces hommes magnanimes qui ont régi l'Armorique , & femme d'un Prince de Lorraine , égalez - vous aux Héros. J'ose dire , Madame , que je vous en donne l'exemple : vous me voyez entouré de ruines & de précipices ; mes cheveux sont tout blancs , les rides sillonnent mon front , mon corps a perdu sa vigueur ; mais mon ame demeure , & je sens que je suis toujours ce Duc d'Epernon , qui , comblé de faveurs & de graces par Henri III , parut les mériter toutes. Ne pouvant commander aux événemens , ni aux passions , maîtresses du monde , j'incline doucement la tête , & me prête sans murmure à la nécessité.

J'ai encore des jouissances , & je bénis sur-tout ce jour où j'ai le bonheur de vous recevoir à Plassac : que ces momens si doux pour moi ne soient pas perdus pour vous ! Evitons une faute trop commune au vulgaire , qui ne conserve que le souvenir de ses peines. Opposons notre bonheur passé à nos chagrins actuels : Notre entrée dans le monde avoit eu trop

d'éclat pour n'être pas suivie de quelques orages. Notre bonheur a eu son ombre ; c'est à nous de l'éclaircir. Je me rappelle ce jour brillant où, fille encore, & présentée pour la première fois à la Cour, vous allâtes prendre le tabouret chez la feue Reine. J'avois vu dans ma jeunesse les trois jeunes Princesses de Cleves, que nous n'appellions pas autrement que les trois Grâces, & qui furent mariées à trois Héros, à Louis de Condé, à Henri de Guise, & à Ludovic de Nevers-Gonzague. Aucune d'elles, Madame, ne vous égala en succès ; aucune ne reçut autant de ces applaudissemens si flatteurs qu'une jeune beauté excite sur son passage.

Ce que vous avez été, ce que vous êtes encore en femme, je le fus en homme. Nous avons tous deux survécu à la faveur. Qu'importe si nous conservons notre mérite. La faveur est un bien étranger ; ce bien nous échappe : la perte n'est pas grande : nous nous restons encore ; il suffit : nous pouvons continuer de montrer à la France la séduisante Chevreuse & le fier d'Epernon. Nous en valons bien d'autres, Madame, & nous nous surpas-

ferons nous-mêmes en supportant courageusement la disgrâce & le malheur. C'est par-là sur-tout que la postérité nous jugera. Quiconque n'est grand que dans la bonne fortune, n'est pas grand. Eh ! croyez-vous que je voulusse céder ma gloire pour celle de l'Evêque de Luçon ? Croyez-vous qu'il soit une beauté à la Cour de France assez présomptueuse pour se croire supérieure à vous ?

Ah ! Madame ! quand on a aimé , l'amour ne grave-t-il pas , en caractères éternels , dans un cœur , l'inaltérable sensation de la félicité qu'il donne ? L'objet de notre flamme peut nous être ravi par un de ces inévitables coups du sort ; nous sommes déchirés sans doute alors , & le chagrin cuisant vient s'établir dans nos cœurs. Mais en pleurant avec amertume tout ce que nous avons perdu , notre ame en retournant en arriere ne nous offre-t-elle que des épines ? Une reminiscence délectable ne tempere-t-elle pas nos regrets ? & dans la nuit de deuil qui vient nous couvrir , ne conservons-nous pas l'idée de quelques beaux jours ?

Grâces au Ciel qui m'accable , il m'a du moins laissé le souvenir. Quand je ne

ferai plus, je suis bien sûr que les peres diront de moi à leurs enfans : Il fut un homme qui alla prendre Henri IV dans ses bras, qui l'arracha de la volupté à Nérac, qui lui montra le Trône de saint Louis, auquel il étoit destiné, & l'y fit asseoir. On ajoutera : Ce même homme ravit toute la France, consola la vertu, & s'attira les louanges de toutes les Dames, en s'exposant à la mort pour sauver une Reine malheureuse contre sa créature & contre son fils ; mais la mort le respecta. On ajoutera : Tanneguy du Châtel ne fut pas le seul favori fidele à la mémoire d'un Maître qui l'avoit comblé de biens ; comme lui, d'Épernon honora la cendre d'un Roi qui n'étoit plus ; il l'honora presque seul : on ira voir à Saint-Cloud le monument que j'ai érigé au dernier des Valois ; on lira en pleurant les vers gravés à la colonne, & dont j'ai donné au Poëte le sens & la noblesse (*).

(*) M.d'Épernon se flatte : ce n'est pas communément pour le monument de Henri III que l'on va à Saint-Cloud ; & il pourroit se faire

Madame, je vous l'avoue, cette grande assurance me soutient : avec le passé,

que la plupart de nos Lecteurs y connussent mieux la cascade, la grande allée, & même Griel & ses bals, que ce vieux monument-là. Mais l'épithaphe du malheureux Valois est en effet très-belle, & d'une latinité exquise ; la voici :

Adsta, viator, ac Regum dote vices :

Cor Regis isto conditum est sub marmore,

Qui jura Gallis, jura Sarmatis dedit :

Abi, viator, ac Regum dote vices.

« Arrête, Voyageur, & plains le sort des
» Rois : sous ce marbre repose le cœur
» d'un Prince qui donna des loix aux François
» & aux Sarmates ; un assassin que déroboit un
» froc lui donna la mort. Va, Voyageur, &
» plains le sort des Rois ».

Nos Lecteurs jugeront si cette épithaphe n'est pas plus dans le genre que celle du grand Gustave : *Sta, viator, Heroëm calcas ; Arrête, Voyageur, tu marches sur un Héros :*

Ici, comme par-tout ailleurs, les anciens sont nos maîtres. Ayons-nous quelque chose de

je me venge du présent ; avec l'avenir ,
je résiste à tous les malheurs auxquels les
autres succombent.

Comme vous , Madame , j'ai aimé ;
comme vous j'ai perdu ce que j'aimois.
J'ai été bien malheureux ; je le suis en-
core beaucoup. Mais si un Dieu vouloit
retrancher de ma vie cette époque déplo-
rable , & faire qu'elle n'eût jamais existé ,
je m'écrierois : Puissance suprême ! ah !
laissez-moi mes malheurs , ils contien-
nent encore toute ma félicité.

si simple ; de si sublime & de si touchant que
cette épitaphe des Lacédémoniens tués aux
Thermopyles ? « Passant , va dire à Sparte que
» nous sommes morts ici , en obéissant à ses
» saintes loix ». On voit bien , dit Jean-Jac-
ques , que ce n'est pas l'Académie des Inscryp-
tions qui a fait celle-là.

M. d'Épernon ne fut pas le seul qui conf-
truït ce monument. Le Secrétaire du Cabinet ,
Benoïse , unit sa reconnoissance à la sienne.
Tous deux restèrent quelque tems à Saint-
Cloud , pleurant leur bon Maître , déjà oublié
des François , & dont Henri IV , lui-même avoit
trop négligé la sépulture.

MAD. D'E. CHEVREUSE.

Monsieur, vous m'étonnez; j'ai toujours cru, avec toute la France, que vous n'étiez qu'ambitieux.

MAD'EPERNON.

Eh! Madame, fait-on jamais ce que nous sommes? Quel homme, quelle femme, à la Cour sur-tout, & dans une si grande évidence, mérite sa réputation?

Je fus ambitieux sans doute, & ne m'en défends point: c'est la passion des grandes ames; & si c'est un vice, il est du moins sublime. Mais mon ambition fut décidée, loyale & franche: elle eut un véhicule puissant, Madame. Je ne brûlois de m'élever que pour aller offrir un titre de plus à celle qu'un irrésistible attrait avoit rendue l'arbitre suprême de mon sort. De cette manière je me rendois plus digne d'elle; & mes succès la rendant fière, elle en étoit aussi plus belle à mes yeux.

Princesse, vous m'avez fait un aveu: j'imiterai votre franchise; je vous confierai aussi un secret qui fut long-tems concentré dans deux cœurs; il n'est plus

que dans le mien , puisque j'ai perdu tout ce que j'ai jamais le plus tendrement aimé.

Mais permettez que je diffère ce récit. Le Confesseur du Roi, arrivé ici en même tems que vous , est un personnage important. Moins sa présence m'est chère , plus je lui dois de politesse. Vous le savez , Madame , dans notre rang , la politesse est la faveur ordinaire que nous dépar- tons à nos inférieurs ; & cette vaine fumée les contente & les flatte.

Le voici , vous me permettez . . .

MAD. DE CHEVREUSE.

Qu'il entre.

(Ici le Pere Caussin paroît , au salon).

M. D'EPERNON.

Mon Père , je ne vous ai pas assez remercié d'être venu voir un vieux Gentilhomme rejeté au bout de la France. Qui peut vous avoir inspiré une si salutaire pensée ?

LE PÈRE CAUSSIN.

Eh mais , le bonheur de s'entendre remercier par M. le Duc d'Epéron me

feroit aller bien plus loin encore , sans avoir un fort grand mérite.

Mad. DE CHEVREUSE.

Mon Pere , que dit-on à la Cour ?

Le Pere CAUSSIN.

Princesse , on y pense beaucoup , & l'on y parle fort peu.

Mad. DE CHEVREUSE.

Cela doit être fort gai. On dit que Madame de Combalet se marie , & que Monsieur le Cardinal peut la donner même à un Prince Souverain. Après une si grande Dame , je ne fais si je devrois vous nommer Marion de Lorme (*), &

(*) Gui-Patin, dit dans une de ses lettres, que, deux mois avant sa mort, le Cardinal de Richelieu avoit encore deux maîtresses , Marion de Lorme , & la belle Picarde. Il en nomme même une troisieme. Mais tout le monde fait que ce fameux Médecin recueilloit sans choix tous les bruits populaires de Paris. Du reste , cette Marion de Lorme , dont on a voulu prolonger l'existence , de nos jours , jusqu'à une vieillesse

la belle Picarde, dont on nous rapporte aussi des merveilles.

Le Pere CAUSSIN.

Madame, je me mêle fort peu de ces sortes d'affaires : la galanterie n'est ni de mon état, ni de mon caractère.

M. D'EPERNON.

Vous ferez peut-être moins réservé à nous entretenir des nouvelles politiques.

Le Pere CAUSSIN.

Monseigneur, on vante beaucoup les

qui n'est gueres dans l'ordre de la nature ; avoit, dit-on, été successivement la maîtresse de deux décapités, le Maréchal de Montmorency, & le grand Ecuyer Cinqmars, avant de connoître Richelieu leur mortel ennemi ; ce qui assurément n'est pas fort délicat, & ce qui encore jettoit de l'odieux & même du ridicule sur le Cardinal, vieux alors, cassé & rongé d'hémorroïdes.

On sent par cette note, (que nous avons cru nécessaire ici,) combien la raillerie que fait Madame de Chevreuse est piquante & amère.

exploits de M. le Cardinal de la Valette, au-delà des monts ?

M. D'EPERNON.

C'est un récit dont je vous prie de trouver bon que je vous dispense ; je suis un pere tendre , mais sévère en principes & en honneur. Que mon fils le Cardinal fasse bien ou mal la guerre en Italie, je ne saurois m'intéresser aux succès d'un homme qui se ravale jusqu'à se montrer le valet de l'Evêque de Luçon. ConteZ-moi plutôt les hauts faits d'armes du grand Gustave en Allemagne ?

Le Pere CAUSSIN.

Monseigneur , ce brave Monarque est un foudre qui continue de renverser tout ce qui s'offre sous ses pas. Pardonnez , si j'ose vous représenter que M. le Cardinal de Richelieu a rendu un signalé service à l'Etat , en engageant ce grand Prince à tomber sur la Maison d'Autriche en Allemagne , tandis qu'il fait attaquer la Catalogne par le valeureux Comte d'Harcourt.

M. D'EPERNON.

Je n'ai jamais refusé le génie à votre

Cardinal ; je rends justice à ses grands projets ; je l'ai vu à la Rochelle , en Piémont , ailleurs. C'est un grand homme , mais c'est une ame cruelle. Mon Pere , vous avez assisté Monsieur de Montmorency dans ses derniers momens ?

Le Pere CAUSSIN.

Ah ! Monseigneur , c'est un grand Saint dans le Ciel.

M. D'EPERNON.

Eh ! mon Pere , pourquoi s'est-on hâré si fort de l'y faire monter ? Que ne laissoit-on un Héros à la terre ?

Le Pere CAUSSIN.

Mais la loi , la justice. . . .

M. D'EPERNON.

La justice qui révolte est atroce , & la loi qui tue l'homme vertueux est contraire à la nature. Dites-moi donc , mon Pere , quel homme est sans foiblesse ; & daignez apprécier avec moi celle de M. de Montmorency ? Votre Cardinal lui avoit ravi sa dignité d'Amiral pour se l'approprier ; & , pour le perdre après

l'avoir dépouillé, il ôte encore leurs privilèges aux Etats du Languedoc ; dont M. de Montmorency étoit Gouverneur. Par cette injustice, il faisoit perdre à l'infortuné son crédit dans son Gouvernement, s'il ne réclamoit pas ; & s'il réclamoit, il le poursuivoit comme criminel de lèse - majesté. Il veut le faire arrêter ensuite sans délit préalable ; il le pousse à la révolte par cette persécution, par le supplice de son cousin, par mille procédés qu'un homme de cœur ne sauroit endurer. Il engage Puylaurens à déterminer Monsieur, fugitif alors de la Cour, à se jeter en Languedoc. M. de Montmorency pouvoit-il bien facilement refuser l'Héritier nécessaire de la Couronne, qui venoit réclamer son appui, & le réclamer contre qui ? Ce n'étoit sûrement pas contre le Roi, vous le savez ? Le combat de Castelnaudari s'engage ; le reste vous est connu. J'ai vu cet illustre Maréchal (1.) dans sa prison de Lec-

(*) La mort de ce Seigneur (Henri II, Duc de Montmorency) fut pleurée de toute la France. Cette mort ne fut pourtant pas injuste ;

ture ; j'ai vu le Dieu de la guerre , j'ai vu bien plus , un Héros grand dans le malheur , un Sage résigné de la maniere la plus sublime à la mort , & à quelle mort ? Mon Pere , cet homme , cependant , avoit sauvé deux fois la France , son pere avoit affermi la Couronne sur la tête du pere du Roi , son aïeul étoit mort pour la patrie ; une foule de Héros , dont il étoit issu , avoient soutenu les Lis depuis plus de huit siècles , & c'est un pareil homme qu'on fait mourir sur un échaf-

Montmorency avoit fait révolter en 1632 tout le Bas-Languedoc contre Louis XIII ; mais ce Maréchal avoit été poussé à bout ; il étoit grand , brave ; loyal ; le plus généreux des hommes : nul à la Cour n'avoit plus de graces , de beauté , d'amis ; & quoique sa condamnation fût juste , par toutes ces raisons sa mort rendit le Cardinal plus odieux que toutes ses autres exécutions. On prétend que Louis XIII se reprocha en mourant de ne pas lui avoir fait grace. Il est certain que le petit-fils d'Anne de Montmorency , & le fils de M. d'Amville , méritoit quelque considération particuliere.

faud ! Justifiez donc ce Jugement, si vous le pouvez ?

Le Pere CAUSSIN.

Je ne justifie rien , Monsieur, je ne fais point Juge. Simple particulier, je gémis & me rais dans ces grandes commotions.

Permettez - moi , pourtant , de vous dire que l'on voit bien que vous êtes né dans un tems de trouble , & que vous ne semblez pas encore trop contraire à ces dévastreuses révoltes qui font le malheur des peuples & des Provinces.

M. D'EPERNON.

Moi ! que j'approuve les révoltes ? Que dites-vous donc , mon Pere ? ignorez-vous que je fus le plus grand adversaire de la Ligue , & , par cette raison , l'ennemi le plus décidé de ce brillant Duc de Guise , qui en étoit le Chef ?

Dites-moi , mon Pere , lorsque , sous le regne actuel ; tous mes amis , M. de Rohan , M. de Soubise , M. de Bouillon & les Chefs des premieres Maisons du Royaume prirent les armes contre le Roi , & redonnerent une nouvelle exis-

tence au Calvinisme, m'a-t-on vu, avec eux, porter l'alarme aux pieds du Trône? Je l'aurois bien pu, pourtant, & j'ose croire que mon nom, joint à tant de noms illustres, auroit donné un nouveau poids à cette confédération; mais loin de me révolter, je dis à M. de Rohan que son entreprise étoit injuste, & moins bien conçue qu'il ne convenoit à sa prudence, à sa sagesse & à ses grandes vues. J'ajoutai que les tems étoient bien changés, & que la Rochelle, sur laquelle il fondeoit son principal espoir, avoit bien moins de moyens de défense que je ne lui en avois vu quarante ans auparavant, lorsque nous l'avions assiégée sous la conduite de l'avant-dernier Roi, mon bon Maître. Je lui montrai qu'elle avoit bien moins de Héros pour empêcher sa ruine, & qu'il n'y auroit plus, dans son enceinte, de la Noue, pour lui tenir lieu, à-la-fois, de chef & de médiateur. Je ne persuadai point M. de Rohan, mais j'en persuadai plusieurs autres; & dans cette grande crise, je contins mon Gouvernement dans le devoir: ma fidélité réveilla celle des autres. Et, sous le Maréchal d'Ancre, m'a-t-on vu unir mes

armes contre le Roi , avec le brave Duc de Mayenne , & avec cette généreuse Princeſſe qui oſa ſoutenir le ſiege de Nevers contre une armée Royale ?

Dites , mon Pere ?

Tout ce qui eſt contraire au reſpect dû aux Têtes couronnées , je l'improuve & l'abhorre. Mais vous me permettrez , à votre tour , de mettre une petite différence entre le Roi , qui eſt mon Maître , & le Cardinal de Richelieu. Eſt-il aucun de mes compatriotes , eſt-il un François qui n'aime par inſtinct , par le ſens intime , cette généreuse Race qui nous gouverne depuis tant de ſiècles ? Le regard d'un Bourbon ne nous enverroit-il pas au bout du monde , nous faire couper bras & jambes ? Ah ! mon Pere , cette affection victorieuſe qui naît en nous , mérite au moins quelque retour ; & la tendreſſe doit vivre de la tendreſſe. J'aurois deſiré que le Roi eût été un peu moins juſte. Ne ſentez-vous pas , dites-moi , comme la clémence auroit réparé avec uſure l'abſence momentanée de la juſtice ?

Le Pere CAUSSIN.

Mais Henri IV , ſi débonnaire , fit exécuter Biron lui-même.

M.

M. D'EPERNON.

Oui , & j'en suis fâché pour la mémoire de ce bon Roi : un généreux pardon l'eût rendu bien plus grand à mes yeux , & même aux vôtres ; j'en appelle à votre cœur.

Mad. DE CHEVREUSE.

Laissez , Monsieur , cet affligeant sujet de conversation , & dissipons nos peines.

M. D'EPERNON.

Pardon , Madame. On a raison de dire que les femmes sont le charme de la vie : sans elles , sans l'attrait inestimable de leur société , les hommes , réduits à eux seuls , tombent dans la tristesse par leur pente naturelle ; & leurs passions , plus profondes , les absorbent. Nous avons bien besoin de ces rayons célestes qui émanent de vos yeux , pour chasser des nôtres les images lugubres qui viennent sans cesse les obscurcir & les affliger.

(*Le Pere Caussin quitta encore une fois le salon ; & les dernières paroles du Duc déterminèrent Madame de Che-*
Février 1782. E

vreuse , quand elle fut seule avec lui , à le prier de lui apprendre cette inclination de ses jeunes ans , qu'il lui avoit annoncée).

Monsieur , lui dit-elle , quand on a de grandes peines , & qu'on a fourni une carrière aussi brillante que la vôtre , le moyen le plus sûr de se consoler , c'est de ramener ses pas en arrière , de se rapprocher de son berceau , de se rappeler les goûts enchanteurs d'un âge qui passe trop vite.

Vous m'avez promis , ajouta-t-elle , l'histoire secrète de votre vie. Qu'il me tarde d'entendre les détails d'une passion qu'avec votre caractère je n'aurois jamais soupçonnée !

M. D'EPERNON.

Eh ! Madame , vous aviez donc bien mauvaise opinion de moi ?

On me croit ambitieux , je l'ai toujours été bien davantage. Mon obscurité enflamma d'abord mon cœur ; je voulus réparer les outrages du sort. J'allai m'établir fierement à la Cour. Je me dis que je pouvois être l'ami de mon Roi , &

je le fus ; que je pouvois m'égalér aux plus grands Seigneurs , je les éclipsai ; que je pouvois avoir le nom de brave , toute la France me le donna ; que je pouvois faire une grande alliance , j'épousai la petite-fille de Charlemagne ; j'aurois épousé , si je l'avois voulu , la belle-sœur du Roi , ou la jeune Princesse de Navarre.

Avant mon hymen , Madame , (& c'est ici l'histoire que vous me demandez) j'osai bien plus encore.

Madame , on dit que la fortune est toujours favorable aux audacieux : mais c'est à la Cour , sur-tout , que cette vérité se montre dans toute son évidence : Joyeuse , Bussy & moi , nous en sommes des preuves frappantes. Quand on étonne dans ce séjour d'illusion , on est bien près du succès. J'ai étonné les Grands par ma fierté , les Belles par ma présomption , les ennemis publics & particuliers par mon courage , les Rois par ma franchise & ma loyauté. Au lieu d'abandonner à d'autres le grand intérêt de ma réputation , j'ai pris ce soin moi-même. La voix de mes amis me parut trop timide & trop foible , pour devenir le héraut de ma gloire. J'ai donc rejeté cette marche or-

dinaire & trop lente ; j'ai moi - même embouché la trompette , & j'ai bravement chanté d'Epernon , qui ne s'en est pas plus mal trouvé. Ayant bien approfondi le caractère François , & bien senti que l'audace étoit le trait le plus marqué de ce caractère , je me suis étudié à montrer , aux yeux de toute la France , le plus parfait modele de l'orgueil national ; & vous savez , Madame , que j'ai parfaitement réussi , au jugement de mes rivaux eux-mêmes ? Avec moins de moyens , je n'eusse été que ridicule ; & j'ai été imposant : je le suis encore. Si je m'étois fait Moine , j'aurois adopté l'humilité , comme mon beau - frere du Bouchage ; mais cette vertu n'alloit pas au Colonel-général de l'Infanterie Française. Je devins donc plus haut & plus superbe qu'un Castillan ; & ma fortune , qui fut l'effet de ma hauteur , m'étonna moi - même. Un homme obscur , qui veut percer la foule des Courtisans , ne doit donner ni paix ni treve à son ambition , & ce torrent , une fois débordé , n'a plus d'arrêt.

Vous avez connu , dans son déclin , celle dont je vous dois l'Histoire , & dont

l'aurore , Madame , n'eut jamais rien d'égal que la vôtre. Ce fut le plus féduisant rejetton du sang de Savoye & de Lascaris , la fille aînée de M. de Tende , & bien autrement enchanteresse que Madame de Mayenne , sa cadette.

Son pere , Amiral & Maréchal de France , alors Gouverneur de Provence , tenoit une Cour assez brillante à Marseille : j'y fus entraîné un jour par un flot de jeunes Courtisans , & je vis... que je n'avois pas encore vécu. O ciel ! comme alors la faveur , mon unique idole , me parut insuffisante pour remplir mon cœur ! Ce nouveau besoin de mon ame s'en empara sans partage. Dès-lors , malgré toute mon ambition , j'aurois foulé aux pieds tous les diadèmes de la terre.

Mais hélas ! mon ambition , elle-même , me devint alors plus nécessaire que jamais. Mon nom étoit à peine connu ; & pour plaire , pour forcer la beauté , il falloit acquérir de la gloire. De quel œil Mademoiselle de Tende , avec un bouclier encore blanc , auroit-elle reçu mon téméraire aveu ? & comment son pere , si superbe de son extraction , auroit-il regardé mon ambitieuse démarche ?

Cependant , il étoit nécessaire de me faire remarquer d'abord , & de jeter les premières inquiétudes amoureuses dans une ame qui les attendoit. La raison me traçoit cette route ; mais mon cœur élançé , mon cœur impatient , bien plus que la raison , m'en faisoit impérieusement la loi.

A mon âge , Madame , & lorsque le tems m'a si maltraité , je puis dire à l'amitié sur-tout , & avec la tendre confiance qu'elle inspire , que nul homme à la Cour , au défaut sans doute de ce qui me manquoit d'ailleurs , n'avoit une figure plus imposante & plus noble.

MAD. DE CHEVREUSE.

Vous en dites bien peu , & vos portraits , qu'on rencontre par-tout , publient assez ce que la modestie vous empêche de dire à présent.

M. D'EPERNON.

Je ne fus jamais modeste , Madame , & j'avoue qu'en effet tous ces portraits-là ne sont pas flattés. On trouvoit , avec raison , que j'avois l'air encore plus grand & plus noble que celui que le premier

Artiste de l'Europe m'a donné dans ces brillantes tapisseries qui décorent mon hôtel à Paris (1).

Ainsi , avec ce séduisant & frivole avantage , toujours plus sûr du succès que le mérite réel , avec un sorte de considération naissante , avec la parole que mon front donnoit d'un avenir plus glorieux , enfin avec la passion la plus forte , & qui valoit mieux , elle seule , que tous ces avantages réunis , je parois une seconde fois en présence de Mademoiselle de Tende.

O , comme le véritable amour donne de l'esprit pour plaire ! comme il recueille & anime toutes les facultés & toutes les ressources ! comme sur-tout , en présence de l'objet aimé , il donne une flexibilité touchante à la voix ! Quel feu il met dans les yeux ! avec quelle rapidité il attire l'ame dans tous les traits , dans tous les muscles du visage !

Il sembloit que l'ame de Mademoi-

(1) Cette tenture de tapisserie est parvenue jusqu'à nous. On l'expose tous les ans , le jour de la Fête-Dieu, à la petite Ecurie du Roi, à Paris.

felle de Tende , d'intelligence avec la mienne , eût le même besoin , la même activité , les mêmes élans. Quand je parlois , ses yeux pompoient les miens , le son de ma voix sembloit faire palpiter son sein ; ses gestes étoient précisément ceux qui devoient accompagner mes paroles.

Je m'appercevois de cet effet vainqueur, & l'espérance descendoit bien délicieusement dans mon ame.

Le véritable amour est timide & discret : Loin de moi cet autre amour qui ne consiste qu'en desirs , qui ne fait pas choix d'un objet unique dans le monde , qui ne suit que la beauté en général , qui offriroit des vœux à toutes les Belles , & qui ne sent pas que la volupté suprême de ce sentiment & du monde , c'est d'avoir trouvé un cœur , & de lui dire : *C'est pour la vie : vous & moi ; ou plutôt , vous toute seule , c'est bien plus que moi.*

Content de mon succès inespéré , je fus long tems sans faire parler mon cœur autrement que par mes yeux , organes si naturels & si décevans du cœur.

Déjà maître de celui de Mademoiselle

de Tende , (je m'en flattois du moins) , & maître encore de son amirié , je me dis qu'il falloit mériter son estime , & flatter son amour-propre.

Les Espagnols faisoient alors des incursions fréquentes sur les côtes de Provence , & un Médina parut en panne à la hauteur de Marseille , lorsque j'étois dans cette Ville. Je demandai à M. de Tende , & j'obtins la permission de m'embarquer avec lui pour repousser les ennemis de ma patrie. Mourir auprès du pere de celle que j'adorois , ou m'attirer tous ses éloges , fut toute l'ambition que l'amour m'inspira alors. Le combat fut terrible. Rendons justice aux Espagnols , leur valeur est égale à leur galanterie ; & si les François ont des égaux dans le monde , ce sont ceux - là. Notre bâtiment commençoit à couler à fond : nous combattions en - decà des Isles d'Hieres , & les ennemis , avec l'avantage du vent , avoient encore celui de fondre sur nous avec plus d'impétuosité. La vue du péril & le peu d'espoir de réussir décourageoient déjà nos troupes. On connoît le caractere François , qui dans sa légèreté n'a jamais varié. Invincibles dans le pre-

mier choc, & donnant d'abord, tête baissée, dans les hasards, l'obstacle qui nous arrête nous fait réfléchir, l'enthousiasme tombe, & nous ne sommes plus que des hommes. Tel est le moment où l'on nous attaque avec avantage. Moi, dans ce moment décisif, je ne raisonnai point, je restai François; &, d'un saut téméraire, je m'élançai dans un bâtiment d'Arragon qui nous avoit accroché. Ceux qui croyoient nous surprendre, en faisant briller à nos yeux les armes blanches, furent bien surpris eux-mêmes à la vue de ma foudroyante épée. Plusieurs de mes Emules de gloire, qui m'avoient suivi, se trouverent en même-tems que moi dans le navire ennemi. La témérité étonne le plus intrépide courage; nous profitons de cet étonnement; par nous l'équipage est mis aux fers, nous gagnons rapidement le vaisseau qui portoit M. de Tende, & qui alloit couler; il monte sur notre nouveau bord; nous devenons tous des Héros, & l'escadre ennemie est en fuite.

Nous rentrons en triomphe au port de Marseille. Tout le peuple nous attendoit avec des palmes; & les habitans de cette grande Ville faisoient retentir les noms

chérés du Roi & de M. l'Amiral. Mais cet homme estimable, en preux & loyal Chevalier, me montra aux Marseillois, & s'écria : Amis, ce n'est pas moi qu'il faut féliciter de cette victoire, l'honneur en est à ce jeune Guerrier ; c'est mon généreux sauveur, c'est le digne défenseur de la Patrie.

Mais, Madame, ne m'écoutez pas ; mes paroles font de glace auprès de ce que je sentis dans ce moment. Pour avoir une foible idée de mon ivresse, représentez-vous une beauté supérieure encore au modèle si vanté d'Apelle, dans un transport inexprimable de joie : peignez-vous, s'il se peut, le bonheur de mon ame à cette vue enchanteresse. Ah ! Dieu ! quel prix l'amour ajoute à la gloire ! Sans la présence de Mademoiselle de Tende, plus des trois quarts de mon triomphe étoient perdus pour moi.

J'étois aimé, Madame ; quelle félicité ! Mais je ne croyois pas encore qu'il fût tems de me l'entendre dire par ce que j'adorois. Avec une hauteur pareille à celle que le destin m'a départie, on peut bien risquer à la guerre. Avec une ame qui n'est que voluptueuse, on peut être

entreprenant dans les amours vulgaires & les liaisons communes ; mais une flamme aussi pure que la mienne devoit être plus réservée, & elle le fut.

Je demandai à M. de Tende ses ordres pour la Cour ; je suppliai sa fille de me permettre un respect & une soumission sans borne à ses volontés : elle me l'accorda en rougissant & en s'efforçant de me cacher ses pleurs, & je me dérobaï à tous les applaudissemens de Marseille.

Madame, l'amour entraîne les ames foibles ; mais un grand cœur le domine ; il le régle, du moins, il fait le plier à son caractère. On ne sauroit être illustre quand on ne régit point ses passions. Au milieu de ma plus violente effervescence, je n'ai jamais cessé d'être raisonnable ; & c'est par-là que je vaux, si je vaux quelque chose.

Les petits-maîtres de la Cour me faisoient pitié, quand, dégradés en Amans languoureux, je les voyois asservis aux pieds de leurs Bellés. Il faut pouvoir se priver un tems de l'amour, pour mériter ses faveurs. Hercule, filant auprès d'Omphale, n'a jamais été un Héros pour moi ; & quand j'admire Rolland, ce

n'est pas lorsque je le vois imbécillement soupirer pour son ingrate Angélique. Pardon, Madame, je moralise parce que je suis vieux.

J'arrive à Paris, où mon ambition ne s'occupe plus que des moyens d'agrandir l'Amant de Mademoiselle de Tende. Ce fut cet instant, Madame, dont je vous ai parlé, & dans la courte durée duquel j'accumulai tant d'honneurs sur ma tête.

Quand je vis que ma réputation guerrière étoit assez bien établie; que mon état étoit désormais indépendant de tous les événemens; que Joyeuse & moi, par une faveur unique, nous précédions sans murmure, dans les assemblées nationales & à la Cour, tous les Pairs de France qui n'étoient que Gentilshommes; & qu'enfin je ne voyois plus au-dessus de moi, dans le Royaume, que les Princes; alors, tout rayonnant de succès; de titres & de gloire, je retournai fièrement à Marseille.

Avec quelle impatience j'e franchis cette route! Avec quelle tendresse l'amour m'attendoit! S'il fut doux pour moi de pouvoir déposer aux pieds de Mademoiselle de Tende toutes les marques d'hon-

neur que j'avois gagnées pour lui plaire , il le fut autant pour elle d'en recevoir tout l'hommage.

Laissez - moi , Madame , arrêter un instant mon cœur si navré sur cette délicieuse époque de ma vie. Vous avez aimé aussi : rappelez-vous donc cette palpitation enivrante qu'on éprouve à la vue de l'objet qu'on aime , quand on ne lui a pas encore dit le mal qu'on endure ; pensez à ce délicieux embarras qui accompagne & qui suit la déclaration ; au cœur que l'amour élance , & que la pudeur , mere des vrais plaisirs , retient , qu'elle retient avec ce trouble délectable , qui est la première jouissance.

Non , jamais je ne saurois vous rendre tout mon bonheur.

Je fus aimé , Madame , je régnai sur le cœur le plus sensible ; & l'Empire du monde n'auroit pas été si beau à mes yeux. — Jugez combien je fus aimé. Un Prince de la Maison de Mantoue demande sa fille à M. de Tende ; il lui fait part de cette proposition , & la rend maîtresse de son sort. Elle rejette soudain le Prince de Mantoue ; je l'apprends par son pere ; je saisis le premier moment

où elle est seule , pour lui exprimer tous mes transports , je me jette à ses genoux , que je tiens embrassés ; elle me relève , m'embrasse moi-même , & me dit : Généreux d'Epernon , mon cœur est à vous , vous le savez. Je suis votre bien , vous m'aimez , je vous aime : que me fait un Prince , que me feroit un Roi ? Je suis votre bien , vous dis-je ; mais satisfaite de vous aimer , je ne prétends point vous lier , je veux même vous marier ; une autre sera votre femme ; Sophie de Tende veut beaucoup plus , elle sera votre amie , & le sera dans tous les tems ; je vous connois bien.

MAD. DE CHEVREUSE.

Quelle idée ! puisqu'elle vous aimoit , que ne vous épousoit-elle elle-même ?

M. D'EPERNON.

Ah ! Madame , c'est la prière que je lui fis mille fois ; mais , soit raison , soit préjugé , elle croyoit que l'hymen éteignoit l'amour. En vain je lui peignis toute la vivacité du mien , elle craignoit pour sa durée en me donnant la main , & elle me la refusa.

Mad. DE CHEVREUSE.

Voilà un étrange caractère; je vous l'avoue.

M. D'EPERNON.

Eh ! le mien étoit-il moins étrange ? Croyez-vous , Madame , qu'une femme ordinaire eût jamais pu toucher , remplir & fixer le cœur du Duc d'Epéron ? Le commun des hommes n'estime que la beauté. On se contente des manieres & du ton que la mode donne à celle dont on a fait choix : on jouit , on se croit heureux. Mon ame étoit bien plus insatiable. Donnez - moi un caractère bien prononcé ; bien original dans une femme , voilà l'essentiel & ce qu'il me faut. Quant aux graces décevantes , aux avantages brillans , & même à ces vertus que l'on rencontre par-tout chez les belles , ce n'est que l'accessoire. La femme la plus accomplie de la terre , si elle n'étoit que copie , ou même si elle avoit sa pareille , n'auroit jamais mon adoration.

Madame , qu'il me coûte de parler ! qu'il me coûteroit de me taire ! Vous ne sauriez vous faire une idée de la beauté

de ma Sophie ; sa véritable empreinte n'est plus que dans mon cœur. Tenez , cependant , voilà son portrait : ah ! que les meilleurs Artistes sont froids !

MAD. DE CHEVREUSE.

Elle est superbe , & vous trop difficile sur le talent de l'Artiste Mais ces traits-là ne me sont pas inconnus Je ne me trompe pas , c'est Mademoiselle de Lille.

M. D'EPERNON.

Daignez m'entendre. Ah ! Madame , qu'elle étoit ravissante , ma Sophie ! quelle volupté & quelle décence ! Je fus père ; alors je crus avoir un droit de demander sa main à Mademoiselle de Tende. Elle sourit avec cet air enchanteur qui s'emparoit soudain de tous mes sens ; & me parla avec cette autorité douce , toujours sûre de me faire obéir. Ne vous ai-je pas déjà annoncé , dit-elle , que je ne serois jamais votre femme ? Je ne voulois être que votre amie : téméraire , vous avez su me donner un titre plus doux encore. Va , mon cher d'Epernon , ta faute , si c'en est une , est bien partagée. Monsieur le

Duc , ajouta t-elle , il faut que vous épousiez Mademoiselle de Foix , & que vous l'épousiez incessamment ; je le veux.

Elle me força d'épouser Mademoiselle de Foix. Vous n'êtes encore que décoré , me dit-elle ; maintenant il faut être riche , mais il faut l'être noblement , & aux yeux de la Nation entiere. Vous n'êtes point fait pour ces fortunes insolentes & clandestines qui s'accroissent tout-à-coup dans les Monarchies aux dépens du peuple , & dont le peuple se venge par le mépris , & quelquefois par le murmure. Tôt ou tard on en est la victime ; & plus on est illustre en France , plus indispensable est le devoir de paroître vertueux. Ma grand-mere , dans mon enfance , me parloit fréquemment du Surintendant des Finances , Semblançay , qui fut attaché aux fourches patibulaires de Montfaucon , & qui , tout innocent & tout vertueux qu'il étoit , n'excita point les regrets du peuple , parce qu'on le crut riche des dépouilles de la Nation. Vous qui n'êtes qu'ambitieux , fuyez la tache d'avidité & d'avarice. Brillez dans le monde , vous le devez , mais ne rougissez jamais de ce qui vous y fait briller. Que tous

les François sachent l'origine de votre fortune ; épousez Mademoiselle de Foix , ils la sauront. Mon ami , voilà le conseil que l'amour te donne ; vois s'il est intéressé ?

Elle voulut que je retournasse à Paris , que je la quittasse un instant pour étayer ma gloire d'un grand établissement , que je ne lui accordasse que le tems dont je pourrois disposer sans risque. Elle étoit alors dans une des Hyeres , elle y étoit encore quand elle me donna un gage de l'amour le plus tendre ; son pere , dans ce tems , étoit arrêté à la Cour de Savoie , & la suite dangereuse de notre liaison fut cachée à l'univers.

Sophie , mere d'une fille à qui elle avoit donné tous ses traits , voulut encore qu'elle fût élevée sous le nom de Mademoiselle de Lille.

MAD. DE CHEVREUSE.

M. le Duc , l'amour ne vous a point trompé. Je connois beaucoup Mademoiselle de Lille : belle , prudente , douce & pleine d'esprit & d'indulgence , c'est de toutes les filles d'honneur de la Reine ,

celle pour laquelle je me suis toujours senti le plus de goût.

Mais il faut qu'elle ignore de qui elle est née ; car jamais je ne lui ai vu une sorte de chaleur pour vos intérêts dans toutes les affaires qui vous sont survenues à la Cour.

M. D'EPERNON.

Sans doute elle l'ignore , Madame ; mais je vous dois la suite & les autres détails de l'unique passion que j'ai eue dans ma vie.

Nouvel époux de Mademoiselle de Foix, je soupirois de regret dans ses bras ; Paris avoit perdu tous ses charmes pour moi , & mon cœur étoit sans partage à Marseille. J'y volai pendant la première grossesse de Madame d'Épernon , & je sentis que je ne pouvois être heureux qu'auprès de ma Sophie. Je fus déchiré en la quittant.

Mais alors on ébranloit le Trône de Henri III ; la Ligue s'établissoit dans les Provinces , & les Huguenots , si contraires à cette confédération terrible , sembloient pourtant se réunir avec elle contre l'autorité royale. Toute la France

étoit remplie de rebelles , on ne rencontra par-tout que soldats , & presque pas un citoyen.

Moi , Madame , je résolus d'être l'un & l'autre. Je devois tout au dernier Valois , je voulus le sauver , ou périr avec lui. La constance en amitié comme en amour a toujours été ma vertu favorite. La constance est une grande chose , je le vois avec étonnement tous les jours , en contemplant mes beaux chênes de Plassac. Aussi fièrement qu'eux , j'ai toujours poussé mes racines de fidélité & de devoir.

Je venois d'obtenir le Gouvernement de Normandie , lorsque Mademoiselle de Tende ayant perdu son pere , & maîtresse désormais d'une grande fortune , & libre , me mande qu'elle veut se rapprocher de moi pour la vie. Son dessein étoit d'acheter une grande terre en Normandie. A cette charmante nouvelle , je me préparai moi-même à faire des acquisitions dans cette Province , si voisine de la Capitale , & maintenant soumise à mes loix. Mademoiselle de Tende devoit y avoir plus de considération que par-tout ailleurs. C'étoit aussi un noble projet à mes yeux d'asseoir mon Duché dans cette

contrée célèbre à laquelle Guillaume le Conquérant avoit donné des loix.

Mais voilà que les Princes de Lorraine me disputent mon nouveau Gouvernement. Quand je n'aurois pas eu à défendre un intérêt aussi puissant que celui de mon Amante, j'aurois combattu le Ciel pour n'être pas dépouillé. Jugez, Madame, de ce que je dus faire, animé encore par un tel amour. Assurément, je rends justice au glorieux pere de votre époux : le Duc de Guise (*) étoit un géant, même pour moi ; je blâmois son audace, mais elle étoit si sublime que je l'admirois. Il me paroissoit aussi criminel en disputant son sceptre au Roi, que César en arrachant l'Aigle au Sénat de Rome ; j'étois désolé de le voir aussi grand que cet Empereur. Eh bien, Madame, pour retenir la Normandie, j'aurois attendu, j'aurois traîné sur le pré ce

(*) Henri de Lorraine, Duc de Guise, tué aux Etats de Blois en 1588, par ordre de Henri III. Ce Prince eut des démêlés très-vifs avec le Duc d'Epemon. Voyez l'Histoire de ce dernier par son Secrétaire Girard.

Guerrier imposant ; il m'auroit tué ; mais , en tombant à ses pieds , j'aurois mérité son estime.

Je ne me battis point contre lui , & je ne pus rester en Normandie ; il me fallut aller négocier dans les Provinces méridionales avec le Roi de Navarre ; mais ce ne fut pas sans me venger de M. de Guise , comme un Chevalier François devoit toujours se venger. J'eus assez de vertu pour l'aider à terrasser les Reîtres à Anneau ; il eut assez de générosité lui-même pour voler dans mes bras , pour me louer en présence du Roi , après sa victoire ; & assurément ce ne fut pas une des moindres singularités d'un siècle si fécond en événemens , que de voir le plus implacable ennemi des favoris presser le Duc d'Epéron contre son sein.

Mademoiselle de Tende , sans donner prise au moindre soupçon , me procura souvent les plus délicieuses rencontres dans mon voyage de Guyenne.

Diriez-vous qu'à Niort elle me surprit , déguisée en Cordelier ; & qu'à Nérac elle arriva en Page , à la livrée de mon frere de la Valette , feignant d'avoir un paquet à me remettre de sa part ? Mais elle avoit

beau se déguiser, elle commandoit sous tous les habits ce respect involontaire que la décence inspire; ses attraits étoient toujours les mêmes, ainsi que mon amour & ma reconnoissance.

Je vais vous citer un trait qui vous prouvera si je savois aimer.

Vous avez entendu parler, Madame, de ce brillant Amiral de Joyeuse, mon rival de faveur & de gloire sous Henri III. Issu d'une race généreuse & antique, fils d'un Maréchal de France, & d'une mère (1) adorée de toute la Cour, parent & allié des plus grandes Maisons du Royaume, secondé par des freres (2) qui devinrent aussi des hommes à leur tour; époux enfin de la belle-sœur du Roi, Joyeuse avoit le cœur de son Maître, & l'estime encore du plus grand nombre

(1) Elle étoit de la Maison de Batarnay de Bouchage.

(2) Il en eut trois, dont l'un fut Pair, Maréchal de France, & Capucin; le second périt dans le cours des guerres civiles; & le troisième fut Cardinal: ce dernier mourut fort vieux sous Louis XIII.

des Courtisans. Je fus étonné, je vous l'avoue, de le rencontrer au bout de la carrière : je croyois être parvenu le premier & seul au but ; Joyeuse, qui l'atteignit aussi-tôt que moi, me donna de l'humeur. Je fis cette découverte à la Cour, quand je résolus de la quitter brusquement, pour aller jouir de mes premières amours à Marseille.

Dans les bras de Mademoiselle de Tende, j'oubliois Joyeuse & tous mes rivaux ; le sentiment qui m'attachoit à ses pieds, absorboit tous les autres. Mais un jour elle me parla de ce même Joyeuse, & voulut le connoître par moi. Je ne lui cachai point ses qualités brillantes, & je lui fis l'éloge le plus vrai de mon plus dangereux adversaire. Aux louanges que je lui donnai, elle me crut son ami ; je la désabusai soudain, & lui dis tout ce que j'allois faire pour l'éclipser. Joyeuse desiroit le commandement de cette belle armée qui alloit agir contre le Roi de Navarre. Voilà précisément, dis-je à Mademoiselle de Tende, ce que je vais lui disputer : gagner une bataille contre le chef des Bourbons est le seul fleuron qui manque à ma couronne. Depuis que vos

faveurs m'enivrent , je ne me trouve pas encore assez grand.

Elle m'interrompit , à ces mots : Si j'ai des droits sur vous , dit-elle , je vous défends cette ambition nouvelle. Supplanter est d'un lâche ; vous ne supplanterez point M. de Joyeuse. Va, mon ami , il y a quelque chose de plus flatteur que la victoire même , ajouta-t-elle ; c'est de la procurer à un autre. Fais vaincre ton rival , tu seras plus grand que lui. Tel est le seul fleuron que je te permets , moi-même je l'attacherai sur ta tête glorieuse.

Elle anéantit en moi , par cette grandeur d'ame , le plus vif de mes desirs. Dès-lors je ne vis plus avec peine les succès de Joyeuse. Docile à l'ordre de Mademoiselle de Tende , j'aurois même combattu pour lui à Coutras. Le Roi en disposa autrement ; Joyeuse perdit la vie dans cette malheureuse journée de Coutras , & je lui donnai des pleurs.

Madame , permettez-moi encore un mouvement d'orgueil : si j'avois commandé alors , je crois que la bataille n'eût pas été si promptement perdue. Mademoiselle de Tende m'en assura elle-même , & me dit pour me consoler , que

j'avois fair deux belles actions, en ne nuisant pas à M. de Joyeuse, & en ne combattant pas le Roi de Navarre, que j'aimois.

Quoi qu'il en soit, elle fut alors la seule puissance du monde capable de contenir mon ambition.

Que Mademoiselle de Tende m'a fait bien sentir, Madame, que la beauté qu'on adore, & qui nous paye du plus tendre retour, est le guide le plus sûr de la vie !

Dans cette crise violente qui forma trois partis en France, depuis les Barri-cades jusqu'à la mort de Henri III, la volonté de mon Amante fut l'arbître de ma conduite. Depuis l'avénement de Henri IV au Trône, jusqu'à l'extinction de la Ligue, je suivis encore ses conseils comme des oracles ; & si mes démarches reçurent des éloges flatteurs dans cette époque importante de ma vie, c'est à elle, Madame, à elle seule que je les dois. Numa n'eut jamais une obéissance aussi religieuse pour sa Nymphé Egérie.

Ici votre pensée me prévient sans doute, & me fait une objection à laquelle je me hâte de répondre.

Oui, quand la Ligue finissoit, je voulus faire la guerre sous mes propres étendards, & contre le grand Henri (*). Mais savez-vous alors ce qui irrita mon courage ? Non, car la nature entière l'ignore, & le voici.

Henri IV, adorateur volage de routes les belles, vit ma Sophie, & osa bien la desirer. Moi, Madame, en tendresse comme en bravoure, je n'ai jamais pu souffrir de rivaux. Je serois mort mille fois pour ce grand Prince; mais lui céder celle qui m'étoit si chère, jamais. Mademoiselle de Tende étoit toute aussi éloignée que moi d'un pareil engagement. Elle répondit respectueusement, mais avec le ton le plus décidé, aux prétentions du Roi; elle lui ôta tout espoir. Cet homme-là n'aimoit pas qu'on lui résistât. Il épia toutes les démarches de ma Sophie; il fut instruit de nos mystérieuses

(*) Cette révolte de d'Epemon contre Henri IV, dans un tems où toute la France rentroit dans le devoir, est consignée dans notre Histoire. Voyez tous les Mémoires du tems sur cette étonnante levée de bouclier.

amours. Il osa m'en parler. Je fus choqué, je vous l'avoue, de cette indiscretion, & le fis bien sentir au Monarque. Il fut offensé à son tour, & me le montra avec colere. Tout ce que j'avois fait pour lui, lorsqu'il n'étoit pas mon Roi encore, lorsqu'il étoit bien éloigné de se flatter de l'être, revint à ma pensée; je m'égarai, je m'oubliai. Sophie voulut calmer mon fur ressentiment; c'étoit pour elle que je l'avois. Pour la premiere fois je refusai donc de lui obéir. Mais peut-on résister long-tems à la voix enchanteresse? Après les premiers mouvemens, l'amour me désarma; le Roi me garda fidèlement mon secret, & je lui restai dévoué jusqu'à sa mort. C'est encore l'ouvrage de Sophie. Ce fut elle qui me donna l'idée de conduire la Reine-mere au Parlement, pour engager cette grande Compagnie à ne pas lui contester la Régence après l'assassinat de son époux; mais ce ne fut pas elle qui me conseilla de dire dans la Grand'Chambre : *Accordez de bonne grace, Messieurs, sa demande à la Reine, ou ce fer (en mettant la main sur la garde de mon épée) saura bien la lui obtenir.* Non, elle étoit trop sage pour me dicter ces paroles

inconsidérées , que je blâme moi-même aujourd'hui.

Nous approchions tous deux des portes de la vieillesse , sans nous en appercevoir. Sophie étoit toujours belle , & moi toujours tendre. L'amour ne vieillit point , Madame , il reste toujours enfant. J'étois jeune encore , sous des cheveux blancs , & , après quarante ans de jouissance , quand Sophie me fut ravie , je l'adorois avec la même ardeur que quand je lui entendis dire , pour la première fois , *je vous aime*.

Je l'ai perdue , Madame ; mon cœur est usé , & incapable , maintenant , de recevoir le bonheur ; il n'a plus que des réminiscences ; mais c'est beaucoup , & , quelquefois , je trouve encore que c'est une jouissance prolongée.

C'est ainsi que je payai le tribut à la nature humaine ; c'est ainsi que j'aimai , non de cet amour personnel qui rapporte tout à lui , ni de cet amour exigeant , qui tyrannise l'objet de sa flamme ; ni de cet amour de volupté , qui exclut le charme du sentiment. Je dis à celle dont mon cœur avoit fait choix ; *Je mets à vos pieds mon ambition , ma fierté , ma gloire ;*

soyez parée de mes lauriers ; que je vive de votre ame ; vous me donnerez plus que vous ne recevrez de moi. L'Abbé de Brantome m'impatiente & me fait rire tour-à-tour , quand il nous détaille les prétendues amours de ses grands Princes & de ses grandes Dames. Ce n'est pas même là de la volupté , ce n'est que du libertinage. Je trouve chez lui mille histoires scandaleuses , & n'y vois pas un seul trait du véritable amour. Le mien étoit une bonne & forte passion. Je lui avois imprimé mon caractère , ma tenue , ma persévérance ; j'y joignis une discrétion à toute épreuve. Ce fut l'Amour , Madame , qui me donna les premières leçons de prudence, dans un tems où les hommes se vantoient , sans pudeur , des faveurs reçues , dans un siècle où les femmes apprenoient à ne plus rougir de la publicité de leurs affaires de cœur. J'en fus mille fois plus heureux , en épaississant l'ombre qui déroboit à tous les regards le charme de ma vie ; & je sentis bien délicieusement que le premier Peintre qui donna un voile au Dieu d'Amour , étoit un Philosophe ami des hommes. J'étois content de moi-même , en donnant de la

dignité & de la noblesse à une passion qui énerve les ames communes , & en éprouvant qu'elle étoit en moi un nouveau moyen de me rendre illustre. Alors je crus aux généreuses flammes de nos vieux Paladins , mon amour m'égalait à eux ; il me rendoit supérieur à mes rivaux. Je n'étois pas loin , Madame , de me regarder comme le premier des François.

Que fais-je ? Maudite vieillesse , que tu m'as rendu babillard depuis le tems que tu ne me permets plus d'agir ! Ma galanterie est en défaut ; je ne devrois m'occuper que de vous , & je vous parle de moi.

Pardon , Madame , je reviens.

Voilà l'histoire de ma vie , de ma véritable vie. Vous sentez-vous encore si malheureuse ? l'êtes-vous seule , du moins ?

Hélas ! tandis que nous confondons ici nos pleurs , en rappelant les délices & les peines de nos affections fideles , votre belle - sœur , cette tendre Princesse de Conti , ne pleure-t-elle pas aussi , à Eu , l'aimable Bassompierre gémissant à la Bastille ? Quel fortuné de la terre n'a jamais soupiré ?

Souffrons, Madame, puisque les souffrances sont notre commun partage : votre rang & ma gloire nous imposent à tous deux la nécessité du courage. En nettoyant bien nos têtes de tant d'idées funebres, nos cœurs en seront plus à l'aise : votre raison vous dictera facilement la route que vous devez suivre. La perte que vous avez faite de M. de Chalais est irréparable : mais il est des dédommagemens.

MAD. DE CHEVREUSE.

Des dédommagemens, Monsieur ! que n'ai-je pas fait pour en trouver ? J'en ai cherché dans la retraite & dans le monde ; dans les Couvens & dans les fêtes ; j'en ai cherché dans la famille de mon époux & dans la mienne. Combien de fois le désespoir ne m'a-t-il pas fait voler à Eu, dans cet honorable & triste asyle que s'est choisi cette même Princesse de Clèves, Duchesse de Guise, ma belle-mère, que vous venez de citer avec éloge, sans que cette femme, dont la vie a été si orageuse & si déplorable, pût endormir mes peines par le parallele de ses infortunes. Les pleurs de la charmante Princesse de

Conti, sa fille, sur la captivité de Bafompierre, aigrissent encore ma blessure profonde. Le tendre intérêt de ces deux femmes, incomparables pour moi, sembloit ajouter à ma tristesse. En vain, pour arracher de mon cœur le trait qui me déchiroit, je me promenois seule dans cette prairie solitaire qui se trouve au bout du parc, & dont le silence n'est troublé que par les lames écumantes de l'Océan. Arrivée sur le galet, je ne pouvois renouveler mes idées, ni rafraîchir ma tête, ni désemplir mon cœur, par l'aspect de la mer en courroux ou par la prolongation des flots, qui semblent toucher aux nuages par l'extrémité de l'horizon. J'étois insensible à ce coup-d'œil effrayant du Tréport & de sa vieille Eglise tombants en précipice. Je voyois, sans frémir, cette chaîne blanche de falaises coupées à pic, & dont les sourcilleuses cîmes semblent menacer l'Océan lui-même. Ayant perdu l'objet de mon amour, cette pelouse verte qui s'enfuit en amphithéâtre vers la Picardie, n'eut plus d'attrait pour moi. Au retour de ma promenade, en contemplant, dans l'un des Temples de la Ville, le triste Monu-

ment du Connétable d'Eu , qui perdit aussi la tête , mes larmes recommençoient à couler. En visitant un autre Temple érigé par ma belle - mere , & décoré du superbe Cénotaphe de son époux , ma belle-mere , ma belle-sœur & moi , nous gémissions ensemble , & sur trois objets divers , sur trois passions également malheureuses. Plus triste alors que jamais , je revenois à Paris , je reparoissois à la Cour , j'excitois la sensibilité d'une Reine qui m'aimoit ; je me retrouvois au sein de ma famille , avec mes amis ; & je n'en sentoie que plus douloureusement tout ce que j'avois perdu. Après une telle perte , je me trouvois beaucoup plus pauvre au milieu de la plus grande abondance. Combien je gémis encore depuis en revoyant Dampierre , en revoyant le Cardinal , mon cruel persécuteur , chez lequel M. de Montbazon me força de retourner , soit dans son orgueilleuse terre , soit dans son Palais cardinal , bien plus orgueilleux encore.

Enfin , par désespoir je me suis jettée dans l'intrigue. On me croit intrigante : l'indigne & vil métier ! qu'il est loin de moi , & qu'il étoit insuffisant à ma plaie

profonde ! On nous assure qu'une affection malheureuse s'oublie par une autre affection. Oui, quand on n'a pas aimé avec abandon, quand on n'a pas été aimé de même, cette maxime bannale peut être vraie. Mais après Chalais, il m'est aussi difficile de former un nouvel engagement, qu'à vous après Mademoiselle de Tende.

M. D'EPERNON.

Vous eutes au moins du goût pour ce brillant Duc de Bouckincam, que nous vîmes arriver à Paris dans tout l'éclat de la faveur & de la beauté. Vous parûtes distinguer cet illustre favori du Roi d'Angleterre ; & l'opinion qui s'en répandit dans le public, & qui sans doute parvint aussi à vos oreilles, Madame, ne ralentit point le rendre intérêt de vos regards, & ne vous empêcha jamais de le voir avec la même suite pendant tout son séjour en France.

MAD. DE CHEVREUSE.

Oui, je le distinguai, Monsieur ; & la superbe de ce Lord convenoit infiniment

ment, je vous l'avoue, avec ma hauteur. Je fais grand cas des caractères qui montent; & cette même fierté audacieuse qui fait que j'aime M. le Duc d'Epéron, me disposa pour le favori de l'infortuné Roi d'Angleterre. Mais l'orgueil a sa mesure : celui de Bouckincarr choqua le mien. Il osa me dire un jour qu'ayant aimé trois Reines (la nôtre étoit du nombre), il avoit été forcé de les *gourmer* toutes trois. Cette insolente indiscretion le perdit pour jamais dans mon cœur. Je ne suis point Reine, mais je suis d'un sang qui en a donné à la France, & à d'autres Cours de l'Europe. Je fus indignée & pour les Têtes couronnées, & pour mon sexe; je compris le brillant Lord dans la haine que j'ai vouée aux fats. Ma fierté fit envoler l'amour; mon cœur étoit tout prêt à m'échapper, je le retins, & demurai libre.

M. D'EPÉRON.

Pardonnez, Madame; mais on dit, on l'a même imprimé, on dit que vous êtes redevenue sensible pour le Garde-des-Sceaux, Châteauneuf.

Mad. DE CHEVREUSE.

Ah ! vous ne la croyez pas , Monsieur , cette méchanceté ténébreuse , & je me garderai bien de m'en justifier. Il est des bruits injurieux qui affectent , & qu'il faut mépriser.

Nous n'avons qu'une portion de ce fluide de feu qu'on nomme amour : il s'épuise soudain.

M. D'EPERNON.

C'est ce que j'ai bien vivement éprouvé aussi , Madame. Le soleil , jeune encore , darde ses rayons brillans dans nos guérets , & vivifie la nature entière ; mais quand il ne fait plus qu'éparpiller & projeter sa lumière languissante , tout se fane & meurt. Après ma Sophie , si j'avois formé un autre engagement , j'aurois trompé , j'aurois glacé ; nul feu ne brûloit plus dans mon cœur.

Mad. DE CHEVREUSE.

Je n'ai plus qu'un intérêt au monde , ma fille. Telle sera désormais l'unique consolation de ma vie.

M. D'EPERNON.

Hélas ! Madame , jugez de ma peine mortelle : vous connoissez mes deux fils ; le Cardinal m'en a condamné un & déshonoré l'autre , en le rendant son esclave. Vous voyez comme l'hymen m'a bien servi ; mais pour ce double chagrin , je ne m'abandonnerai pas encore. Ma maison va s'éteindre , mais ma gloire est en sûreté , encore une fois ; & je vais continuer d'embellir mes vieux jours. Voici mon plan.

Mademoiselle de Tende , en mourant , m'enjoignit de ne jamais éclairer le fruit de nos amours sur sa naissance. Mais j'étois riche en enfans alors ; je n'en ai plus , & j'interprète sa volonté dernière. Si elle avoit su que le plus pur gage de ma tendresse deviendrait ma dernière ressource , assurément elle ne m'en auroit point privé. Je rentre donc dans mes droits. O mânes chéris ! pourriez - vous m'en faire un crime ? L'unique raison pour laquelle elle avoit voulu jeter un voile sur la naissance de son enfant , c'étoit pour le bien de cet enfant même. Elle craignoit qu'on ne découvrit quel-

ques traits de ressemblance qui lui devissent fatals. Je ne veux pas, dit-elle, que ma fille rougisse; ni qu'elle porte le blâme d'un préjugé que j'ai bravé, qu'elle paroisse jamais inférieure à vos enfans légitimes.

Mes enfans légitimes ! je n'en ai plus.

Madame, je vais peupler ma solitude, en faisant venir à Plassac le seul trésor dont mon cœur soit maintenant jaloux.

Si les vieillards ont toujours regretté le tems passé (*), quel homme, Madame, fut jamais plus que moi dans le cas du regret ? Je me suis vu entouré des plus grands talens, des plus éminentes vertus, &c, s'il faut vous le dire, des vices les plus sublimes. Mes amis, mes ennemis étoient tous de grands hommes, & la France ne pouvant les contenir, s'est vue, comme jadis la terre après avoir enfanté les Titans, tourmentée; ébranlée, déchirée par tant d'enfans orgueilleux. J'ai figuré; Madame, parmi tous ces Héros, rivaux ou protecteurs du Trône. Ayant ainsi passé mes jeunes ans avec

(*) *Laudator temporis acti.* Hor.

lès demi-Dieux , je ne me trouve plus qu'avec des hommes ordinaires. Sans doute la nature humaine , qui , par une pente nécessaire , tend au relâchement & à la dégradation , comme toutes les choses de ce monde , n'est plus si vigoureuse que je l'ai vue. Sans doute tous les âges ne peuvent produire des Coligni , des Condé , des Guises , des l'Hôpital. Mais jugez au moins de l'abandon où je me dois trouver , moi qui ai vécu avec tous ces personnages ; jugez comme je dois être isolé sur la terre : car enfin voyez nos illustres. Loin d'avoir à discuter les grands intérêts dont nous nous regardions jadis comme les Juges , nous n'avons plus même de conversations ; & non-seulement nous n'avons rien à faire , mais rien à dire. Eh ! les grâces , dans les femmes , où sont-elles ? Madame , sans vous , & sans un très-petit nombre de vos semblables , j'aurois perdu totalement le souvenir de mille agrémens dont votre sexe abondoit dans ma jeunesse.

Cette conversation entre deux personnages si intéressans étoit bien triste ; mais ils avoient fait parler leur douleur , ils

l'avoient divisée ; bien plus , ils avoient eu encore assez de courage pour ne point s'abattre : tous deux avouoient qu'il leur restoit des intérêts au monde. Dans une telle position est-on si malheureux ? Cette conversation avoit commencé par la douleur ; les grands principes de la Philosophie , de la Morale , & sur tout de la Religion qui avoit tant d'empire en ce tems-là , laisserent entrevoir des consolations ; le calme n'étoit pas loin , & ce sourire délicieux qui perce le chagrin amer comme l'aurore dissipe les brouillards du matin , étoit déjà sur les levres de la belle Chevreuse , quand le bon Pere Caussin rentra.

On passa une soirée assez douce. Le Pere, avec beaucoup de prudence, n'avoit pas une réserve ridicule. Il répondit de fort bonne grace à toutes les questions qu'on lui fit sur la Cour. On l'engagea même à raconter ce qu'on disoit alors de l'amour si délicat de Louis XIII pour Madame de la Fayette. Il apprit à M. d'Epemon cette ruse ingénieuse autant qu'inutile par laquelle cette Dame avoit voulu rendre le Monarque plus entreprenant. Elle attendoit Louis dans son ap-

parlement, & dès qu'elle l'avoit vu paroître, elle avoit feint une grande surprise, un grand embarras, & avoit mis avec précipitation dans son sein un papier qui sembloit de conséquence. Le Prince ombrageux s'imagina que c'étoit encore quelque conjuration nouvelle; & c'étoit bien aussi là l'idée que Madame de la Fayette avoit voulu lui donner. Il s'approche d'elle, & lui demande le billet; elle s'en défend: le Prince alors prend des pincettes, avec lesquelles, en détournant modestement les yeux, il retire du corset de Madame de la Fayette un morceau de papier tout blanc.

M. d'Épernon trouva que ce trait seroit peu croyable chez les races futures. *Avec des pincettes!* ajouta Madame de Chevreuse. — Oui, dit le Pere, avec des pincettes. Vous m'avouerez, Madame, que Henri IV n'auroit pas eu tant de vertu, puisque pour bien moins de choses il se mit un jour dans le cas de recevoir un soufflet d'une de vos parentes!

On continua les *Menus Devis*; on parla de l'inutile amour du Cardinal de Richelieu pour Charlotte de Montmo-

rency, Princesse de Condé; on vanta la brillante entrée dans le monde; de tant de belles dont la Cour abondoit alors. A toutes ces histoires du tems, M. d'Epernon y mêloit celles du sien. Mais comme toutes ces anecdotes sont connues, nous finissons ici notre extrait, en ajoutant seulement un mot de M. d'Epernon, applicable à tous les tems, à tous les états, à tous les hommes. Cet illustre vieillard, après toutes les histoires agréables de la fin, & que nous supprimons, se replia sur lui-même; & jettant un coup-d'œil philosophique sur l'incroyable mélange de sa vie, il s'écria: Il n'est qu'heur & malheur dans ce monde; mais ne soyons pas injustes; s'il y a des peines cruelles, il y a des jouissances bien douces. Je ne suis pas suspect; on peut m'en croire: qu'on se rappelle ce que j'ai été, & qu'on voie l'état où je me trouve réduit. Eh bien, je suis charmé d'avoir vécu, Madame, dit-il à la belle Chevreuse. Ah! croyez aussi qu'un jour, quand on voudra citer une femme accomplie pour les graces, involontairement on citera votre nom. Eh! n'est-ce rien que l'espoir fondé de se survivre? Endormons nos peines,

& accomplissons nos destinées sans murmure.

Le Pere Caussin trouva que M. d'Epernon parloit presque comme un Prédicateur. Il chercha dans la vie de ce Héros quelques traits édifiants, pour les inférer dans sa *Cour sainte*, dont il se dispoisoit à donner une nouvelle édition. Mais ce n'étoit point par-là que brilloit la vie du favori de Henri III, à qui d'ailleurs on reprochoit d'avoir toujours été trop favorable aux Huguenots.

Le Pere Caussin s'en alla donc de Plassac, plus étonné qu'édifié. Madame de Chevreuse partit elle-même peu après, un peu consolée, & en s'écriant : Le courage est pourtant bon à quelque chose.

M. d'Epernon finit par le morceau suivant.

Un grand caractère n'a point d'âge ; il est à l'abri des glaçons de la vieillesse, comme les Isles fortunées sont à l'abri des frimats de l'hiver. J'ai lu quelque part que le Roi Massinissa, âgé de quatre-vingts ans, étoit vert encore, & droit comme un cedre, qu'il enduroit le chaud & le froid, passoit des jours entiers à cheval, & fournissoit à pied

les plus longues courses. Ayant toujours cherché mes exemples au-dessus de moi, celui-là me flattra, & je me dis que je voulois vivre toute ma vie, & renvoyer au loin les souffrances, les infirmités & les plaintes. Je fis taire, comme un stoïcien, les cris de la nature. Sûrement, Madame, vous avez entendu parler du beau Carrouzel que je donnai à Bordeaux en 1627, & qui étoit une fête vraiment Royale. Eh bien, ce jour-là même où je m'attirai tant d'applaudissemens flatteurs, à la tête du premier cadricelle, j'avois la fièvre. Cette fièvre même servit ma vanité à souhait. La chaleur dont elle colora mes joues rappella les roses de mon jeune teint; j'avois pourtant alors plus de soixante ans. On me compara dans cette superbe fête à Auguste renouvelant les Courses Troyennes à la tête de la jeune Noblesse Romaine. On me mit à côté de du Guesclin, du Capral de Buch, du Prince Noir, & de tant d'illustres Chevaliers qui jadis avoient donné de si grands tournois dans la même Ville. Pour la première fois peut-être on vit en France un vieillard d'un autre siècle, considéré, révééré encore de la jeu-

nessé ; singularité fort rare dans un pays où les enfans se préfèrent toujours à leurs peres. En vieillissant , j'enflois d'autant plus ma gloire , & ne voulois rien perdre. Vous savez avec quelle hauteur je relançai les prétentions de l'Archevêque Sourdis ? Vous savez si , en écrivant aux Puissances , je m'avilissois comme tant d'autres , au point de me dire légèrement leur *serviteur* ? Voilà ce que je voudrois bien que mon imbécille de Secrétaire Girard transmît , avec des détails suffisans , à la postérité. Sans ces détails indispensables , on pourra , quand je ne serai plus , ne me regarder que comme un homme vain. Ainsi les gens peu instruits regardent Cicéron. Cicéron n'a pourtant fait que défendre sa gloire attaquée par la médiocrité. J'ai toujours défendu , & je défendrai toujours la mienne avec le même droit , jusqu'à ce que le tems qui détruit tout , marque aussi le terme de ma carrière.



Certainement le caractère de cet illustre favori est peint dans l'ouvrage analysé avec les couleurs & les grands traits que l'Histoire lui

donne. On l'appelloit , lui & Bussy d'Amboise , les deux originaux de bravoure. Ces deux originaux ont fait successivement bien des copies en dégradation , les Matadors , les Fats , les Petits-Mâîtres , dont l'espece même s'éteint.

Mais plusieurs de nos Lecteurs auront peut-être de la peine à reconnoître l'esquisse de Madame de Chevreuse : elle passe dans plusieurs Mémoires pour une intrigante ; elle convient elle-même dans notre Extrait qu'elle avoit cette réputation.

Sans prétendre justifier ici cette Princesse , nous observerons seulement qu'ayant vécu dans un tems de trouble , & ayant pris des engagements dans un parti , elle dut nécessairement avoir pour ennemis tous les partisans du parti contraire , & que par conséquent le mal que ces derniers ont dit d'elle , ne doit pas être adopté aveuglément. De plus, Anne d'Autriche , à qui elle avoit été si tendrement attachée , & pour laquelle elle s'étoit même fait exiler en Lorraine , oubliâ tous ses services dans la suite , & l'abandonna. Après cette ingratitude , Madame de Chevreuse forma de nouveaux engagements contraires aux vues de la Reine : mais c'étoit-là du dépit , & non le besoin de l'intrigue.

Au

Au reste , si l'on veut voir des anecdotes curieuses sur Madame de Chevreuse , il faut lire les Mémoires du Cardinal de Retz , qui écrivoit comme Saluste , & peignoit comme Tacite.

Madame de Chevreuse , née en 1600 sous Henri IV , mourut en 1679 sous Louis XIV.

Nous avons rapporté une autre anecdote qui peint encore le caractère de M. d'Epemon : c'est à la suite de *l'Amour logicien* ; & nous y renvoyons nos Lecteurs.



PARTICULARITÉS

Sur la vie du Duc d'Epemon.

JEAN-LOUIS DE LA VALETTE naquit en 1554 : son pere étoit un sage & vaillant Capitaine , fort attaché à la Religion Catholique , & que Jeanne d'Albret , mere de Henri IV , zélée Huguenote , voulut un jour faire assassiner. Sa mere étoit une fille de qualité , Mademoiselle de Saint-Lary de Bellegarde.

A l'âge de treize ans , il fut envoyé à Paris , & fit ses études au College de Navarre avec plusieurs Princes du Sang. Il portoit alors le nom de Caumont. Ce fut le Duc Henri de Guise qui le présenta à la Cour. Mais bientôt la faveur rapide de Caumont auprès de Henri III , à son retour de Pologne , rompit cette liaison naissante. Notre Héros se crut assez fort pour voler de ses propres aîles ; & M. de Guise ne fut pas éloigné de le regarder comme un ingrat.

Le jeune Caumont fit aussi sa cour au

Roi de Navarre. Dès le regne de Charles IX, il avoit suivi ce Prince avec le frere du Roi, fugitifs tous deux de la Cour. Mais cette fuite, qui avoit coûté la tête à la Mole & à Cocanas, & fait arrêter les deux Princes eux-mêmes, ne porta nul préjudice à sa fortune. Avec toute son audace, il étoit sage, prudent & avisé.

Il fit un grand usage de sa prudence aux États de Blois de 1577, & gagna la confiance & l'estime de Catherine de Médicis, autant que celle de Henri III. Ce fut même cette Princesse qui engagea le Roi son fils à joindre Caumont aux autres favoris qu'il avoit déjà.

Caumont, pour cimenter son crédit naissant, prit des liaisons intimes avec quelques filles de la Reine, qui lui donnerent des éclaircissmens fort utiles sur toutes les intrigues de la Cour.

Mais il n'étoit pas riche. Le premier présent qu'il reçut du Roi fut une somme de douze cens écus. Caumont l'employa aussi-tôt. On formoit alors un Camp à Romorentin; le Roi, la Reine, toute la Cour devoient s'y rendre. Caumont y brilla sous les plus belles armes; il eut les plus

beaux chevaux , la plus belle tente de l'armée.

Cette tente frappa d'abord les yeux de la Reine. *Madame*, s'écria une fille de l'escadron doré, celle même dont notre Héros étoit alors le serviteur, *j'en parie que cette tente est celle de M. de Caumont*. La Demoiselle avoit deviné fort juste. Le Roi & la Reine furent très-satisfaits de la tenue du jeune Maître-de-Camp.

Pour mériter sa faveur, il se trouva & se fit admirer au siège de Brouage.

Malgré sa renommée de bravoure qui étoit déjà citée, Henri III lui fit un jour une réprimande sévère & déplacée. Ce Prince avoit ordonné à tous les Courtisans de ne jamais paroître en sa présence, sans avoir l'escarpin blanc, la mule noire, & le bas d'attache tiré avec une justesse extrême : lui-même donnoit l'exemple de cette tenue, à laquelle il mettoit le plus grand prix. Caumont, qui n'étoit pas si convaincu de son importance, entra, vers le tems dont nous parlons, au Louvre avec une parure trop peu soignée, & le Roi l'en blâma. Sa fierté en fut choquée ; il rougit, sortit, & demanda des chevaux de poste pour re-

tourner aussi-tôt en Gascogne , sa patrie. Henri fut obligé de lui faire des excuses , & son altier favori dit à ce sujet : Puisqu'il veut que je sois son ami , il faut qu'il ait la bonté de descendre jusqu'à moi , ou qu'il ne soit pas étonné de me voir monter jusqu'à lui. La distance n'est pas si grande ; d'ailleurs , l'amitié égale tout.

Par son mérite , autant que par ce ton de hauteur soutenu , il étoit déjà le principal Favori , dès l'année 1578. On le voyoit toujours en public avec le Roi , d'Arques , Saint-Luc , & d'O , tous revêtus des mêmes couleurs. Il commença lui-même à avoir une Cour. Ronfard , Desportes , & d'autres Poètes se déclarerent ses clients. Il protégea le fameux du Perron , qu'il éleva depuis à la pourpre Romaine. Il présenta au Roi Saint-Blancard , qui fut le Maréchal de Biron. Il avança aux honneurs la jeune & pauvre Noblesse de son pays. Il eut une maison montée , & un grand état.

Mais pour suffire à tant de dépenses , il falloit être riche , & Caumont n'avoit reçu de son pere que la cape & l'épée. Le Roi corrigea l'outrage que la fortune avoit faite à son favori , & chargea Fon-

tenay-Mareuil de lui dire tout ce qui tomberoit dans les parties casuelles ; il en gratifioit soudain son favori , lui épargnant la peine de desirer , & le soin de solliciter , lui défendant même les remercimens. Mais il n'est pas inutile d'observer ici que notre Héros n'accepta jamais aucune de ces graces qu'elle n'eût passé par les Sceaux , ou qu'elle n'eût été confirmée & enregistrée au Parlement ou à la Chambre des Comptes. Il est vrai qu'alors il y avoit beaucoup de confiscations , & que les plus grands Seigneurs ne rougissoient pas de se les faire adjuger.

C'étoit une chose bien étonnante que le crédit de ces jeunes gens , & une singularité fort étrange de les voir admis au Conseil avec les vieux Ministres , & de les entendre prononcer , avec toute la confiance & la légèreté de leur âge , sur les grands intérêts de l'Etat.

En 1579 , la Maison d'Autriche , la Ligue , le Pape , & sans doute aussi les déprédations des finances minoient soudainement le Trône. Dans cette crise violente , Caumont fut envoyé Ambassadeur auprès du Duc Philibert de Savoie , qui vouloit attaquer la République naissante

de Geneve. On fut très-fatisfait de la maniere dont il s'acquitta de cette Ambassade.

Une grande vertu de Caumont étoit la discrétion. Henri III ayant une affaire de cœur avec une Dame de sa Cour, lui en confia le secret, qu'il garda fidèlement ; mais le Prince imprudent en ayant fait part depuis à Saint-Luc, cet étourdi le révéla, & fut disgracié.

Henri III avoit alors deux importantes affaires sur les bras. Les Protestans, qui avoient à leur tête le Roi de Navarre, faisoient une levée de bouclier dans les Provinces méridionales ; & la Maison de Lorraine, protectrice de la Religion catholique, faisoit signer la Ligue à toutes les grandes Villes du Royaume. Il falloit que le Roi contînt les Hérétiques & réprimât les Ligueurs. Il fit donc la guerre aux Huguenots, & il exclut tous les Guises des graces & des faveurs de la Cour. On sait combien ce tempérament fut insuffisant ; mais s'il exposa le Royaume, il enrichit les favoris.

Caumont n'avoit pas l'avidité de ses rivaux ; il avoit plus de grandeur d'ame : il aimoit la gloire, & en acquit beaucoup

au siège de la Fère. Il ne demanda rien pour lui , à son retour auprès du Roi , qui lui auroit tout accordé. Seulement il obtint pour son frere la Charge de Mestre-de-camp de la Cavalerie légère , & protesta qu'il ne se réservoir pour lui que l'espérance. Le Roi, touché de son désintéressement , dit un jour qu'il le feroit si grand , qu'il ne vouloit pas même se réserver le pouvoir de l'abattre.

Joyeuse étoit le seul concurrent qu'il eût à craindre, dans sa carrière. Mais Joyeuse, plus vain , étoit plus jaloux de la faveur. Caumont , plus ambitieux , n'envisoit que le crédit réel. Le premier , par ses excessives profusions , s'attiroit la haine publique. Le second , en choquant quelquefois l'amour propre des autres , les étonnoit toujours par sa fierté , & leur opposoit sa gloire. Joyeuse , favori de son Maître , fut assez foible , ou assez peu fidele , pour embrasser le parti de la Ligue , qui alloit sapant le Trône. Caumont se déclara avec hauteur l'ennemi mortel de cette confédération terrible , & protesta qu'il répandroit jusqu'à la dernière goutte de son sang pour défendre son Roi.

Et assurément Henri III , malgré sa

déplorable pusillanimité, avoit trop d'esprit, peur ne pas distinguer notre Héros de son rival. Cet incompréhensible Monarque, dont inutilement on chercheroit à déterrer le caractère dans *le Journal de l'étoile*, dans *l'Isle des Hermaphrodites*, dans les *Déportemens de Catherine de Médicis sa mere*, dans tous les *Mémoires du tems*, *Satyres* ou *Panegyriques*, se fait à peine connoître dans ses lettres, dont j'ai lu la plus grande partie de ce qu'un paresseux, bien curieux de l'antiquité, peut lire en faisant des recherches inouïes.

Quel étoit-il ? Un jeune homme présomptueux, qui, au défaut des faits dont la découverte est pénible, ne suit que son imagination qui a une pente si commune & si fautive, prononcera avec cette arrogance qui est innée parmi nous. Pour moi, je n'oserois rien dire d'affirmatif sur Henri : je fais qu'on le regarde comme le plus éloquent de nos Rois : je fais que Scaliger, qui lui avoit parlé plusieurs fois, & qui ne l'aimoit pas, parce que le bon Scaliger étoit Huguenot, le met fort au-dessus de Henri IV, son protecteur, & partisan de sa Religion. J'assurerais seulement qu'il c'étoit, des quatre fils de

Henri II , le plus digne de régner en France. Beau , aimable , poli , vainqueur à Jarnac & à Moncontour ; élu , pour son mérite seul , Roi de Pologne , du vivant de son frere aîné. Après la mort de ce frere , il revient en France , au gré , au desir de toute la Nation ; & ce n'est plus *qu'une femmelette* , selon l'expression de d'Aubigné : on le trouve à Lyon , ayant à son cou une corbeille , où jappoient quatre jolis petits chiens. Protecteur de la parure , inventeur de modes nouvelles , une fraise l'occupe , quand le démon de la discorde souffle dans tout son Royaume. Instruit , cependant , de tous ces mouvemens , il parle , il écrit contre les rebelles : lui-même dresse tous les Edits , toutes les Déclarations ; il corrige les épreuves de tous ces instrumens Royaux ; il n'a pas besoin de Chancelier ; il parle lui-même ; & le plus éloquent de tous les hommes agit comme un enfant.

J'en reviens à mon Héros. Henri III tenoit toujours la balance égale entre Joyeuse & lui : il les créa tous deux à la fois Ducs & Pairs. Ayant donné à Joyeuse sa belle - sœur en mariage , il offrit la cadette à Caumont , devenu Duc

d'Epernon : mais Caumont eut la hauteur de la refuser , & en parut plus grand. Quand ces deux orgueilleux favoris allerent prendre au Parlement , en 1582 , leur place au - dessus de tous les Ducs Gentilshommes , le nôtre y excita beaucoup moins l'envie.

Le Roi cependant les combloit tous deux de biens sans mesure. Joyeuse eut encore le Gouvernement de Normandie ; & d'Epernon , ceux de Metz , du Dauphiné , de Boulogne , de Calais , de la Fere , de Loches , & de la Citadelle de Lyon. Tant de graces répandues sur deux têtes , faisoient également murmurer le Roi de Navarre , le Prince de Condé , tous les Huguenots , & le Duc de Guise , les grands Seigneurs , & tous ceux qui avoient signé la ligue.

En 1585 , cette ligue étoit déjà formidable , & d'Epernon conseilla au Roi d'attaquer & de poursuivre dès-lors ses sujets rebelles. Henri goûta cet avis , fit des levées en Allemagne , & négocia avec le Roi de Navarre. Ce fut d'Epernon qu'il chargea de cette négociation ; & notre Héros alla à Nérac avec cinq cents Gentilshommes à lui , & un train qui

étoit plutôt celui d'un Roi que d'un particulier. Il éclipsa d'abord la pauvre petite Cour de Navarre. A Orléans, à Poitiers, à Toulouse, à Bordeaux, il fut reçu avec autant d'honneur que Henri III auroit pu l'être. A Pau, il fit une impression sensible sur le cœur de Madame Catherine, Princesse de Navarre, par sa beauté, l'éclat de sa jeunesse, sa fierté loyale, & sa gloire; mais il ne put déterminer le Roi de Navarre à changer de Religion: seulement il l'engagea à ne pas faire d'hostilités pendant que le Roi attaqueroit les Ligueurs, leurs ennemis communs.

Henri III attendoit avec impatience son favori à Lyon. On lui fit, dans cette Ville une réception plus magnifique encore que dans celles dont je viens de parler; mais un de ses gardes ayant embarrassé le pommeau de son épée à la bride du cheval que montoit le Duc, il fut emporté, & tomba dans un précipice avec lui. On crut le favori mort, son cheval l'étoit: pour lui, il n'eut qu'une légère contusion à l'épaule. On a conservé la mémoire de cet accident, & l'on montre encore à Lyon *le saut d'Épernon*.

Quand les Prédicateurs de la Ligue apprirent cette négociation auprès du Roi de Navarre , ils publièrent dans les chaires de vérité que le Roi vouloit changer de Religion, ce qui n'étoit pourtant pas la vérité. Dès-lors , on ne parla plus que de la nécessité de faire la guerre à un Roi hérétique.

Girard prétend que le Duc de Guise , plus avisé que son parti , résolut de s'attacher le Duc d'Epemon , au lieu de le combattre , en lui proposant sa fille , qui fut depuis Princesse de Conti , & que d'Epemon , ayant renoncé à cette glorieuse alliance , s'attira toute la haine de ce Prince altier. Henri III augmenta encore cette haine , en demandant à ce même Duc de Guise la démission de sa charge de Grand-Maître de France , dont il vouloit encore revêtir son favori ; démission que M. de Guise ne voulut jamais donner : mais le Roi dédommagea superbement d'Epemon , & lui conféra une dignité bien supérieure à celle de Grand-Maître de France. Précédemment , la charge de Colonel général avoit été divisée en deux , l'une qu'on appelloit *en-deçà* , l'autre qu'on nommoit *au-delà*.

des monts. La première avoit été possédée par d'Andelot, & la seconde par Strozzi. D'Epéron eut tout seul les dépouilles de ces deux grands hommes. Cet office fut mis au nombre des grands offices de la Couronne; on lui attribua le droit de nommer généralement à toutes les charges vacantes dans les bandes Françaises, même celle de Mestre de-camp du Régiment des Gardes. On donna au Colonel général une Justice souveraine pour juger de la vie & de l'honneur des Gens de guerre, sans y appeller que ses Officiers. On lui assigna de grands appointemens. L'Edit fut vérifié au Parlement; & le Roi dit à d'Epéron, en le lui remettant : *Je suis fâché de si peu, & j'aurois bien voulu vous communiquer aussi quelque partie de la dignité Royale.*

Tant de faveurs impatienterent la Noblesse, firent crier les peuples, & encouragerent la Ligue. Le Cardinal de Bourbon, Chef de cette association menaçante, publia un manifeste. Le Duc de Guise se plaignit que, pour élever & enrichir d'Epéron & la Valette, son frere, on dépouilloit les grandes Maisons, en ruinant les Provinces. Ces plaintes se répéterent,

en grossissant , d'un bout du Royaume à l'autre. On se déchaîna par - tout contre les favoris ; on n'épargna pas le Roi lui-même.

On résolut d'abord d'arracher à d'Epernon , Metz , le plus beau de ses Gouvernemens , & celui dans lequel il étoit presque Souverain. Le Duc de Guise lui prit d'emblée Toul & Verdun ; il s'empara ensuite de Mézieres , qui lui assura toute la Champagne , dont il étoit Gouverneur. Pendant le même tems , le Duc de Mayenne se rendit maître de Dijon & de toute la Bourgogne ; la Châtre , de Bourges ; d'Entragues , d'Orléans ; Brissac , d'Angers ; Mandelot , de Lyon.

Telle fut la première explosion de la Ligue , & le prélude de la rébellion.

Guise , après tous les succès de ses partisans & les siens , indique le rendez-vous de ses troupes à Châlons-sur Marne ; & si près de Paris , dont tous les habitans étoient pour lui , il jette l'épouvante dans l'esprit du Roi. La Reine-Mère est obligée de venir demander la paix à cet homme audacieux , qui ne la lui accorde qu'à une condition indispensable ; c'est que le Roi de France fera la guerre à celui de

Navarre , pour détruire , disoit-il , l'hérésie dont il étoit le Chef ; mais , en effet , pour abattre le défenseur naturel de Henri III.

On accepte une condition si dure , & c'est d'Epernon qui ratifie ce traité , au nom de son Maître , malgré sa haine pour la Ligue & pour M. de Guise.

Henri III est donc forcé, en vertu de ce traité honteux , d'envoyer M. de Mayenne faire la guerre au Roi de Navarre ; Biron & Joyeuse , au Prince de Condé. Le fier Guise , après avoir fait trembler son Maître , va recevoir à sa Cour des caresses feintes , & retourne dans son Gouvernement.

D'Epernon est envoyé lui - même en Provence , pour maintenir dans le devoir tout le pays que se disputoient le Huguenot Lesdiguières , & le Ligueur de Vins. Il revint à la Cour , en 1586 , après avoir parfaitement bien rempli sa mission. Il y étoit quand on apprit la mort de son rival , Joyeuse , à Coutras. Il se maria alors à Mademoiselle de Foix ; & le Roi lui ayant offert à cette occasion un don de quatre cents mille écus , il les refusa , & dit que cette somme étoit trop nécessaire au bien de l'Etat.

Suivit le combat de Vimori & d'Auneau , si glorieux pour le Duc de Guise , & dans lequel d'Epernon se signala aussi. Il est vrai que le Roi en récompensa splendidement son favori , puisqu'il lui donna , le même jour , la charge d'Amiral de France & de Gouverneur de Normandie ; & , comme si toutes ces récompenses eussent été insuffisantes , le lendemain , il obtint encore le Gouvernement d'Angoumois & de Saintonge.

Alors un enthousiasme général embrasoit toutes les têtes de la Capitale ; & Guise , tout brillant de gloire après la déroute des Reîtres , étoit l'idole de la France. Dans les chaires , dans les Tribunaux , dans les assemblées publiques , dans les cercles , on ne prononçoit que le grand nom de Guise : c'étoit le soutien du Trône , l'appui de la Religion , le fléau des favoris , l'ami du peuple. Ces éloges pompeux retentissoient jusques dans le Louvre ; & le Roi entendoit lui-même , avec tant de louanges importunes , les clameurs publiques contre sa mollesse & son administration. Nul des favoris , excepté d'Epernon , n'osoit prendre la défense du Roi , & tant de bien-

faits , répandus à pleines mains sur ces ingrats , étoient perdus. Mais d'Epéron disoit : Je l'avoue , M. de Guise est un Héros , il a sauvé la France ; mais il ne l'a pas sauvée seul. Notre Roi , qu'on ose décrier d'une manière si criminelle , n'attaqua-t-il pas avec lui les Reîtres ? Moi-même , les coups que j'ai assenés sur ces barbares étoient - ils donc si légers ? Mon frere ne leur a-t-il pas bravement enlevé plusieurs Compagnies ? M. de Mayenne lui-même ne mérite-t-il pas d'avoir sa part à la gloire d'Auneau ? Pourquoi cette rage de louer un seul homme au détriment de tous ?

Le fameux Pierre d'Espillac , Archevêque de Lyon , & grand partisan du Duc de Guise , dit un jour , dans une assemblée , que le Pape pouvoit dispenser les sujets d'un Prince légitime , du serment de fidélité , quand ce Prince abusoit de son autorité. *Monsieur* , lui replique fierement d'Epéron , *le Pape n'a pas plus ce droit , qu'il n'auroit celui de vous permettre de coucher avec votre sœur.* Réponse d'autant plus piquante , qu'on soupçonnoit en effet ce Prélat d'un pareil commerce ; réponse d'ailleurs fort libre ,

peignant les mœurs de ce tems , & que nous ne nous permettons de rapporter ici , que parce qu'elle est consignée trop publiquement dans l'Histoire.

Plus la Capitale avoit d'amour pour M. de Guise , plus elle haïssoit d'Epernon son ennemi ; mais il bravoit cette haine populaire. Au mois de Février 1588 , il alla à la Foire de Saint-Germain. A sa vue , tout le monde , Citoyens , hommes , femmes , écoliers , éclatent en murmure contre le luxe de l'orgueilleux favori. Il dédaigne ces clameurs , & se promene tranquillement : on se dispose à l'attaquer ; il s'arrête , contemple & fixe les plus séditieux ; nul n'ose l'attaquer , & il retourne paisiblement au Louvre.

Guise , après l'affaire d'Auneau , n'étoit pas rentré à Paris. Il étoit alors à Nanci , fortifiant son parti , & disposant ses grands projets. De Nanci il écrit au Roi , & le prie d'éloigner d'Epernon de la Cour. Le Conseil des Seize fait hautement la même demande. Le Roi refuse , & Guise prend la route de Paris. Il étoit déjà à Soissons. Le Roi lui envoie Bellievre pour lui ordonner de ne point paroître

dans sa Capitale. Guise n'a que plus d'ardeur d'y arriver.

Il y arrive le 9 Mai 1588, jour à jamais mémorable dans notre histoire, & n'est accompagné que de douze Gentilshommes. Tous les habitans de cette grande Ville volent à sa rencontre; les rues sont jonchées de fleurs, mille cris de joie se font entendre; on chante *Hozanna*, on se prosterne sur son passage; les femmes lui présentent leurs enfans; ceux qui ne peuvent l'approcher lui tendent les bras, du haut des maisons & des toits; chacun a son portrait en miniature dans ses Heures; on apperçoit Anne d'Est, mere du Héros, & l'on s'écrie: Heureuses les entrailles qui vous ont porté! Il n'y a ni assez de chapeaux, ni assez de genoux pour le saluer, dit un Auteur contemporain. Une belle Demoiselle le voyant, ôte son masque, & dit ces propres mots: *Vrai pilier de l'Eglise, & bon Prince, puisque tu es ici, nous sommes tous sauvés.*

Il descend chez la Reine au milieu des acclamations du peuple. Etonnée, embarrassée de le voir, Médicis le conduit cependant au Louvre; & paroissant seul devant le Roi: Je vous apporte ma tête,

lui dit-il, & vous demande justice de mes ennemis. Il retourne à son Hôtel, (aujourd'hui celui de Soubise). Les barricades commencent ; la Reine vient le prier de les faire cesser ; il sort de sa maison , seul , & n'ayant qu'un bâton blanc à la main, il fait un signe , & la fureur populaire expire. Le Régiment des Gardes , que la multitude alloit écraser , est sauvé ; & Saint-Pol , par ordre de Guise , le reconduit tranquillement au Louvre.

Ce fut une terrible chose que ces barricades. Les Ecoliers quitterent leurs livres ; les Avocats , leurs robes ; les Moines , leurs bréviaires ; les Présidens mirent la main aux hallebardes , & tout Paris est en combustion , dit encore l'Auteur que je viens de citer.

D'Epernon n'étoit pas à Paris dans ce jour fameux ; il prenoit possession de son Gouvernement de Normandie. Il apprend à Rouen tous les détails de ce tumulte ; il apprend que le Roi , fugitif de sa Capitale , est à Chartres ; il vole dans cette Ville avec cinq cens Gentilshommes ; il fait tous ses efforts pour rendre le courage à ce malheureux Prince , en

lui rappelant ses lauriers de Jarnac & de Montcontour ; il l'exhorte à prendre les armes, à foudroyer la Ligue, à relever sa dignité abattue & dédaignée.

Mais Henri III, incapable d'une telle énergie, n'eut plus que la force de feindre ; & désespérant de vaincre son sujet rebelle, il se déterminâ à le tromper. Il se montra disposé à oublier l'attentat des Barricades ; & Guise exigea l'éloignement de d'Épernon.

Girard prétend que la seule raison qui engagea ce dernier à quitter la Cour, ce fut la résolution que le Roi avoit prise d'assassiner M. de Guise, & qu'il ne voulut pas être témoin d'une action qui alloit déshonorer son Maître, & qui pouvoit le faire soupçonner lui-même d'une lâcheté.

D'Épernon se retira donc à Loches au mois de Juin ; & la paix se conclut une seconde fois avec M. de Guise, que le Roi reçut de la manière la plus flatteuse. On dit même que Henri retrouvant dans ce Prince tous les charmes qui le lui avoient autrefois rendu si aimable, s'étoit réconcilié sincèrement avec lui ; mais l'événement prouva trop manifestement le contraire.

D'Epernon ayant appris à Loches que M. de Guise l'avoit fort maltraité dans sa dernière Requête au Roi, se justifia dans un Manifeste qui est imprimé. Craignant ensuite quelque surprise de la part de ses ennemis, il se retira à Angoulême. On avoit tenté de l'empêcher d'être reçu dans cette Ville, sous prétexte qu'il projettoit de s'unir avec le Roi de Navarre. Depuis, on avoit voulu l'arrêter; & le foible Henri III en avoit signé l'ordre. Mais d'Epernon se défendit en brave homme envers & contre tous.

Pendant qu'il veilloit à sa sûreté à Angoulême, il se portoit un terrible coup à Blois. Le Roi venoit d'y faire assassiner dans son Palais, Guise & le Cardinal son frere. Ce coup fut mortel pour Henri III lui-même. Toute la France, *amoureuse & folle de Guise*, dit Balzac, se révolta.

Mais alors l'exil de d'Epernon finit; il s'avança promptement vers la Cour; il rencontra son Maître sur la route de Blois, & se trouva à l'affaire de Tours, lorsque le Duc de Mayenne y vint attaquer les deux Rois de France & de Navarre réunis. Il rentra hautement dans la faveur, après la mort du plus grand ennemi des favoris.

On le vit briller au siege de Paris. Il étoit à Saint-Cloud au mois de Juillet 1589, quand l'infame Jacques Clément frappa le Roi ; il embrassa en pleurant son Maître, & promit de le venger.

Il avoit alors à lui six mille hommes de pied & douze cents chevaux ; c'étoient les meilleures troupes des deux Armées Royales. Le Roi de Navarre devenu Roi de France, le pria de rester avec lui ; d'Epéron le refusa, déterminé à se retirer avec sa petite armée dans ses Gouvernemens ; mais avant son départ, il fit les obsèques de Henri III à Saint-Cloud, & accompagna jusqu'à Compiègne le corps de ce Prince son bienfaiteur. Cet homme étoit trop fier pour rester auprès du nouveau Roi ; Il auroit vu tomber soudain son crédit, & ne pouvant être le premier à la Cour, il aima mieux la quitter.

Ce fut encore à Angoulême qu'il se retira. Il détacha plusieurs Villes & des Provinces entieres du parti de la Ligue, & ne rendit pas moins de services à Henri IV, que s'il fût resté à combattre avec lui.

Cependant ce Prince forçoit tous les obstacles,

obstacles, & conqueroit son Royaume. Vainqueur à Arques & à Ivry, & pressant le siège de Paris, il manda à M. d'Epemon qu'un brave homme comme lui devoit bien venir avec tant d'autres braves acquérir de la gloire contre son cousin de Mayenne & Alexandre Farnèse. D'Epemon arrive avec sa petite armée, victorieuse aussi, au siège de la Capitale. Mais le tems de la prendre n'étoit pas encore venu. Notre Héros alla mettre ensuite en état de défense Boulogne, dont il avoit eu le Gouvernement pendant sa faveur. Il court le plus grand hazard à Corbie; il est blessé au siège de Pierrefonds. Le Roi l'envoie ensuite en Provence, qui étoit un autre de ses Gouvernemens. Il y remplit hautement l'idée qu'on avoit de lui. Mais Henri IV, qui avoit de grandes raisons de ménager le jeune Duc de Guise, ne crut pas devoir lui refuser ce même Gouvernement de Provence, si bravement défendu par d'Epemon. Cet homme étoit trop fier pour se laisser ainsi dépouiller. Il osa résister à Henri IV, & même lui faire la guerre, dans le tems où toute la France rentroit dans le devoir. Il fut

forcé d'obéir lui-même en 1596, & de céder la Provence au jeune Guise, il reparut à la Cour, & le Roi le traita avec tous les ménagemens convenables. Au-lieu du Gouvernement de Provence, il obtint celui du Limousin qu'il joignit à tant d'autres.

Nous le voyons figurer en 1597 à l'assemblée des Notables de Rouen, où le Roi, avec sa barbe grise, déclara qu'il vouloit bien se mettre en tutelle. Après cette assemblée, il reprit la route d'Angoulême; mais il quitta cette Ville à la première nouvelle de la surprise d'Amiens par les Espagnols, & se trouva aux côtés du Roi à l'attaque d'Arras, où il s'exposa comme le plus simple Carabin.

Mais qu'il est difficile de rester à la Cour, quand on y survit à son crédit? Henri IV avoit non-seulement ses amis, mais encore ses maîtresses, auprès desquelles le favori de Henri III étoit cruellement déchu. La retraite, dans une position pareille, est la ressource ordinaire. Il fallut jeter encore les yeux vers Angoulême. Il s'applaudit bien du dessein qu'il avoit pris, quand on vint lui détailler la conjuration & la mort malheu-

reuse du Maréchal de Biron. Il pleura amèrement ce grand Capitaine , & résolut bien de ne plus faire d'établissement à la Cour.

De son Gouvernement, il osoit encore résister de tems en tems au Roi ; & ce Prince ayant disposé de la charge de Mestre-de-Camp du Régiment de ses Gardes, d'Epéron lui déclara qu'il n'en feroit rien , & que c'étoit à lui seul , comme Colonel-général de France , de nommer tous les Colonels particuliers. Il protesta qu'il ne souffriroit jamais qu'une si belle charge se détériorât dans ses mains.

Henri IV lui ôta alors le Gouvernement de Metz. D'Epéron se rendit à la Cour pour revendiquer une des plus précieuses graces du feu Roi. Il y fut reçu avec une grande distinction ; il parla fortement , amèrement ; on ne se fâcha point, mais aussi on ne lui rendit pas Metz.

Le desir d'abrégier nous fera passer rapidement sur toutes les querelles du Duc avec Villeroy, le Maréchal d'Ornano, & le jeune Duc de Guise. A Lyon, ce digne fils d'un malheureux pere, ap-

pella d'Epéron sur le pré ; mais le Roi empêcha le duel par son autorité, & appaisa la querelle. Un second fils du feu Duc de Guise, le Prince de Joinville, l'appella aussi : même défense de la part du Roi.

Nous ne suivrons point M. d'Epéron à l'expédition de Sedan, où il menoit l'avant-garde ; & nous nous hâtons d'arriver à une fâcheuse époque. Ayant vu assassiner Henri III, il fut encore témoin de l'assassinat de Henri IV, en 1610. Il étoit dans le carrosse du Monarque, quand Ravailiac le frappa ; & ce fut lui qui saisissant le traître, le donna à un Officier des Gardes, avec ordre sur sa tête de ne pas le tuer, comme on avoit fait Jacques Clément, afin de découvrir les complices de ce nouveau particide : circonstance plus que suffisante pour justifier notre Héros de cet attentat, dans lequel la méchanceté l'avoit impliqué. Le Duc d'Epéron n'étoit ni assez lâche, ni assez scélérat pour avoir jamais eu l'idée d'un pareil forfait. Des hommes si fiers ne sauroient être de vils assassins.

Les Mémoires du tems attestent & font trop connoître la part que M. d'E-

pernon eut dans les affaires pendant la minorité de Louis XIII, sans que nous en retracions ici les détails. Nous avons indiqué déjà nous-mêmes dans notre Extrait, combien il fut utile à Marie de Médicis, & la maniere dont il lui fit obtenir la Régence. C'est assurément un des plus beaux traits de sa vie. Le Roi étoit mort peu après sa blessure, sans avoir eu le tems de disposer de la Régence pendant la minorité de son fils. La France étoit encore divisée en factions, & Paris en proie aux cabales. Il n'y avoit alors que deux Princes du Sang, Condé & Soissons. Ils étoient tous deux éloignés de la Cour. D'Epernon profite de leur absence, & conduit, à la tête du Régiment des Gardes, la Reine éperdue au Parlement. Là, mettant la main sur son épée : *Elle est encore dans le fourreau*, dit il ; *mais il faudra bien l'en faire sortir, si l'on n'accorde pas à la Reine, avec la tutele de son fils, l'administration de l'Etat.*

Par la fierté & la tête d'un seul homme, le crédit de la Reine étoit établi quand les deux Princes rentrèrent dans Paris.

Dans cette grande crise , d'Epéron ne négligea pas ses propres intérêts : il reprit par force son Gouvernement de Metz , qu'on lui avoit arraché sous le feu Roi.

Alors parut en France un nouveau favori ; mais il y parut sous les plus sinistres auspices. Ce favori (on voit que je parle du Maréchal d'Ancre) proposa sa fille au Duc d'Epéron pour son fils aîné , avec promesse de l'épée de Connétable pour d'Epéron lui-même. Notre Héros fut choqué de cette audacieuse proposition : marchant égal aux Princes , il fit rudement sentir à l'obscur Florentin toute la disproportion d'une pareille alliance. Mais ce favori étoit tout-puissant , il perdit d'Epéron dans l'esprit de la Reine. Celui-ci ayant vu l'ingratitude de cette Princesse , reprit sans se plaindre la route de sa chère retraite d'Angoulême.

Il y étoit en 1616 , lorsque le fils du grand Duc de Mayenne , Gonzague , & la Duchesse de Nevers , se révolterent ouvertement , & occuperent trois armées royales. D'Epéron apprit avec plaisir le courage avec lequel Madame de Nevers , comme un autre Montfort , se défendit dans la Ville dont elle portoit le nom.

Louis XIII se déclara lui même pour ces trois illustres Rébelles, en faisant assassiner le Maréchal d'Ancre au Louvre en 1617; & la paix fut conclue.

Mais le regne de Louis XIII commençoit comme celui de Henri III; & les favoris se succédoient. Luynes parut avec éclat aussi-tôt après la mort du Maréchal d'Ancre. D'Epernon, qui étoit arrivé à la Cour dans ce tems-là pour voir de quel côté la faveur alloit incliner, vit l'aggrandissement subit de Luynes, & osa le choquer : tout favori étoit insupportable à ses yeux. Luynes irrité à son tour de la maniere dont un mignon de Henri III parloit de sa grandeur nouvelle, lui fit essuyer trois mortifications, en lui refusant un chapeau de Cardinal promis à son fils, en nommant aux Offices vacans dans le Régiment des Gardes, & en lui faisant faire des reproches par le Roi sur une chose qui doit être rapportée.

Le Garde-des-Sceaux du Vair, homme fort instruit pour ce tems-là, & dont il nous reste des Ouvrages fort peu connus, ayant suivi le Roi à la Messe à Saint-Germain - l'Auxerrois, alla prendre sa

place au-dessus des Pairs. D'Epéron, habitué à se faire justice, alla tirer le Garde-des-Sceaux de cette place, & s'en empara lui-même, appelant les autres Pairs, qui vinrent se ranger auprès de lui sous les yeux du Roi.

Voilà ce que Luynes représenta à Louis XIII comme un manque de respect à Sa Majesté. L'ordre d'arrêter d'Epéron fut donné aussi-tôt : mais il en fut averti par cette même Princesse de Conti dont nous parlons dans les *menus Devis de Plaffac*. Sur cet avis, sa fierté augmenta encore ; il se promena pendant six jours avec tous ses Gentilshommes dans les rues de Paris, delà il se retira dans sa terre de Fontenay-en-Brie. Luynes envoya quatre Compagnies Suisses pour l'investir dans son Château. Il fut encore instruit de ce nouveau danger, ordonna à ses trompettes de sonner à cheval. Il prit la route de Metz. Arrivé à Sézanne, il trouva une grande partie de ses chevaux si las, qu'il fut presque forcé de s'arrêter. Mais Luynes, outre les Suisses, avoit encore envoyé contre lui des Chevaux-Légers qui le pressoient déjà. On se remet en marche,

on gagne Montmirel, on entre enfin dans Metz.

Là, comme un Despote dans ses Etats; il reçut un Député de Marie de Médicis. Cette Princesse, qui lui avoit de si grandes obligations, & qui lui avoit été si ingrate, étoit bien malheureuse alors. Le Roi son fils la détenoit prisonniere au Château de Blois. Elle envoya réclamer à Metz l'appui de son ancien protecteur.

D'Epernon, malgré les torts de cette Reine, se sentit fort porté à l'obliger. Il avoit sur le cœur les mauvais traitemens du Roi; il vouloit se venger de Luynes; il vouloit sur-tout montrer sa générosité & sa puissance.

Le Député que Médicis lui avoit envoyé étoit le Florentin Ruccelay. Les lettres de cette Princesse à d'Epernon étoient écrites, dit Girard, en galimatias, de peur qu'elles ne fussent interceptées. Il nous en a conservé plusieurs qui sont curieuses. La Reine se donnoit, dans ces lettres, la qualité de Marchande de Saverne, absente de son mari; & son mari, c'étoit d'Epernon lui-même, sous le titre de M. Fabert. Tous les autres noms y étoient également déguisés. Ruccelay s'ap-

pelloit *Artus* ; Luynes , *l'Armurier*. Madame Fabert , très-humble servante de son mari , Seigneur & maître , le prie emblématiquement de la tirer de la maison où elle est , & qui l'ennuie fort. Elle se met à sa merci , & le conjure de la délivrer.

Assurément ce n'étoit pas une petite affaire de traverser le Royaume rempli de troupes Royales , d'aller de Metz à Blois sans être reconnu & pris ; de retirer la Reine de sa prison malgré sa garde , & de surmonter tous les obstacles qui survinrent.

Avec une prudence extrême, d'Epernon déguise son projet à tant d'yeux ouverts sur ses démarches. Il part de Metz , arrive le quatrième jour à Dijon , publie que la famine qui règne dans le pays Messin l'oblige d'aller vivre en Angoumois , passe la Loire à Vichy , apprend là que son départ de Metz étoit connu à la Cour , & que le Duc de Guise ayant intercepté ses lettres & celles de la Reine , il les avoit envoyées au Roi.

Le vingtième jour cependant de son départ de Metz , il arrive à Confolant en Angoumois. Il avoit besoin d'un plus

grand nombre de troupes & d'amis ; le tems pressoit , son secret avoit éclaté ; il falloit vaincre , délivrer la Reine ou mourir. Il envoie un Gentilhomme sûr à cette Princesse , pour lui dire qu'il est tout prêt à aller rompre ses fers. La frayeur saisit la Reine , elle hésite , elle n'ose. Ayant si vivement désiré sa liberté , au point de la recouvrer elle tremble. D'Epernon lui envoie un second Gentilhomme , qui la décide enfin : c'est à Loches , autre Gouvernement de d'Epernon , qu'elle veut être conduite. Notre Héros ordonne à l'Archevêque de Toulouse , son fils , depuis Cardinal de la Valette , d'aller l'attendre à Montrichard , & de l'escorter delà jusqu'à Loches.

Pendant l'obscurité de la nuit , Marie de Médicis , accompagnée de deux hommes seulement , Brenne & Duplessis , & à l'insu de toute sa maison , ouvre la fenêtre de son cabinet , relève sa robe , met le pied sur une échelle , se fait traîner sur un manteau , de la plate-forme du Château de Blois jusqu'au bas de la rue du fauxbourg. En se relevant , elle rencontre quelques-uns de ses Officiers , qui voyant une femme entre deux hom-

mes, à cette heure, la prennent pour une femme publique. Elle rit de la méprise & dit : *Mon Cousin d'Epéron me fait là une belle réputation.* Elle monte en voiture, on sort du fauxbourg, & l'on arrive sans encombre à Montrichard.

L'Archevêque de Toulouse, qui l'attendoit dans cette Ville avec cinquante Gentilshommes, la conduisit paisiblement à Loches, où elle trouva son Libérateur plus grand & plus glorieux qu'il ne l'avoit jamais été.

Médisis écrivit à Madame de Guercheville & à ses Officiers, fort étonnés le lendemain à Blois de ne plus retrouver leur maîtresse, qu'elle étoit à Loches, qu'elle y resteroit encore deux jours, & que ceux qui voudroient la venir joindre, le pouvoient.

D'Epéron en avoit trop fait, pour ne pas exécuter tous les desirs de la Reine. Elle crut qu'il y auroit plus de sûreté pour elle à Angoulême qu'à Loches. Il la conduisit donc en triomphe à Angoulême.

Mais l'orage grondoit à la Cour. Le Roi fut indigné de l'audace d'un sujet qui avoit si hautement attenté à son autorité par l'entreprise de Blois. Cette

colere , que d'Epéron avoit prévu , ne l'intimida & ne l'étonna point. Il avoit beaucoup d'amis , un grand courage ; il résolut de se défendre si on l'attaquoit , & sa tête étoit montée au point qu'il crut que s'il périssoit , il périroit au moins d'une mort digne d'envie. Il avoit protégé la veuve de Henri IV ; cette gloire enivroit son ame.

Dans ce tems , tous les Grands du Royaume, mécontents du Gouvernement, étoient absens de la Cour. La Reine, qui étoit toujours à Angoulême, leur écrivit pour leur faire embrasser sa querelle ; mais , soit que l'idée de révolte les épouvantât encore , soit qu'ils ne voulussent point marcher après d'Epéron , qui auroit toujours eu le principal honneur de l'entreprise , aucun n'embrassa la défense de Médicis.

Elle n'avoit au monde que d'Epéron ; mais on arme puissamment contre lui. Schoberg , Lieutenant de notre Héros en Limosin , se hâte d'y faire des levées pour empêcher les siennes. Le jeune & brillant Duc de Mayenne se jette en Angoumois, à la tête de dix mille hommes. Il attaque d'abord Cognac ; mais un fils

de d'Epernon (l'Archevêque de Toulouse) fait un si terrible feu , que Mayenne est obligé de passer outre , & d'aller prendre son quartier à Château-Neuf. D'Epernon vint lui opposer ses troupes , & l'empêcha d'avoir aucun avantage.

Pendant ce tems-là , Gonzague , autre révolté , mais réconcilié alors , faisoit la guerre dans le pays Messin au Duc de la Valette, autre fils de d'Epernon, & la fortune secondoit aussi ce jeune Guerrier que Gonzague ne put entamer.

On fit la paix ; elle fut favorable à d'Epernon , & mit le dernier fleuron à sa gloire. Dans ce malheureux tems , chacun se révoltoit pour son intérêt ; lui seul fut assez généreux pour sacrifier la plus brillante fortune à une Reine malheureuse.

Cette paix , dont nous parlons , fut l'ouvrage du fameux Evêque de Luçon , depuis Cardinal de Richelieu , qui vint y mettre la dernière main à Angoulême.

On peut se faire une idée de l'énorme fortune de d'Epernon par cette guerre qu'il soutint à ses dépens , par l'état qu'il donna à la Reine-mere dans son Gouvernement , & par celui qu'il étoit dans

l'usage d'avoir lui-même : c'étoit un Roi dans son Gouvernement. Le Prince Thomas de Savoie fut étonné de sa magnificence , du nombre de ses Gentilshommes , de ses Officiers , de ses clients , de ses valets , de ses chevaux , de ses équipages de chasse.

Le Roi oublia la faute de cet homme imposant , & depuis ce moment , tous les gens de la Cour alloient le visiter par honneur. Tels furent le Cardinal de la Rochefoucauld , M. de Montbazon , M. de Montmorency , Luynes lui-même , qui rechercha son amitié.

Le Roi , au voyage de Guyenne de 1620 , voulut visiter lui-même M. d'Epéron , qui le reçut dans son Château de Cadillac , comme le Roi d'Espagne auroit pu le recevoir à Madrid. Ce fut vers ce tems que l'Archevêque de Toulouse reçut le Chapeau , & prit le titre de Cardinal de la Valette.

En 1621 , d'Epéron va pacifier le Béarn , & revient servir Louis XIII au siege de Saint-Jean-d'Angely , à condition qu'il ne recevrait des ordres que de Sa Majesté elle-même ; ce qui lui est accordé. Il visita d'abord les travaux qu'on

avoit faits autour de la Place , & se hiffa sur un parapet pour les examiner plus à son aife , ayant son fils aîné auprès de lui. On lui repréfenta qu'il y avoit du danger : *Eft-ce que je n'entends pas les mousquetades auffi bien que vous ?* dit-il. *Jeunes gens , croyez que les coups refpectent les barbes blanches.*

Le Roi lui donna le Commandement de l'armée devant la Rochelle, dont on fe contenta , pour lors , de former le blocus.

Le Comte de Soiffons , le plus brillant des Princes du fang de ce tems , demanda la conduite de l'armée de la Rochelle. On ne put la lui refufer ; mais il devoit avoir pour Collègue M. d'Epernon. Celui-ci ne le voulut point , & dit qu'il ne falloit pas divifer le Commandement. *Je fervirai* , ajouta-t-il , *fi on le veut , en qualité de volontaire.* Le Roi aime mieux l'employer en Chef , & d'Epernon va investir & prendre Royan. Pour prix de fes fervices , il reçoit le Gouvernement de Guyenne.

En 1622 , le Roi fait la paix avec le Duc de Rohan ; & d'Epernon qui , en recevant le Gouvernement de Guyenne , avoit cédé celui d'Angoumois , alla revoir

encore une fois sa plus douce retraite. Son Château, depuis tant d'années, & pendant des crises si pénibles, avoit été rempli de meubles, d'armes, de tableaux, de statues, d'or & d'argent. Il falloit bien dire adieu aussi à ses amis, à ses serviteurs, même aux arbres qu'il avoit plantés. Cette séparation lui coûta infiniment; on lui vit répandre des larmes.

Arrêtons-nous un instant sur ces regrets d'un vieillard qui s'arrache à tant de compagnons sensibles ou muets, des disgrâces & des traverses d'une vie si agitée. Toute la Noblesse & tous les habitans de l'Angoumois avoient été trop ravis & trop émerveillés d'avoir eu si long-tems un tel homme sous les yeux, pour le voir partir avec indifférence. Un grand caractère est un spectacle bien intéressant, bien encourageant pour l'humanité. D'Épernon joignit encore un fonds inépuisable de sensibilité, d'obligeance & de galanterie, à son courage. Il étoit généreux & magnifique; combien de titres à l'amour des hommes, ou du moins à leur admiration!

Il fallut quitter ses amis & ses jardins,

& se détacher de tout ce qu'on aime, à un âge où il est si difficile de former des liaisons nouvelles.

Il arrive en Guyenne, & se dispose à faire son entrée solennelle à Bordeaux, au commencement de 1623. Il reçoit une lettre du premier Président, qui lui mande que le Parlement de Guyenne n'est pas dans l'intention d'aller le voir en robes rouges; que si on avoit précédemment rendu ces honneurs distingués à quelques Gouverneurs, c'est qu'ils étoient Princes, & qu'à ce titre seul le dernier Duc de Mayenne avoit pris de cette manière possession de ce même Gouvernement, quelques années auparavant.

D'Epernon répondit qu'il auroit les mêmes honneurs que M. de Mayenne; il fit son entrée à Bordeaux, & fut en effet reçu comme ce Prince. Il nomma les Gouverneurs particuliers de Château-Trompette, de Nérac, de Bergerac, & les autres. Outre les troupes qu'il avoit, on lui donna deux Régimens, & son autorité fut bientôt établie dans cette nouvelle possession, malgré quelques différens qu'il eut avec le Maréchal de Thémines, son Lieutenant dans la Province, & avec son Parlement.

Il vint ensuite à Paris , & lorsque les Grands de la Cour apprirent son arrivée , ils allèrent en foule au-devant de lui jusqu'à Châtre , aujourd'hui Arpajon. Louis XIII resta seul au Louvre , & dit au petit nombre de ceux qui n'avoient pas été à la rencontre de d'Epéron : *Prenez garde à vous , vous serez bien rabroués ce soir.*

Le Rabroueur arriva avec une suite plus grande encore qu'à l'ordinaire , & reçut un accueil flatteur du Roi & des deux Reines. On le consulta sur les intérêts de la France avec les Puissances étrangères , & sur les moyens de pacifier les troubles intérieurs du Royaume. Il prit congé à Compiègne , en 1624 , pour retourner dans son Gouvernement ; mais ayant passé deux jours à sa terre d'Epéron , & se disposant à aller faire ses dévotions à Notre-Dame de Chartres , on lui apprit l'élévation du Cardinal de Richelieu au Ministère. Il en fut étonné d'abord , & dit aussi-tôt ces propres paroles , qui nous ont été conservées par Girard , témoin auriculaire : *Il remuera horriblement d'affaires , s'il reste là long-tems.* Il ne put se dispenser d'écrire au nouveau premier

Ministre pour lui faire compliment ; mais, ne lui ayant donné que le titre de *Monsieur*, encore sans l'écrire en vedette, le Cardinal ne fut que médiocrement flatté de sa politesse.

De retour en Guyenne, d'Epéron y eut de nouvelles querelles avec le Parlement ; & Richelieu lui fut constamment contraire. On avoit cependant de grandes raisons pour le ménager dans ce tems-là. Les Huguenots se révolterent en 1625, dans les Provinces méridionales & voisines de la Guyenne : Rohan & Soubise étoient à leur tête, & il ne falloit pas moins qu'un homme comme d'Epéron pour leur résister. Malgré tous les déplaisirs qu'il recevoit de la Cour, il partit de sa maison de Cadillac avec sa Compagnie de Gendarmes, quatre Compagnies de Chevaux-légers & trois mille hommes, & s'avança à Moissac. Là, il trouva encore six cents de ses amis. Avec cette petite armée, il alla porter le dégât autour de Montauban, qui avoit commencé la révolte. On fit sur lui de fréquentes sorties ; il les attendit toutes fièrement, toujours à la tête de sa troupe, & bravant constamment le danger. Sou-

bise , pour le retirer de Montauban , alla lui-même dévaster les environs de Bordeaux. Le Parlement conjura alors d'Epéron , son ennemi , de venir au secours de la Capitale de son Gouvernement. Il fit beaucoup mieux ; il donna le Commandement de la garnison de Bergerac à Duplessis , pria tous les Gentilshommes du Bordelois , ses amis , de monter à cheval , & engagea Toiras à venir de l'Isle de Ré au secours de Bordeaux. De cette manière on repoussa Soubise , & d'Epéron continua d'alarmer tout le parti Religieux en dévastant les environs de Montauban ; il contraignit même les rebelles de demander la paix.

Mais laissons toutes ces guerres civiles , les intrigues même de la Cour & le procès de Chalais , & tant d'autres objets étrangers ; considérons plutôt d'Epéron devenu grand-oncle de Madame la Duchesse d'Orléans , & grand-père du Marquis de la Valette.

Ce fut à cette double occasion qu'il fit , en 1627 , à Bordeaux , ce fameux Carrousel dont nous parlons dans les *Menus Devis de Plassac*. Il y figura avec deux de ses fils , le Duc de Candale , & le Duc de la Valette.

L'année suivante est fameuse dans notre Histoire par la prise de la Rochelle. Pendant que Louis XIII en faisoit le siege en personne , d'Epernon étoit retourné pour attaquer Montauban , & l'empêcher de faire quelque diversion favorable à la Rochelle.

A l'âge de soixante-dix-neuf ans , il voulut aller faire ses adieux à la Cour. Il y trouva tous les Princes & tous les Grands rampants devant le Cardinal de Richelieu ; mais cet exemple ne fut pas contagieux pour lui ; & le premier Ministre trouvoit son maître. Ne pouvant l'avoir au nombre de ses Courtisans , le Cardinal feignit d'être son ami ; il lui donna des conseils , lui dit que ses manieres gascones étoient désormais trop dures , & que la prononciation de la Cour s'étoit bien adoucie depuis Henri III. Il contrefit même en riant son langage & son ton , & lui demanda ensuite s'il n'étoit pas fâché. *Pas* , dit d'Epernon , *Je le permets à Marais , valet-de-chambre du Roi.*

En 1630 , toute la Cour alla jusqu'à Lyon accompagner Louis XIII , qui partoit avec le Cardinal pour la guerre d'Italie. D'Epernon resta à Paris , & visita les nou-

véaux monumens qu'on ne cesse d'ériger depuis plusieurs siècles dans cette grande Ville. Le Luxembourg venoit d'être achevé ; il eut la curiosité de voir la Galerie de Rubens, où la Reine-Mère s'étoit plu à faire représenter les principaux événemens de sa vie. D'Epernon chercha des yeux la sortie de Blois, son ouvrage, espérant bien figurer dans ce tableau : il y reconnut jusqu'à des valets-de-pied ; pour d'Epernon, il n'y étoit pas. Il sourit amèrement. L'Indicateur lui ayant dit que la Reine lui avoit fait tort d'avoir oublié là son bienfaiteur : *Non, mon ami, dit-il, elle s'est fait tort à elle-même par son peu de reconnoissance. L'histoire, qui durera plus que ce tableau, me vengera suffisamment.*

Il apprend à Paris que les Impériaux, voulant profiter du voyage du Roi en Italie, menaçoient la Ville de Metz ; il quitte les vains amusemens de la Capitale & vole à Metz, l'un de ses plus importants Gouvernemens. En passant à Verdun, il voit le Maréchal de Marillac travaillant dès-lors à sa condamnation, faisant fortifier la Citadelle, & tendant à l'Etat des services qui passerent depuis pour des

crimes dignes de mort. Plus prudent & plus sage, d'Epéron voyant Metz foible, & la Garnison peu nombreuse, obtint du Roi le consentement de faire sur son crédit des fortifications & une levée de dix mille hommes. Ces deux objets remplis, & la sûreté bien établie à Metz, il revient à Paris; il apprend que le Roi est arrivé à Lyon, qu'un orage affreux gronde sur la tête du Cardinal. *Il s'en tirera*, dit-il. En effet, plus grand après cette tempête, Richelieu réduit tout sous son obéissance, jusqu'à Monsieur, à la Reine-Mère; tout, *præter atrocem animum Catonis*.

A l'approche de cet ouragan terrible qui renversoit tout sur son passage, d'Epéron se contente de reprendre doucement le chemin de la Guyenne; qu'il trouve dans le plus fâcheux état. La famine désoloit cette malheureuse Province. Il y établit des magasins; mais à peine y a-t-il un peu remis d'aisance, que la peste s'y déclare. Il travaille encore à arrêter le cours de ce nouveau fléau. Enfin on se révolte; il prend les armes à l'âge de quatre-vingts ans, & tout rentre dans le devoir.

Quelques maux légers, *avant-coueurs*
de

de la vieillesse, (ce sont ses termes) s'étant fait sentir à lui, il alla aux eaux de Banniere. Depuis plus de soixante ans, il avoit constamment fait du bien aux bons Montagnards de ces lieux; il en fut reçu comme un Dieu tutélaire. *Voyez*, disoit-il à ses amis, en montrant ces bonnes gens, *s'il n'y a pas du plaisir à faire du bien, & comme cela rapporte!*

En 1632, la Reine & Monsieur, sortis de la France pour de nouvelles brouilleries, y étoient rentrés par le moyen du Duc de Montmorency. Il en coûta la tête à cet infortuné Seigneur; la Reine & Monsieur perdirent leur considération; le seul Richelieu en fut plus odieux & plus despote.

La Reine, après avoir vu périr à Toulouse l'infortuné Montmorency qu'elle aimoit, prit la route de Guyenne avec le Conseil; & arrivée à Bordeaux, elle traversa la riviere pour aller voir d'Epernon à Cadillac. Il lui avoit envoyé ses carrosses, & la suite de la Reine les remplit tous. Le Cardinal arrivant pour aller aussi à Cadillac, ne trouva point de voiture, fut fâché, & n'alla point voir d'Epernon.

Février 1782.

I

Dès-lors la méfintelligence s'établit entre ces deux hommes , dont l'un étoit fier d'une fierté de quatre-vingts ans , & l'autre , orgueilleux d'une si grande & si rapide puissance , ne pouvoit point souffrir d'égal.

D'Epernon se fit en 1633 un ennemi bien moins formidable , mais qui lui suscita cependant de bien plus fâcheuses affaires. C'étoit Sourdis , Archevêque de Bordeaux , qui voulut , pour aggrandir sa dignité , entreprendre sur celle du Gouverneur. Une guerre vive s'éleva donc sur une dispute de vanité , & sur la chimere du pas. D'Epernon fait repousser le Prélat par ses Gardes , & ses Gardes sont excommuniés. D'Epernon s'oublie jusqu'à arracher le Chapeau du Prélat de sa tête , parce qu'il ne le vouloit pas saluer , & d'Epernon est excommunié lui-même.

Cette querelle fit grand bruit à la Cour , qui prend le parti de l'Archevêque. Le Parlement de Bordeaux informe contre d'Epernon , à qui le Roi donne ordre de sortir de son Gouvernement.

Interdit dans ses fonctions , excommunié , & réduit à ses seuls domestiques , il se retire dans sa terre de Plassac , & garde

fidèlement son excommunication, quoique plusieurs Théologiens lui assurent qu'elle est nulle & de nul droit.

Sourdis vole à Paris, & porte ses plaintes au Clergé de France. Le Clergé députe au Roi, & prononce que d'Epéron doit être déclaré déchu de toutes ses charges & dignités, jusqu'à ce qu'il soit réconcilié avec l'Eglise.

D'Epéron se foumet, il députe à Rome; l'absolution arrive, & l'Archevêque de Bordeaux la prononce en ces termes à son fier antagoniste: *Absolvo te vinculo excommunicationis.*

Que ceux qui auroient peine à comprendre cette condescendance & cette soumission dans un homme si hautain, se rappellent combien l'excommunication étoit une chose religieuse dans ce tems-là; & qu'ils daignent se ressouvenir que Henri IV, pour obtenir son absolution, fut obligé de recevoir les écrivains à Rome sur le dos de son Ambassadeur.

Libre enfin des foudres ecclésiastiques, d'Epéron alla visiter ses terres d'Angoumois. Ensuite le Roi, sans lui dire un mot du passé, lui manda de retourner en

Guyenne , où son service étoit nécessaire à la Couronne. Il reparut à Bordeaux au milieu des acclamations populaires avec la dignité d'un Héros , la force de l'âge mûr , & la mâle assurance d'un vieux Paladin. On admiroit ce courage avec lequel il avoit supporté tant de traverses depuis soixante ans. Plus le Cardinal de Richelieu étoit haï , plus grand étoit le respect pour le seul homme qui avoit échappé à sa haine. On comptoit le nombre des victimes infortunées qui avoient péri par les ordres de cet implacable ennemi. D'Epernon seul étoit sorti victorieux de tant de hazards fatals aux plus grands hommes de l'Etat. Ces Jugemens publics & vrais parvenoient à ses oreilles , & son vieil amour-propre étoit flatté encore.

Mais ce même courage fut mis à de nouvelles épreuves. En 1636 , les Espagnols se préparoient à se jeter dans la Guyenne. Il monta soudain à cheval , & marcha à leur rencontre avec ses enfans jusqu'à Bayonne , & les contint.

Malgré sa bonne & généreuse conduite , on envoie le Prince de Condé pour commander en Guyenne. A cette

nouvelle , d'Epéron décidé à se retirer du monde & des affaires , ne se permet pas le moindre murmure. Il attend Condé à Bordeaux , & obtient pendant ce tems-là la permission d'aller mourir à Plassac. Il reçoit le Prince , & lui fait des repas splendides. Condé , jeune encore , avoit envie de s'amuser du *bon homme* , & lui parle de ses anciennes prouesses , de ses vieilles amours ; il veut faire parler sa vanité pour s'en divertir ensuite. D'Epéron qui le pénétra , lui répondit : *Ce ne fut jamais sur de pareilles matieres que je m'entretenois en mon jeune âge avec votre pere & votre aïeul. Parlons plutôt des affaires présentes , des Espagnols & de la Guyenne.* Il lui parla ensuite avec une sagesse , des lumieres , une netteté qui firent rougir le Prince. On sentit que le *bon homme* en savoit beaucoup plus que les jeunes talons rouges , & l'on admira celui qu'on avoit voulu persiffler.

D'Epéron se retira donc à Plassac , & cessa d'être homme public. Mais ayant appris la naissance du Dauphin , (depuis Louis XIV) , il alla ordonner des fêtes à Bordeaux pour cet événement , & l'on

vit un homme qui avoit vu six Regnes allumer des feux de joie pour celui qui devoit commencer bientôt le septieme , & donner une chaîne d'or de cinq cents écus au Courier qui lui avoit apporté cette grande nouvelle.

Retiré à Plassac , il apprit qu'on imputoit au Duc de la Valette , son fils , le mauvais succès du siège de Fontarabie , & que le Cardinal de Richelieu avoit dit que s'il n'y avoit pas de Procureur-général contre lui , il en serviroit lui même.

Ainsi cet enfant , héritier de toute la valeur paternelle , & dont il avoit donné tant de preuves à Metz contre les Allemands , en Italie contre les Piémontois , en Saintonge contre les Huguenots , en Guyenne contre les Espagnols , est accusé de lâcheté. Son véritable crime avoit été , quelques années auparavant , d'avoir osé ne pas opiner dans un Conseil de guerre contre un brave & innocent Officier que Richelieu vouloit perdre , & qui fut en effet décapité. Le Cardinal , conservant depuis ce moment un souvenir amer contre la Valette , attendoit l'occasion de se venger. Il saisit la malheureuse affaire de Fontarabie. Le Duc de la Valette est

mandé à la Cour pour y rendre compte de sa conduite. Y aller , c'étoit courir à la mort. Il écrit à son pere , qui a la générosité de ne lui donner aucun conseil , ne voulant pas qu'il fût dit qu'il eût jamais conseillé la fuite à son fils , & trop sensible d'ailleurs pour envoyer son enfant porter sa tête innocente sur un échaffaud.

Le Duc de la Valette se retire donc en Angleterre ; on trouva sans peine de faux témoins contre lui ; il est condamné par contumace à être décapité. C'étoit le second fils de d'Epéron : le Duc de Candale , son aîné , étoit mort peu auparavant ; il ne lui restoit plus que le Cardinal de la Valette , Prélat guerrier , alors Général des François en Italie , & le servile adulateur du Cardinal.

Ce fut apparemment vers le tems dont nous parlons-là , que le Pere Caussin & la belle Chevreuse allèrent visiter d'Epéron à Plassac , & qu'ils trouverent ce magnanime vieillard se roidissant contre ses malheurs.

Ses peines ne firent que s'aggraver ; on le dépouilla de son beau Gouvernement de Guyenne ; on l'accabla d'injures

dans mille libelles clandestins ; on le priva de tous ses Etats , de ses appointemens , de toutes ses pensions , enforte qu'en un jour seul , il perdit cinquante mille écus de rente.

Pour surcroît de maux , il tomba malade ; tous ses amis furent inquiets ; *Ne craignez rien* , dit ce brave homme en déployant encore toute la sérénité de son front , *j'ai passé le tems de mourir.*

Mais il mouroit en effet par les plus cheres portions de lui-même. Nous venons de voir qu'il avoit perdu ses deux fils aînés ; il perdit encore le dernier , ce même Cardinal de la Valette , qu'une fièvre ardente enleva en Italie , lorsqu'il donnoit les premières leçons de la guerre à notre grand Turenne.

Il se résigna à toutes ces pertes avec un courage & une douceur dont on étoit attendri. Il appella la Religion à son secours , & défia la fortune de lui arracher un murmure , quoiqu'il sentît encore avec toute la force de la jeunesse.

Dans la crainte absurde qu'il ne s'unît avec Messieurs de Soissons & de Bouillon , révoltés contre la Cour , on ne rougit point de l'enlever de sa terre de Plassic

qu'il avoit choisie pour son tombeau , & de le transférer à Loches ; mais les peuples plus justes , & toujours admirateurs de la vertu persécutée , blâmerent hautement tant de rigueur & de cruauté. On s'empressoit d'aller voir passer ce grand homme en litiere , accompagné encore , dans cette infortune & dans le déclin de sa vie , d'une foule de Gentilshommes comblés de ses bienfaits & pleins de leur reconnoissance. Son arrivée à Loches y excita l'intérêt le plus flatteur : toute la Noblesse des environs , l'Archevêque de Tours & tous les Corps allèrent le visiter.

Il apprit bientôt que le Comte de Soissons , après avoir vaincu l'armée du Roi à la Marfée , avoit été tué dans la bataille. Bientôt après la conjuration de Cinquars éclata , & Louis XIII fit décapiter à Lyon ce malheureux Gentilhomme qu'il aimoit , ainsi que le vertueux de Thou.

On continua d'affliger par des calomnies la vieillesse de M. d'Epéron ; mais il étoit prêt d'entrer au port : il avoit plus de quatre-vingt-huit ans. Il mourut à Loches le 13 Janvier 1642 , avec toute

sa tête , tout son courage , & presque toutes ses forces. Il avoit vu régner Henri II , François II , Charles IX , Henri III , Henri IV , Louis XIII ; quelques mois plus tard , il auroit vu régner encore Louis XIV. Ainsi , par lui , le siècle de François I communique presque avec notre âge , & d'Epéron remplit ce grand intervalle : singularité frappante parmi tant d'autres événemens qui distinguent encore la vie de cet homme rare. Le Cardinal , son plus mortel ennemi , & infiniment plus jeune , ne lui survécut que de peu de semaines. Louis XIII suivit deux mois environ après. Nous ne doutons point que si notre Héros eût atteint le regne de Louis XIV , qui étoit si proche , il n'eût été soudain rétabli , comme tant d'autres , dans ses dignités , par cette haine que l'on conçut contre le Cardinal de Richelieu & ses opérations. C'est ce qui arriva au Duc de la Valette lui-même , qui fut pleinement justifié par le Parlement de Paris.

M. d'Epéron étoit , quand il mourut , le plus ancien Chevalier des Ordres , le plus ancien Général , le plus ancien Duc & Pair , le plus ancien Gouverneur de Province , de tout le Royaume. ,

Nous finissons. D'Epernon , dans la bonne fortune , est l'homme le plus brillant & le plus digne d'envie. Considéré dans une si longue suite de traverses , c'est le plus rare modele de constance & de courage. Nous n'avons point tâ ses défauts , sa présomption , son orgueil , sa passion extrême pour les honneurs , le commandement & le faste de la représentation ; mais à côté de ces défauts , placez ses vertus , le grand homme l'emporte.

Quoi qu'il en soit , jaloux à l'excès de la considération publique , il demandoit souvent à Girard ce qu'on pensoit de lui dans le monde. Girard lui répondit un jour : *Monseigneur , on dit que vous êtes le Roi des Gascons.* — Vraiment , lui répartit le Duc , j'en suis fort aise , mon enfant. La Gascogne a donné ses deux plus braves Rois à la France , (François I & Henri IV). Tu vois que par-là on me met à côté d'eux. On a raison , mon ami ; quiconque défend un Trône , pourroit fort bien le remplir. Le Roi des Gascons ! ce mot me charme : fais-tu que c'est en Gascogne que Charlemagne a fait son plus beau fait d'armes ? Il faut que je te

mene quelque jour à Roncevaux, & que je te montre la place où se sont immortalisés les douze premiers Pairs de France.

Nous nous disposons à rendre bientôt compte d'une satire fameuse faite contre cet homme illustre, intitulée *les Aventures du Baron de Fœnesté*, Roman historique composé par Théodore Agrippa d'Aubigné, aïeul de Madame de Maintenon, contemporain & ennemi de notre Héros, lequel est un autre caractère original, bien capable de figurer avec celui de d'Epernon; homme d'ailleurs dont la vie fut au moins aussi agitée, & qui mourut pareillement octogénaire. Nous parlerons, auparavant, de Joyeuse, autre favori de Henri III.



QUATRIEME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

UNE femme étoit persuadée, qu'on aime plus lorsqu'on est beaucoup aimé, que lorsqu'on doute de la vérité de sa conquête. On lui prouva, par le fait qui suit, qu'elle étoit dans l'erreur.

LA DISPUTE ET L'EXEMPLE.

Imprimé en 17.....

MADAME de Pinal avoit cédé à des soins que ses rigueurs avoient rendu très-pressans : elle n'avoit jamais soupçonné qu'on pût plaire moins en aimant trop. Elle se livroit à son ardeur avec cette ingénuité de conduite, qui feroit le plus grand charme de l'amour & le

plus doux plaisir d'un Amant, si la nature étoit moins imparfaite. Elle eut le malheur de s'appercevoir que ses caresses n'étoient plus payées que d'un retour de complaisance : elle rechercha la cause de ce changement ; jamais elle ne fût parvenue à le trouver , sans le secours des avis. Ce fut à son Amant lui-même qu'elle dû sa pénétration. Il eut la bonne-foi d'avouer qu'il n'étoit plus caressant , lorsqu'il étoit caressé. — Mon malheur est d'une espece nouvelle, dit Madame de Pinal ; le remede fera presque aussi cruel que le mal : je m'étois accoutumée à suivre la nature, & elle m'égaroit ; il faudra donc recourir à la fausseté des apparences , & feindre de vous aimer moins ! — Il faudroit des moyens plus sûrs , répondit cruellement le Chevalier ; mais je mourrois plutôt que de vous instruire mieux. — Quoi ! vous donner des soupçons ! — Ce seroit peu de chose. —

Vous donner un rival ! — Ce ne seroit pas assez. — Que faudroit-il donc ? — Nous séparer , céder à notre destinée.

Madame de Pinal pleura beaucoup en entendant cette réponse ; son cœur lui dit qu'elle renfermoit un arrêt. Le Chevalier , aussi touché de sa douleur qu'il étoit devenu indifférent à ses charmes , employa cet art de probité , qui successivement prépare une femme rendre à la résignation que le malheur rend nécessaire. Il fait engager l'amour-propre à faire des représentations. Pour la déterminer à le quitter , il prêta les couleurs de l'avilissement à cet état où une femme se trouve abandonnée , lorsqu'elle est obligée de couvrir des fleurs de la rendre , la stérilité du cœur de son Amant.

Des raisonnemens aussi pressans devenoient des avis très-positifs. Il falloit prendre son parti. Madame de Pinal étoit encore loin de s'y résoudre. Cet entête-

ment fatiguoit la probité. Il est devenu difficile , en amour , d'être honnête ; il est presque impossible d'être généreux : les principes sont altérés , l'ame est généralement corrompue ; la nuance de la délicatesse est à peu-près tout le tribut qu'on est obligé de payer. Le Chevalier avoit été plus loin ; il commençoit à raisonner sur le mérite de ses procédés , & sur les efforts de sa conduite ; il n'y a qu'un pas delà à l'ennui ; & de l'ennui à la révolte , il n'y en a point. Madame de Pinal alloit être quittée : heureusement la réflexion lui sauva un événement que les femmes de son caractère regarderont toujours comme un opprobre. Elle annonça au Chevalier qu'elle commençoit à souffrir pour lui de la contrainte où il vivoit , & ne mit d'autre prix à la liberté qu'elle alloit lui rendre , que la promesse de n'oublier jamais la grandeur de son sacrifice. Le Chevalier

promit ce qu'il ne pouvoit pas refuser , & parut honteux d'être obligé d'accepter ce qu'il avoit désiré d'obtenir. Le lendemain ils étoient séparés.

Madame de Pinal avoit formé un projet dont elle se promettoit le retour du bonheur qu'elle avoit perdu. Le Chevalier n'étoit devenu indifférent , que parce que l'amour avoit prévenu ses desirs depuis l'instant qui les avoit couronnés. Il étoit aisé de se faire une regle de conduite, d'après la connoissance de son caractère. L'usage contraire à l'empressement devoit être un moyen de le fixer ; mais il est devenu libre , dit-elle en elle-même ; où le retrouver ? comment le ravir aux objets qui se flattent déjà de le séduire ? comment l'enlever au tourbillon , & peut-être à l'amour ?

L'espoir de ramener un cœur , donne bien du courage & bien de l'esprit. Madame de Pinal commence par étudier

tous les moyens de plaire. Elle avoit possédé des talens ; elle consacre des jours entiers à les rappeler : elle y joint les connoissances que l'on peut acquérir quand l'esprit est devenu plus libre ; elle s'instruit sur-tout dans l'art de la coquetterie : elle se jette ensuite dans le tourbillon. Bientôt sa célébrité surpasse ses espérances : elle apprend que le Chevalier , instruit des impressions qu'elle fait , desire de la revoir , & craint l'accueil qu'elle peut lui faire. Elle fait trouver l'occasion de le rencontrer ; elle charme ses regards , & paroît disposée à se refuser à ses vœux. Il emploie les soins ; ils ne servent qu'à confirmer ses craintes par leur inutilité. Il écrit le billet le plus tendre : la réponse qu'on y fait est un badinage galant où règne une tranquillité d'esprit désespérante. Un Amant qui se connoît des torts , s'attend à des reproches. La sécurité que montrait Madame

de Pinal , prouve un sentiment plus mortifiant que les refus. L'orgueil , l'amour , le dépit enflamment un cœur où régnoit , peu de tems auparavant , la plus parfaite indifférence. Ainsi , notre cœur n'est qu'un fonds qu'il faut savoir faire valoir. Tous les moyens qui s'offrent à l'esprit du Chevalier sont tour-à-tour employés ; plus d'ordre dans la conduite , plus de liaison dans les idées : la galanterie & la fureur inspirent tour-à-tour un homme qui ne se connoît plus. Madame de Pinal convaincue de son triomphe , veut en assurer la durée par la conviction de la raison. Elle parle au Chevalier avec cette prudence , avec cette sagesse qui est un si cruel reproche : elle lui trace un tableau exact de sa conduite passée ; elle lui retrace tout l'amour qu'il a trahi par son inconstance ; & le fait juge de son sort. Il tombe à ses genoux , & pleure des fautes dont il est moins

puni que pénétré : instruit du pouvoir de la pitié & des ressources du repentir, il emploie l'autorité des sermens & l'éloquence de la douleur : son ame sincère trouve aisément un garant dans le cœur qu'il attendrit par degrés. La victoire commence à déployer ses drapeaux flatteurs ; mais le combat dure encore. Madame de Pinal se défend, résiste, capitule ; & ne se rend enfin qu'avec un art, une gloire qui lui assurent à jamais l'estime, le respect & l'amour du vainqueur.

Nous savons que cet amour dure encore, & que le Chevalier n'a plus connu la langueur. Madame de Pinal, objet très-réel & très-aimable, n'a pas oublié son expérience dans sa conduite. L'amour y a perdu ; le plaisir en a souffert ; mais il s'agit d'être solidement heureuse dans un engagement qui doit durer toujours. En rendant les caresses plus rares, on rend les desirs plus vifs & plus fréquens : on se prive d'un bien, pour s'assurer un fort.

T A B L E

DU VOLUME DE FEVRIER.

R ÉGULE, ou la Reine de beauté, page 3	
Observations sur les Romans historiques relatifs à l'Histoire de France,	52
Les menus Devis du Château de Plassac, en Saintonge,	66
Particularités sur la vie du Duc d'Epéron, 146	
La Dispute & l'Exemple,	205

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Volume du mois de Février de la *Bibliothèque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination, & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 31 Janvier 1782.

DE SANCY.

De l'Impr. de P. Fr. GUEFFIER, rue de la Harpe.

BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE

DES ROMANS; OUVRAGE PÉRIODIQUE;

*DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des
Romans anciens & modernes , François , ou
traduits dans notre Langue ; avec des Anec-
dotes & des Notices historiques & critiques
concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages ;
ainsi que les mœurs , les usages du tems , les
circonstances particulières & relatives , & les
personnages connus , déguisés ou embléma-
tiques.*

M A R S 1782.



A P A R I S ,

AU BUREAU , rue Neuve Sainte-Catherine ;
pour Paris.

AU BUREAU , & chez GUEFFIER , Libraire-
Imprimeur , rue de la Harpe , vis-à-vis la rue
Saint-Severin , pour la Province.

Avec Approbation , & Privilège du Roi.

UNIVERSITY OF CHICAGO

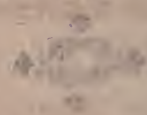
THE UNIVERSITY OF CHICAGO

CHICAGO, ILLINOIS

1892

The University of Chicago is a private research university in Chicago, Illinois. It was founded in 1890 and is one of the leading universities in the United States. The university is known for its commitment to academic excellence and its diverse student body. It has a long history of producing world-class scholars and leaders in various fields of study.

CHICAGO, ILLINOIS



CHICAGO, ILLINOIS

The University of Chicago is a private research university in Chicago, Illinois. It was founded in 1890 and is one of the leading universities in the United States. The university is known for its commitment to academic excellence and its diverse student body. It has a long history of producing world-class scholars and leaders in various fields of study.



BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS.

MARS 1782.

SECONDE CLASSE.

ROMANS DE CHEVALERIE.

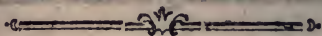
LE NOUVEL AMADIS,

Par M. de Wieland.

C'EST ici un Poëme, non un Roman : les noms d'Amadis & de Wieland recommandent un pareil Ouvrage ; il n'a pas toutes les grâces de l'Amadis dont on parle tous les jours avec

A ij

complaisance; mais on peut se distinguer, & briller même au second rang.



CHANT PREMIER.

Tout Poëme doit commencer par une invocation; aussi l'Auteur en fait-il une à sa Muse, mêlée d'imprécations contre les critiques, contre les faux dévôts, & contre les Prudes.

Les filles de Schah-Bambo, qui depuis trois ans voyageoient, s'arrêtent un jour d'été, vers l'heure de midi, dans une belle plaine, située au pied du Mont Atlas, font dresser une tente pour se mettre à couvert des rayons du soleil; & on leur prépare un excellent dîné. Pendant ce tems, fais-nous connoître, ô Muse! les noms & les caracteres de ces Princesses & des Chevaliers qui les accompagnent: Léoparde, l'aînée, est la plus fiere & la plus insensible de toutes les femmes; Dindonnette est à sa droite, avec son écureuil & son petit chien: c'est une bonne Princesse toute ronde, & un peu bornée, à ce que dit la chronique. A gauche, est Chatouilleuse la Pudique, qui se pince les levres pour ne pas

rire quand elle entend quelques mots à double sens. La quatrième est Colifichon, charmante brune, vive, légère, enfant gâté, coquette à l'excès, & cherchant toujours l'occasion de faire quelque malice. Enfin, la dernière est Blaffardine la blonde : elle s'est promis de ne donner son cœur qu'à celui qui seroit plus blond qu'elle-même : il y a toute apparence qu'elle n'aura point de postérité.

D'une foule d'Amans venus à la Cour de Schah-Bambo, des quatre parties du monde, deux étoient seulement restés attachés à leur char, parce que leur humeur dédaigneuse & leurs caprices avoient fait fuir tous les autres. L'un est Don Bleumourant, fils & unique héritier de l'Empereur de Trébisonde, dont la passion pour la belle Léoparde l'a emporté sur tous les tourmens & les cruautés qu'il a eu le malheur d'en essuyer. La douleur le rend méconnoissable ; il en est desséché ; & sa vie ne tient plus qu'à un souffle. L'autre est Don Caramel, brave & loyal Chevalier, toujours prêt à combattre monstres & géans, également épris de Dindonnette & de Chatouilleuse, nouveau Céladon dans

toute l'étendue du terme : également maltraité par l'une, qui ne s'occupe que de ses poupées & de son écureuil, & par l'autre, qui le dédaigne par caractère, il est satisfait de pouvoir leur offrir ses vœux, tour-à-tour ; & son amour platonique est trop payé par la simple faveur d'un baiser sur la main, quand on veut bien le lui permettre.

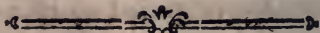
Après le repas, l'on se sépara. Léoparde, gardée par vingt Maures armés, se mit au bain, & Bleumourant s'enfonça dans la forêt pour rêver plus tranquillement à ses amours. Caramel aux pieds de Chatouilleuse, qui ne le regardoit pas, sembloit se confondre voluptueusement en la considérant ; & Blafardine, assise aux pieds d'un palmier, se faisoit tenir un grand miroir par son nain, s'admiroit, & peignoit sa blonde chevelure.

Tout-à-coup la forêt retentit d'un bruit aigu ; les Princesses sont épouvantées, & bientôt paroît un spectacle assez singulier. Douze jeunes garçons, portant une livrée verte richement brodée, & tenant chacun un cor, dont ils donnent tous ensemble, précédent, montés sur des che-

vaux gris-pommelé, un beau Paladin, porté par un cheval arabe. Il est couvert d'un long manteau de taffetas de sept couleurs : son casque est un petit chapeau brodé d'or à clinquant. Un grand parasol attaché par un ruban couleur de rose, lui sert de bouclier ; & un éventail, sur lequel sont peintes les victoires de l'Amour, lui tient lieu de lance, d'épée, d'arc & de carquois. L'air est embaumé par les parfums qu'il a répandus sur toute sa personne. Pour sa garde, il a le géant Moulineaux (*), monté sur un puissant éléphant. Les Princesses, à la vue de ses énormes moustaches, prennent aussi-tôt la fuite. Léoparde, qui se baigne, se sauve comme une ménade ; Charouilleuse, de son côté, se met à courir aussi vite que si elle avoit des aîles. Malgré tout ce que lui dit Don Caramel pour l'encourager à rester, elle n'entend rien ; la frayeur lui montre à chaque instant le Géant plus haut de quelques coudées : sa course n'est arrêtée que par un large fleuve dont les bords sont garnis de ro-

(*) Conte du Béliet de M. Hamilton.

seaux ; elle desirè de s'y réfugier , & se jette , sans s'en appercevoir , dans les bras d'un Triton qui repose.



C H A N T I I.

C E P E N D A N T la belle Dindonnette couchée sur un lit de repos , s'occupoit paisiblement de sa digestion , s'embarassant très-peu de tous les Géans & de tous les Nains de l'univers. Quant à Colifichon , qui est ravie d'aise , & se promett beaucoup de cette aventure , elle court à sa toilette , répare sa coëffure , & essaye les mines qu'elle croit aller le mieux à l'air de son visage.

Don Parasol appercevant les tentes , & persuadé qu'il y trouvera bonne compagnie , fait mettre pied à terre à son Géant , qui paraît moins grand de moitié , pour aller annoncer son arrivée aux Princesses , & les saluer de sa part. Colifichon jette un dernier coup-d'œil sur son miroir , & voit , au moment où le Chevalier est près d'entrer , qu'il lui manque une mouche. O perfide miroir ! Mais on a encore assez de tems pour réparer ce

malheur. La mouche est placée, & derrière elle se tient le fripon d'Amour. Le premier abord fit voir que la Dame & le Chevalier se convenoient parfaitement. Qu'on ne déclame plus contre la sympathie ! Comme un nouveau César, notre Héros peut dire : *Veni, vidi, vici* ; & lui-même est aussi facilement vaincu que sa victoire a été facile. Semblables à deux papillons animés du même desir, leurs cœurs volent l'un au-devant de l'autre. Et comment résister à la nature, à la plus douce & à la première de ses loix ? L'aimant attire le fer, la terre attire la lune, un beau Chevalier attire une coquette, qui, à son tour, attire le Chevalier.

Dans la conversation, la Princesse demande à Parasol pourquoi au-lieu d'armes, il ne porte qu'un parasol & un éventail ? « La raison du parasol est assez simple, dit le Chevalier : on a un teint » que l'on est bien-aise de conserver : » quant à l'éventail, Princesse, c'est un » secret dont je n'ose vous faire part ; » mais je puis vous assurer qu'il joue le » plus grand rôle dans l'histoire de ma » vie ». Cette réponse ne fait qu'aiguil-

lonner la curiosité de Colifichou : elle veut absolument voir l'éventail ; mais on lui signifie que cela ne se peut , à moins qu'elle ne commence par se soumettre à une condition. « Quelle est cette condi-
» tion ? demande-t-elle. — Madame ,
» réplique le Chevalier, ma tante, l'il-
» lustre Fée Mab , en me faisant ce pré-
» sent, m'a prescrit de ne laisser voir
» mon éventail qu'aux Princesses qui
» voudroient bien se résoudre , sans pré-
» liminaires , à m'aimer un peu , & à
» m'honorer de leurs faveurs. Une de
» ses propriétés , c'est que , dès que j'ai
» trouvé un objet sensible & foible jusqu'à
» ce point , ses traits se trouvent peints à
» l'instant sur l'éventail , avec toutes les
» circonstances de ma victoire. Il avoit
» d'abord cent cases ; & depuis que la
» bonne volonté de la première Princesse
» l'a fait consentir à me fournir le pre-
» mier tableau , tous les autres , à l'ex-
» ception d'une seule case qui reste en-
» core vuide , ont été remplis par la
» seule curiosité ». Cet aveu redouble
encore celle de notre coquette ; elle fait
ses efforts pour tirer l'éventail du sein de
Parasol ; & n'y pouvant réussir , elle se

seroit peut-être soumise à la condition prescrite, sans un événement auquel on ne s'attendoit pas.

Le bruit affreux d'un combat se fait entendre dans la forêt. Dindonnette entre toute effarée dans la tente où sont Colifichon & Parasol, en criant : « Au secours, Seigneur Chevalier, ou nous sommes perdus ». Parasol avoit été toute sa vie l'ennemi juré du sang & des combats : il se contente d'appeller son Géant, & de lui ordonner d'aller voir ce qui se passe. Le Géant est bientôt de retour, & leur apprend qu'un brave & puissant Chevalier couvert d'armes dorées, se défend seul contre vingt Maures, à dix desquels il a déjà fait mordre la poussière. « Et tu n'as pas combattu pour secourir ce Chevalier ? lui dit Parasol. — Seigneur, répond le Géant, vous ne me l'aviez pas ordonné ; je n'ai marché que pour reconnoître les forces des ennemis ; & puis je n'avois pas ma massue ; & vous savez que jamais Géant ne combattoit sans cette arme. — Prends-la donc au plus vite, reprend son maître, & va combattre ». Ce n'étoit plus la peine ; le brave

Chevalier s'étant débarrassé de la troupe qui l'avoit assailli , approchoit déjà des tentes. Les Princesses envoyerent aussitôt trois de leurs Pages à sa rencontre , pour l'engager à venir se reposer.

Quoique couvert du sang qui coule de ses blessures , le Chevalier arrive lestement , est présenté aux Princesses par Don Parasol , comme le plus illustre Guerrier du monde. Elles font un mouvement , comme pour se lever , mais elles restent en place. Dindonnette le considère avidement , comme s'il étoit le premier homme qu'elle eût vu. Lui , de son côté , prompt à s'enflammer pour toutes les Belles , est frappé des appas de celle-ci , qui s'apercevant que le sang coule à travers les mailles de sa cuirasse , s'écrie toute effrayée : » Eh vite , Seigneur Parasol , aidez - moi à désarmer ce beau » Chevalier ! « Parasol , qui craignoit toujours quelque accident , avoit à sa suite un fameux Chirurgien Chinois , possesseur d'un baume capable de guérir les maladies les plus dangereuses , & même de rendre la vie aux morts. Cet homme est appelé ; on conduit le Chevalier dans une tente voisine ; on le désarme ; on

le place sur un bon lit préparé par la main même de Dindonnette ; on visite ses plaies , qui ne se trouvent pas dangereuses ; on les panse , & cependant on défend au Chevalier de parler. Pour le dédommager de ce silence , la Princesse le regarde avec beaucoup de complaisance , & il répond à ces regards flatteurs par des regards plus-tendres ; mais on se lasse de regarder. Dindonnette , naturellement un peu causeuse , se rappelle un conte que sa nourrice lui a raconté dans la nuit précédente pour lui procurer du sommeil , & desiré qu'il produise le même effet sur le Chevalier qui a besoin de dormir ; malgré lui , elle le force d'entendre son récit , qu'elle commence en ces termes :

» Il y avoit une fois un Roi qui avoit
» sept châteaux : chaque château avoit
» sept tours , & sur chaque tour étoit un
» coq d'or fait par art de féerie , qui avoit
» l'air animé , qui chantoit les heures du
» jour & de la nuit , & qui battoit des
» ailes aussi-tôt qu'il appercevoit une
» Demoiselle de la Cour. Le Roi venoit
» tous les jours visiter ses coqs & les
» compter. Un jour il trouva qu'il lui

» en manquoit un ; cela le mit dans une
» telle colere , que personne n'osa rester
» auprès de lui , excepté son fou , qui lui
» dit : Frere ? pour un Roi tu n'as guères
» de tête : je gage que le coq qui te man-
» que sera retrouvé d'ici à demain ; le
» drôle est occupé à faire le Jupiter avec
» quelque Lédà de la Cour , & je parie
» mon capuchon contre ta couronne que
» je le prendrai sur le fait. Or le Roi
» avoit une fille plus belle que le jour ,
» & plus fiere qu'elle n'étoit belle. Elle
» rebutoit & réduisoit tous ses Amans
» au désespoir. Le même jour que le coq
» s'étoit envolé , Landérette (ainsi se
» nommoit la Princesse) se promenoit
» dans un bois : comme il faisoit chaud ,
» elle étoit légèrement vêtue : elle s'as-
» sit au pied d'un rosier à l'ombre d'un
» mirte , & s'endormit sur le gazon.
» Voici venir un grand coq d'or qui l'ap-
» perçoit , s'approche d'elle tout douce-
» ment , & fait tomber de son bec dans
» le sein de Landérette un petit œuf
» moins gros que celui d'un colibry ».

Là , le meilleur des contes fut inter-
rompu par un cri perçant. Le petit Nègre

de Dindonnette entre tout essoufflé dans la tente : » Madame , votre écureuil.....
» Qu'est-il arrivé ? — Il s'est sauvé. —
» Ah Dieux ! ». La Princesse quitte le Chevalier pour aller à la recherche de son écureuil. Le Chevalier resté seul s'écrie douloureusement : » Serai-je donc toujours la dupe de mon imagination ?
» Me laisserai-je tromper chaque fois par les apparences ? L'oye dont le Roi d'Israël (1) devint amoureux, n'étoit un oye que par enchantement : mais , sa figure à part , cette Dindonnette est une véritable oye. Chercherai-je toujours en vain l'original du portrait qui est gravé dans ma tête ? Non , quelque chose me répond que mes courses ne seront pas toujours infructueuses «.



C H A N T I I I.

PENDANT que la simple Dindonnette cherchoit à endormir le Chevalier par ses contes, Férafis , son Secrétaire , resté avec

(*) Ah ! quel conte ! de Crébillon.

la curieuse Colifichon dans l'autre tente, racontoit , suivant l'usage , l'histoire & les hauts faits d'armes & d'amour de son maître.

» Mon maître est le Prince Amadis ;
» dit Férafis. Dès qu'il fut né , le Roi ,
» son pere , ayant fait consulter un Ora-
» cle fameux , en reçut , pour réponse ,
» que le Prince seroit heureux dans toutes
» ses entreprises , & rendroit son nom
» illustre à jamais , si l'on parvenoit à le
» garantir des pièges de l'amour. En con-
» séquence , le Roi ordonna qu'on le
» renferma dans une tour de jaspe , où
» pendant sa premiere enfance il fut soi-
» gné par des Géromides invisibles. On
» lui donna dans la suite pour instituteur
» un vieux Druide fort savant dans toutes
» les parties de la Philosophie physique
» & morale.

» A quinze ans le Prince étoit un pro-
» dige ; mais il n'avoit encore jamais vu
» de femmes , parce que l'entrée de la
» tour , qu'il ne quittoit point , leur étoit
» interdite sous de severes peines. On
» avoit malheureusement laissé dans une
» des salles un grand & magnifique ta-
» bleau représentant le choix d'Hercule.

» Ce Héros y étoit peint entre la vertu
» & la volupté. Le Prince jusqu'alors
» avoit fait peu d'attention à ce chef-
» d'œuvre : mais l'âge & la nature lui ou-
» vrirent les yeux. Il ne pouvoit plus se
» passer d'admirer les deux figures de
» femmes. La noblesse de celle qui re-
» présentoit la vertu le touchoit profon-
» dément ; mais la volupté l'attiroit vive-
» ment. A la fin il les regarda tant, que son
» imagination , prompte à s'enflammer ,
» confondit les deux figures ; & il se for-
» ma l'idée d'une beauté réunissant les
» perfections des deux.

» Alors il n'écoute plus les leçons de
» son vieux Pédagogue , qui , voulant un
» jour lui prouver que l'on porte son bon-
» heur en soi-même , en reçoit cette re-
» ponse : » Viens , vieux fou , viens que
» je te montre le bien suprême ! Vois-tu
» ces deux figures ? Eh bien , composez-
» en une seule Divinité ; ce sera dans son
» sein que je trouverai le bien suprême.
» Tu veux repaître mon esprit des chi-
» mères de ton Sénèque ; tu me dis sans
» cesse que c'est un grand crime de con-
» noître une femme , & même de la re-
» garder ; cependant dans toutes les leçons

» que tu m'as données , je vois que les
» femmes jouent toujours le premier
» rôle , tant dans l'Histoire que dans la
» Fable. Ouvre seulement Homere :
» quelle fut la cause de la guerre de
» Troye ? Les beaux yeux de la fille de
» Léda. Et Achilles , & Patrocle , &
» tous les Héros de l'antiquité ne trou-
» voient-ils pas ce sexe capable de leur
» faire oublier les fatigues de leurs tra-
» vaux ? Ecoute , je ne suis plus un en-
» fant , & je ne prétens pas que tu me
» tiennes plus long - tems dans l'escla-
» vage.

» Près de la tour où mon Prince étoit
» renfermé , demeuroid une Fée puis-
» sante , belle encore , quoiqu'un peu sur
» le retour. Elle connoit par ses livres la
» triste situation d'Amadis ; & résolut
» de l'en tirer & d'en profiter , s'il étoit
» possible. Aussi-tôt un coup de baguette
» fait une ouverture au mur de la tour.
» Le Prince qui s'en apperçoit , profite
» de la liberté qui lui est offerte , &
» s'échappe à l'instant , pendant que le
» Druide est profondément endormi. Il
» se trouve dans un vaste & magnifique
» jardin , dont une allée le conduit à un

» Château où il apperçoit la Fée qui fait
» semblant de dormir sur un lit de re-
» pos. Il l'admire, & croit reconnoître
» l'original du tableau chimérique qui
» s'est formé dans son esprit. Elle s'é-
» veille, voit le Prince; ils font con-
» noissance. Amadis déclare son amour;
» on se défend autant qu'il convient;
» mais à la fin la victoire est à lui. Trois
» semaines se passerent dans des ravisse-
» mens inexprimables & des fêtes sans
» cesse renouvelées. Au bout de ce tems,
» le bandeau tombe des yeux du Prin-
» ce; au-lieu de la perfection qu'il cher-
» che, il ne voit plus dans la Fée qu'une
» femme personnelle qui n'est occupée
» que de son propre bonheur. Les Fées,
» comme vous savez, n'aiment point
» qu'on les abandonne. Heureusement
» pour mon maître, dans le même tems
» il tomba dans les filets de celle-ci un
» jeune Chevalier, pour lequel elle fut
» elle-même inconstante; ce qui épar-
» gna à mon maître le désagrément d'être
» métamorphosé en quelque animal, ou
» même en quelque plante. Ils se sépa-
» rerent donc de bonne grace & fort
» amicalement. Depuis trois ans que

» cette aventure s'est passée, Amadis court
» fans cesse après l'original de son fan-
» tôme ; & toutes les Dames qu'il ren-
» contre reçoivent ses hommages jus-
» qu'à ce qu'il soit détrompé. Six dou-
» zaines d'erreurs n'ont encore pu le
» faire revenir de sa fantaisie ».

Parasol éclate de rire à ce singulier
récit. Mais Colifichon se croyant assez de
charmes pour fixer le Héros dont elle
vient d'entendre l'histoire, lui dit : « Sei-
» gneur Chevalier , ne pensez-vous pas
» que ce personnage extraordinaire mé-
» rite d'être retenu ? Parasol fait sem-
» blant de ne pas entendre , & se met
» à chanter. Vous chantez à ravir , dit
» la Princesse. Va voir , Zélis , comment
» se trouve ce Chevalier ; mais non , j'y
» veux aller moi-même : . . . Seigneur ,
» donnez-moi la main Parasol lui
» donne le bras en faisant la grimace ;
» lorgne, en sortant, une soubrette qui lui
» semble digne de le venger , & tire sa
» révérence à la Princesse aussi-tôt qu'elle
» est parvenue à l'entrée de la tente
» d'Amadis ».



C H A N T I V.

LE Lecteur se rappelle sans doute que nous avons laissé la severe Léoparde , qui , ayant été effrayée à la vue du Géant , étoit sortie aussi-tôt du bain , & s'étoit mise à courir sans se donner le tems de se couvrir d'un voile , & sans savoir où elle alloit. Les femmes de sa suite , qui se baignoient avec elle , l'avoient suivie dans le même état ; & une partie des esclaves Maures de sa garde étoient accourus , quoique se tenant toujours , par respect , à une certaine distance. Comme la peur donne des jambes , ces Dames avoient parcouru , sans s'en appercevoir , un assez long espace de chemin. Enfin elles s'arrêterent sur une petite éminence , & furent très-surprises de ne pas entendre le moindre bruit qui eût pu leur faire reconnoître le chemin des tentes. Le soleil commençoit à baisser , & les ombres gigantesques des cedres s'éten- doient à perte de vue dans le vallon. Fille de Bambo , en quelle extrémité te voilà

réduite ! pas une chaumière pour passer cette nuit , & de plus , pas de quoi couvrir ta nudité ! La Princesse & ses suivantes regardent de tous côtés , & se mettent à pousser des cris affreux. Enfin l'une d'elles fit appercevoir à ses compagnes un Château construit sur un rocher , dont les murs paroissoient d'or , parce qu'ils étoient éclairés par le soleil couchant. Cette vue leur rend le courage ; Léoparde même se croyant déjà en possession de ce Château , en prend le chemin avec assez de vivacité. Laissons-la y arriver , supposé qu'elle le puisse , & retournons à la Princesse Chatouilleuse , dont la position n'est gueres moins critique.

Etant tombée , évanouie , comme nous l'avons vu , dans les bras d'un Triton qui dormoit paisiblement entre des roseaux , sa chute réveilla le Dieu marin , qui saisit sa proie , & l'emporta à la nage dans sa grotte. Elle n'étoit pas encore revenue de sa foiblesse , quand elle y fut déposée. Le Triton n'avoit ni eau de luce , ni vinaigre pour lui rendre ses sens ; il employa d'autres moyens. Surprise en se reconnoissant , de se trouver sur un lit de jonc & de mousse , effrayée

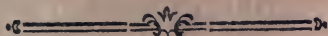
de se voir au pouvoir d'un homme, & quel homme ! une espece de monstre ! la pudique Chatonilleuse se livre de nouveau à son désespoir. Son Amant à barbe verte, qui ignore les délicatesses de l'amour, dont il ne connoît que le but, parvient cependant à l'appaiser, & elle prend le parti de la résignation ; car, comment faire ? elle est entourée de tous côtés d'une mer large & profonde ; elle ne peut ni nager, ni marcher sous les eaux. Il faut bien se résoudre. D'ailleurs, le Triton étoit un époux assez commode ; il aimoit fort à dormir : quand il se livroit au sommeil, la Princesse avoit la liberté de faire une promenade sur l'eau dans un bateau doré, & même de gagner le rivage, accompagnée seulement d'une vieille Ondine, facile à apprivoiser, au moyen de quelques bonbons.

Un jour qu'elle se reposoit sur le rivage, à l'ombre d'un palmier, pendant que son vieil époux ronfloît à son aise dans sa grotte, passe un puissant Chevalier, qui, surpris de voir une telle beauté si magnifiquement vêtue dans la contrée la plus sauvage de l'univers, s'arrête, & lui fait poliment offre de ses services.

Chatouilleuse , voyant un homme bien fait & de bonne mine , croit devoir l'écouter ; mais elle a l'air de balancer. Don Boréas emploie des expressions si persuasives , que la Princesse n'hésite plus : elle raconte son aventure au Héros , ne ménage point le Triton , se garde cependant bien de convenir qu'elle en a été traitée comme sa femme , a grand soin de dire qu'il a eu pour elle tout le respect dû à son sexe & à son état ; mais que ne sachant s'il se conduiroit toujours de même , le plus sûr pour elle est de fuir. Boréas la prie de le recevoir pour son Chevalier , & la prévient qu'il espere en obtenir un jour le nom d'Amoureuse Mercy. Trois baisers sur la main , punis par trois légers coups d'éventail , scellent le traité , & Chatouilleuse monte en croupe derriere son nouveau Chevalier. Le coursier , fier de porter un tel fardeau , s'éloigne au galop. Tout-à-coup un personnage qui sort du bois , vient à leur rencontre. Je vous apprendrai sans doute qui c'étoit ; mais il est tems d'aller voir ce qui se passe dans les tentes.



CHANT



CHANT V.

LES divers événemens arrivés dans le cours de la première journée, avoient tellement occupé les esprits, qu'à peine s'étoit-on apperçu de l'absence de trois des Princesses; mais quand la nuit vint couvrir la nature de son voile sombre, & que Colifichon s'aperçut qu'il ne restoit plus qu'elle, (car nous savons que Dindonnette s'étoit aussi égarée en cherchant son cher écureuil) le désespoir de cette Princesse fut inexprimable. Les Maures, les Eunuques, tout ce qui avoit des jambes fut aussi-tôt envoyé à la recherche, avec des flambeaux allumés: ils passerent la nuit à cette occupation, remplissant le bois de leurs cris, qui ne furent répondus que par les seuls échos.

L'aurore commençoit à rougir l'Orient, quand la troupe noire fit rencontre d'un Chevalier couvert d'armes bleues, & précédé d'un Nain, qui leur cria: Canailles, rangez-vous. Les Maures, intimidés à la vue d'un homme qui paroît

ne pas entendre raillerie , se placent de côté tout tremblans. Un d'eux cependant plus hardi , se hazarde à demander au Nain s'il n'auroit pas rencontré trois ou quatre Princesses en son chemin? « Avez-
» vous donc perdu le sens? répond le
» Nain ; & depuis quand voit-on les
» Princesses courir les bois en troupe ,
» comme les sapajous? — Depuis hier ,
» répond le Maure ; & nous nous apper-
» cevons bien , par la lassitude que nous
» éprouvons , que rien n'est plus véri-
» table ».

L'aventure paroît au Chevalier mériter qu'il en entende le récit : le Maure promet de le faire , en peu de mots ; & pour tenir parole , il commence son histoire à la nuit des nûces de Bambo. Il raconte comment tous les ans la Reine Carminade , son épouse , lui donnoit une belle fille ; & cela six ans de suite ; comment ces Princesses sont devenues grandes & belles ; comment nombre de Princes & de Chevaliers en sont devenus amoureux , & en ont été rebutés ; comment la plupart d'entr'eux sont morts de chagrin , ou devenus fous , ou ont perdu la vue à force de pleurer ; comment

Schah-Bambo, pressé du desir de se voir grand-papa, avoit envoyé consulter un Oracle fameux, qui avoit répondu qu'il falloit faire voyager ses filles sans délai pour chercher ce qu'elles n'avoient pas ; comme Bambo s'étoit écrié : L'Oracle
» a-t-il du bon sens ? Corbleu, va-t-on
» chercher ce que l'on a ? Qu'elles par-
» tent cependant, qu'elles cherchent,
» & que l'Oracle soit accompli. . . . ».
Le Maure parle ensuite des préparatifs du départ, puis du voyage des Princeses ; il décrit tous les pays qu'elles ont parcourus, & finit par les aventures de la veille, sans oublier le beau Chevalier Parasol & son éventail. A ce mot d'éventail, le Paladin se fait dépeindre celui dont on lui parle, & dit aux Maures de le conduire à leur maîtresse. Ceux-ci sont ravis de la proposition. « Nous ne retournerons
» pas sans avoir fait une rencontre, se
» disent-ils, & cela suffira peut-être
» pour appaiser la colere de Madame
» Colifichon. Il est vrai qu'elle a déjà
» deux Chevaliers ; mais deux & un font
» trois, & le Nain compris, la cour en
» fera plus nombreuse ».

Les voilà donc faisant route ensemble.

A quelque distance des tentes , Anticéladon (c'est le nom du Chevalier nouveau venu) apperçoit le beau Parasol tranquillement endormi près d'une jeune fille. L'éventail est à côté de lui. Anticéladon , à qui Parasol a ravi ce précieux bijou , par le moyen de sa tante , il y a quelque tems , ravi de trouver une si belle occasion de le recouvrer sans effusion de sang , met pied à terre , saisit l'éventail , remonte sur son coursier , & s'éloigne au grand galop.

Quel fut le désespoir du pauvre Parasol , quand il s'éveilla , & qu'il se vit privé de ce meuble , sans lequel il n'étoit plus propre à rien ! Il accuse la jolie Nymphe de ce vol , & celle-ci , pour se justifier , veut bien se soumettre à l'examen le plus humiliant. N'ayant rien trouvé , & craignant les mauvaises plaisanteries qu'il mérite si bien , il va joindre son Géant & sa suite , fait sceller son cheval , & part en diligence pour aller porter ses plaintes à sa tante , la fameuse Mab.





CHANT VI.

APRÈS un long & paisible sommeil ; le brave Amadis , la fleur de la Chevalerie , s'éveilla enfin , & se trouva sain & sauf. Il apprit aussi-tôt la triste aventure & le départ du Seigneur Parasol. Tout ce qu'il avoit vu , & tout ce qu'on lui rapporta des filles de Bambo , refroidit un peu le desir qu'il avoit eu d'abord de se vouer à leur service ; mais comme il savoit vivre , & que les loix de la Chevalerie , dont il étoit exact observateur , ne lui permettoient pas d'abandonner une Dame , & sur-tout une Princesse , sans lui offrir le secours de son bras , il envoya demander à Colifichon la permission de lui faire sa révérence. La réponse fut des plus engageantes. Il vint , & la trouva sous les armes , c'est-à-dire à sa toilette. Le Chevalier , frappé de quelques beautés que l'art vouloit dérober à ses regards , & qui n'en devenoient que plus touchantes , prit la coquetterie pour la pudeur , permit à son ame facile de recevoir les

traits qui partoient de deux yeux plus souvent baissés que fixés sur les siens ; & bientôt la fille de Bambo disparut à ses yeux pour être remplacée par le fantôme de son imagination.

L'on se doute bien que Colifichon , voulant aller elle-même à la recherche des autres Princesses , Amadis s'offrit à l'accompagner , & qu'il fut accepté. Marchant l'un à côté de l'autre sur de fiers chameaux , il falloit égayer un peu le voyage. C'est ce que fit Colifichon , en traçant à son Chevalier , avec beaucoup d'esprit & de malice , le portrait de ses sœurs. « Vous n'en connoissez qu'une ,
» lui dit-elle ; c'est une bonne fille , aussi
» simple que l'enfant qui naît. Vous
» avez sans doute vu des prudes ; mais
» vous parcoureriez en vain ce monde &
» mille autres , sans en trouver une qui
» le fût davantage que ma sœur aînée
» Léoparde. Fiere de sa beauté , n'ayant
» jamais connu la pitié , sa cruauté a fait
» périr un nombre infini d'Amans. Un
» seul lui est resté , parce que le naturel
» de celui-ci est de se nourrir de larmes ,
» & de se soutenir par le désespoir : c'est
» le Prince Don Bleumourant de Tré-

» bifonde. Blaffardine , une autre de mes
» sœurs , est une grande fille , droite com-
» me un pin , blanche comme la neige
» qui réfléchit les rayons du soleil , les
» cheveux couleur de feu , les yeux petits
» & sans expression , la gorge comme
» celle d'une nourrice , peu d'esprit , &
» cependant la plus dédaigneuse de tou-
» tes les créatures. Le plus grand mérite
» ne sauroit la toucher ; elle a déclaré
» qu'il falloit qu'un homme , pour lui
» plaire , fût aussi blond & même plus
» blond qu'elle. Que vous dirai-je de
» Fleur - d'épine ? C'est sans contredit la
» plus belle de nous six. Mais je remercie
» les Dieux de l'avoir séparée de nous ,
» sans que je sache comment ; car c'est
» une insoutenable créature ; elle croit
» que toute la nature est faite pour ram-
» per devant elle. Un simple coup-d'œil
» a toujours été la seule récompense des
» plus hautes aventures mises à fin à son
» honneur ; & elle croyoit encore les avoir
» trop payées. Pour Chatouilleuse . . . ».

La Princesse alloit continuer cette belle
caricature , quand elle fut interrompue
par la rencontre du Prince de Trébifonde.
« Eh ! d'où venez-vous , lui cria-t-elle du plus

» loin qu'elle put l'appercevoir , Seigneur
» Chevalier de la triste figure ? & qu'a-
» vez-vous fait de la Dame de vos pen-
» sées ? — Hélas ! répondit Bleumourant ,
» depuis vingt-quatre heures que je cher-
» che ses traces , je perds ma peine &
» mes pas. — Peut-être a-t-elle été enle-
» vée par le Centaure Bleu ? — L'eût-il
» transportée au centre de la terre , j'irai
» l'y chercher , le combattre , & trouver
» enfin la victoire ou la mort ». En ce
moment nos voyageurs découvrent un
Château magnifique , & se persuadent
qu'il doit renfermer les personnes qu'ils
cherchent. Ils s'acheminent donc de ce
côté.

Ils n'en étoient plus qu'à une demi-
lieue , quand un Nain vint se jeter aux
pieds d'Amadis pour lui demander sa
protection. « Que veux-tu ? dit le Che-
» valier. — Ce Château que vous voyez ,
» Seigneur , est entouré d'un lac de feu ,
» & possédé par le plus hideux & le
» plus méchant de tous les Nègres , qui
» tient dans ce moment sous sa puissance
» ma maîtresse , la plus belle personne
» du monde. Il veut la contraindre à par-
» tager son lit cette nuit même , & c'est

„ elle qui m'envoie reclamer l'assistance
„ de votre bras toujours vainqueur : le
„ lac de feu est un assez grand obstacle , à
„ la vérité ; mais votre courage saura le
„ surmonter. — Te moques-tu de moi
„ avec ton lac de feu ? Mais allons :
„ Madame , vous savez que je dois secou-
„ rir tous les opprimés ? ainsi permettez
„ que je vous laisse avec le Seigneur
„ Bleumourant. — Un moment , répond
„ le Prince de Trébifonde , le Nain dit
„ que c'est la plus belle Princesse du
„ monde ; en ce cas , ce doit être Léo-
„ parde , & l'aventure me regarde seul.
„ — La question est facile à résoudre ,
„ reprend Amadis. Eh ! Nain , de quelle
„ couleur sont les cheveux de ta maî-
„ tresse ? — Ils sont , répond le Nain ,
„ comme dit Eschylle , plus d'or que l'or
„ même. — Comment , dit Amadis , tu
„ entends le Grec ? — Aussi bien que
„ ma mere , replique le Nain ; je suis de
„ famille Grecque. — Et tu ressembles à
„ un y grec , dit Colifichon , qui l'auroit
„ voulu voir bien loin. — Vous voyez ,
„ Prince , dit Amadis à Bleumourant ,
„ que ce n'est sûrement pas votre Da-
„ me. Cela ressemble plutôt à la Prin-

» cesse Blaffardine. — J'y pensois , Sei-
» gneur , dit Colifichon : allez donc , &
» revenez bientôt victorieux ». Amadis
part courageusement pour terminer cette
périlleuse aventure.



C H A N T V I I .

ARRIVÉ sur le bord du lac , le Che-
valier voyant le feu qui pétille , & ne se
sentant pas assez de témérité pour s'y
précipiter , dit au Nain : » Il est bon , avant
» de sauter dans ce brasier , de faire quel-
» ques réflexions. Seigneur , reprend le
» Nain , suivant Euclide , le plus court
» chemin est sans contredit de passer à
» travers ces flammes ; cependant si vous
» aimez mieux faire un petit détour ,
» nous trouverons un pont. Vous mérit-
» teriez , Monsieur le drôle , que je vous
» coupasse les oreilles , avec votre Enclyde.
» — Votre Grandeur n'aime pas la plai-
» santerie , à ce qu'il me semble. — Non ,
» quand elle est faite mal-à-propos. —
» (*L'Historien ne pousse pas plus loin ce*
» *petit démêlé , & les fait arriver , je ne*
» *sais comment , aux portes du Château*

» *sans renouveler l'objet de la querelle*).

Il parvint, sans rencontrer un seul être vivant, jusques dans un appartement où Blaffardine étoit couchée sur des carreaux de velours brodé d'or, & sembloit consternée. Il l'aborde honnêtement, & lui propose de la délivrer sur-le-champ, de la venger du Negre, & de la réunir à son aimable sœur Colifichon, charmé, dit-il, de procurer la réunion de deux personnes si charmantes. Blaffardine, peu flattée de la comparaison, lui jette un coup-d'œil assez froid, & lui dit qu'il est inutile de tant se presser; qu'à la vérité le Negre a eu l'audace de porter ses vues jusqu'à elle, de les lui expliquer, & même de la menacer d'user de violence; mais que cependant il s'est jusques-là contenu dans les bornes du respect, & qu'elle espère l'y contenir encore. Elle va même jusqu'à l'excuser & à montrer une certaine pitié pour lui, parce que, l'ayant vue par hasard dans le bain, il étoit, dit-elle, impossible qu'il résistât à ses charmes. Et pour prouver au Chevalier la vérité de ce qu'elle avance, elle lui découvre un bras rond & potelé, un pied mignon, une jambe faite au tour,

& même une gorge dont la blancheur est éblouissante. Amadis , surpris de la singularité de cette Princesse , mais frappé de ses appas , & prompt à s'enflammer , comme à son ordinaire , tombe à ses genoux , & lui exprime avec feu , la passion dont il se sent embrasé. Il se livroit à toute son ardeur , quand , au moment qu'il s'y attendoit le moins , le Nègre se montre : sa présence pétrifie l'illustre Paladin.

» Leve-toi , dit le Nègre en le touchant
» de sa baguette magique , & reste
» immobile dans cet état jusqu'à ce que
» la Reine des précieuses vienne terminer
» ton enchantement. » Pour toi , dit-il à
» Blaffardine , ton sort est entre tes mains :
» choisis de me prendre pour époux , ou
» de devenir plus hideuse que je ne le
» parois à tes yeux : regarde - moi &
» choisis La mort m'est moins
» odieuse que ta personne , répond Blaf-
» fardine. — La mort ! Non , Madame ,
» le monde perdrait trop en vous per-
» dant. Que ces rides sont enchanteresses !
» Ces yeux chassieux menacent l'univers
» d'un embrasement général. Comme ce
» nez rubicond ombrage agréablement ce

» beau visage ! La belle couleur verte
» qu'ont ces joues ! Et ces levres , qu'elles
» font d'un beau bleu ! Cette verrue est
» sûrement la retraite du Dieu d'A-
» mour «. Chaque mot que prononçoit
le maudit Negre avoit son effet sur-le-
champ. Une sueur froide couloit sur le
corps de la Princesse , en se voyant une
tête de Méduse sur un buste de Vénus. Le
Negre lui propose encore la même alter-
native qu'auparavant. » Non , répond
» Blaffardine avec fureur. — Comme il
» vous plaira , Madame «. Et il porte la
main sur une gorge blanche & ferme ,
qui devient tout-à-coup semblable aux
mamelles des Hottentotes. » Eh bien ,
» dit le Negre , je pense qu'à présent vous
» ferez trop heureuse de trouver chaland
» pour pareille denrée , qui , je crois ,
» n'aura pas beaucoup d'amateurs. Non ,
» s'écrie-t elle en frappant ses mâchoires
» l'une contre l'autre , j'aimerois mieux
» périr au milieu des flammes «. La Prin-
cesse avoit encore conservé jusques-là les
appas du corps ; mais la main destructive
du Negre les fait disparaître l'un après
l'autre. Il ne lui reste plus qu'une peau
sèche sur les os. Désespérée & furieuse

de se voir dans cet état , elle veut se poignarder , s'empoisonner ; mais elle n'a ni poignard ni poison ; sa rage se tourne contre la glace , qu'elle met en pieces. Quand le Negre se fut assez long - tems amusé de sa douleur , il lui dit : » Ah ça , » Princesse , tout ceci n'est qu'une plaisanterie : considérez cependant que ce » ravage que j'ai fait à vos appas , le tems » ne manquera pas de le faire un jour » réellement : choisissez, ou de rester comme vous êtes , & vous aurez alors tout » l'esprit imaginable , ou de recouvrer » votre beauté telle qu'elle étoit. — Tout » l'esprit imaginable ! Sachez , Monsieur , » que dans mon pays on parle plus poliment aux Dames. De l'esprit ! Ne dirait-on pas que j'en manque ? Pardon , » Monsieur le Negre ; mais vous parlez » comme un porteur de chaise. De l'esprit ! Voyez comme il est galant ! Monsieur , gardez votre esprit , & rendez-moi ce que vous m'avez ravi. — Tu n'es pas digne d'autre chose. Que ton vœu soit accompli ! Va-t'en telle que tu es venue , & sois aussi blonde , aussi fade & aussi sotte , même plus , s'il est possible , que tu ne l'étois ; cherche

» parmi les blancs & les noirs un incom-
» parable fou, qui le soit assez pour t'ai-
» mer toute blonde & toute sorte que tu
» seras. Je n'existe plus pour toi, non plus
» que ce Chevalier, qui restera sans mou-
» vement jusqu'à ce que son heure vien-
» ne ». Le Negre tint parole : Blaffardine
recouvra sa beauté, tressaillit de joie,
monta sur sa haquenée, & s'éloigna, à
toute bride, du malheureux Château.



CHANT VIII.

Vous souvient-il que nous avons laissé
la Princesse Chatouilleuse & son conduc-
teur, au moment qu'ils furent rencont-
rés par un Chevalier que nous n'avons
pas nommé ? Celui-ci, qui portoit
des armes vertes, & n'étoit autre que
Dom Caramel, reconnut la Dame de
loin, & se mit à crier, tout troublé,
qu'on eût à la lui rendre, parce que son
droit sur elle étoit plus ancien que celui
de tout autre. Boréas, qui n'étoit pas
homme à la céder sans coup férir, mit
pied à terre & l'épée à la main : Caramel

en fit autant , & ils commencerent un combat furieux , qui dura bien une grande demi - heure , fans avantage de part ni d'autre. Au bout de ce tems , ils se séparèrent pour reprendre haleine , & ils étoient prêts à recommencer , lorsque leur fureur fut arrêtée par l'apparition du Triton que le bruit des coups qu'ils s'étoient portés avoit réveillé , & qui avoit été spectateur tranquille du combat.

» Arrêtez , leur cria - t - il enfin , &
» sachez que vous combattez pour un
» bien qui m'appartient : cependant com-
» me nous voici trois Prétendans , & que
» nous ne pouvons partager Madame ,
» quoique en effet la personne entiere
» fût , pour un de nous , une charge un
» peu considérable , laissons-lui la liberté
» du choix. Taupe , dirent en même tems
» les deux Paladins. Madame , ajouta
» Caramel s'adressant à Chatouilleuse ,
» je pense que vous ne balancerez pas
» entre le fidele Caramel & un étranger
» qui vous est absolument inconnu. Je ne
» vous comprends pas , répond la Princesse ;
» apprenez de moi que tous les hom-
» mes me sont indifférens , que je ne
» sens rien pour aucun d'eux : je m'amuse

» de tous & n'en distingue aucun ; &
» pour vous le prouver , je permets à ce
» noble Paladin de porter le titre de mon
» Chevalier ». Caramel , furieux de cette
préférence , veut tirer l'épée , & le Tri-
ton s'avancant , lui dit : » Ignorez - vous
» donc que je suis un Dieu qui , quoique
» de la seconde classe seulement , pourroit ,
» d'un mot , changer une armée de Héros ,
» tels que vous , en crapaux & en gre-
» nouilles ? Je jure d'exterminer le pre-
» mier des deux qui voudra se battre ». Cette menace fit son effet : Chatouilleuse pressa Boréas de s'éloigner avec elle ; & alors le Triton dit à Caramel : » Viens
» dans ma grotte , j'ai du bon vin ; il
» fera passer ton chagrin : la Coquette
» m'en versoit encore hier de sa propre
» main ; mais il sera tout aussi bon sans
» elle.

Après avoir passé la nuit à boire , le Triton s'endormit , & Caramel se mit en chemin , dans l'intention d'aller retrouver Dindonnette , qu'il se promit de regarder désormais comme la seule Dame de ses pensées. S'étant enfoncé vers le soir dans le bois , il entendit un cri perçant , qui lui fit aussi-tôt diriger sa marche du côté

d'où il étoit parti ; & il arriva à tems pour voir la pauvre Dindonnette se défendant de toutes ses forces contre un Satyre qui vouloit la soumettre à ses desirs. » Depuis quand , s'écria Caramel en » mesurant le dos du Satyre du plat de » son épée, depuis quand abuse-t on ainsi » de la foiblesse d'un sexe qu'on doit » adorer ? — Tu frappes un peu fort , » dit le Satyre en se frottant les épaules : » mais ignores-tu nos droits , & crois-tu » que cette fille se défende sérieusement ? » Sérieusement ? Le monstre ! s'écria Dindonnette. Je rends grace à l'amour , » Madame, qui m'amene ici tout-à-propos pour vous délivrer des griffes de » ce monstre , lui dit Caramel. Tu es » bien grossier pour un Gentilhomme , » interrompit le Satyre ; mais parle toi-même , ingrate : quel mal t'ai-je fait » depuis quelques jours que tu es avec » moi ? Ne vous ai-je pas nourri de dattes » & de truffes , ton écureuil & toi ? n'ai-je pas manqué vingt fois de me rompre » le cou en montant sur les palmiers pour » ton service ? & voilà ta reconnoissance. » Il dit vrai , Seigneur , reprend la Princesse en regardant Caramel ; je lui fais

» mes remerciemens le plus poliment du
» monde , car j'ai toujours oui dire à ma
» nourrice qu'il faut toujours regarder de
» bon œil les gens qui nous ont fait du
» bien ; mais il veut.... il veut m'épouser :
» lui ! il ne parle que des petits satyres
» dont nous allons peupler la forêt. Cette
» proposition est-elle soutenable ? & que
» diroit mon Papa , s'il me voyoit un
» époux de cette espèce ? Il m'étrangleroit
» de ses propres mains «.

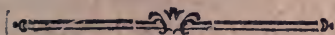
» Il faudra bien qu'il y consente , dit le
» Satyre ; & ce sera dès ce soir. Je suis fort
» aise de l'arrivée de ce Chevalier : il sera
» de la nôce , & nous boirons. Comment
» t'appelles-tu ? — Caramel. — Joli nom :
» tu feras le parrain de mon premier en-
» fant. Allons , à la Future , ajouta-t-il
» en présentant la coupe au Paladin , qui
» boit en faisant un signe à Dindonnette «.
Ce signe est si bien entendu , que Din-
donnette promet au Satyre de l'épouser
le lendemain de grand matin , dans la
Chapelle la plus voisine. Il eût bien voulu
que ce fût sur-le-champ ; mais Dindon-
nette est un enfant bien élevé ; & une
nuit d'été est bien courte , sur-tout quand
on la passe en buvant. Il but tant , qu'à la

fin le sommeil s'empara de ses sens. C'étoit où l'attendoit Caramel. Il prend Din-donnette sur son dos , & la porte en bas du rocher , où toute la scène s'étoit passée , retrouve son excellent cheval Brillador , la met en croupe , & s'éloigne au galop.

La crainte de tomber , si naturelle aux femmes dans cette position , fait que Din-donnette ferre son Chevalier un peu plus fort que les regles austeres de la décence ne semblent le permettre. Il en prend occasion de lui débiter un long & beau discours sur la métaphysique de l'amour , que la belle Princesse ne comprend pas , mais qui dureroit peut-être encore , s'il ne se fût pas élevé un orage affreux qui força notre couple à entrer dans une grotte pour se mettre à couvert. Là , Caramel oublioit un peu les leçons de Platon , & s'égaroit avec une personne qui , par pure ignorance , sembloit se prêter aux circonstances. Les Dieux savent seuls ce qui seroit arrivé , sans un petit événement qui vint peut-être fort à propos pour l'honneur de la jeune Princesse.

Caramel , pressé d'un certain besoin , demande à sa belle la permission de la quitter un instant. En revenant il trouve

son cheval détaché, & se met à le poursuivre : l'animal ne veut pas se laisser attraper ; Caramel en bon Ecuyer saute dessus, & le cheval animé par ce saut, emporte son Cavalier bien loin. Rien de plus simple ; mais quand pareille chose arrive tout-à-propos pour sauver l'innocence d'une Dame, on dit que quelque Dieu ou, pour le moins, quelque génie s'en mêle. Quoi qu'il en soit, voilà la fille de Bambo hors de danger, au moins de la part de son Chevalier.



CHANT IX.

QUOIQUE nous aimions peu la Princesse Chatouilleuse, nous sommes contraints d'aller la rejoindre, parce que nous avons besoin d'elle pour le désenchantement du brave Amadis. Boréas, en la compagnie duquel nous l'avons laissée, porte un nom d'assez mauvais augure, qui cependant lui convient à merveille. C'est un Chevalier d'un caractère assez impétueux, grossier jusques dans les galanteries qu'il débite aux femmes, &.

pour tout dire en deux mots , persuadé que ce sexe adorable est fait pour rançonner devant lui. Cependant , comme tout homme a son foible , il avoit aussi le sien ; & sa Dame , au moyen d'une indifférence affectée , parvint à le trouver. Dix déclarations , des plus vives & des plus pressantes , ne lui obtinrent seulement pas la faveur d'un baiser sur la main , & le continrent au point qu'il n'osa pas hasarder la onzième.

Le troisième jour qu'ils voyageoient ensemble , l'ardeur du soleil les engagea à entrer dans un beau parc qui se trouvoit à côté de leur chemin. A peine y avoient-ils mis le pied , que six jeunes garçons semblables à l'Amour , se présentent pour offrir leurs services à la Princesse. L'un saisit la bride du cheval ; un second lui présente la main pour l'aider à descendre ; un troisième la conduit dans un bosquet de myrtes , où un quatrième couvre une table de porphyre , de corbeilles d'or remplies de fruits exquis , & de bouteilles d'un nectar précieux , pendant que les deux derniers l'invitent , par leurs signes , à se rafraîchir. Boréas , appuyé contre un arbre , considéroit avec de grands yeux

cette scène qui sembloit ne lui promettre rien de bien avantageux. Cependant , il prit le parti de vuidér quelques coupes de nectar que les petits Amours lui présenterent d'un air sournois & malin. Chatouilleuse , au contraire, paroissoit trouver cette aventure fort plaisante : une seule chose lui faisoit quelque peine. On connoît le costume des petits Dieux de Cythère : Chatouilleuse ne les trouvoit pas assez vêtus. Boréas voulut parler à ce sujet ; on fut lui imposer silence en le faisant boire , ce qu'il fit de si grand cœur , que bientôt les jambes lui manquèrent , & il tomba endormi sur le gazon.

Aussi-tôt les Amours disparoissent , & la Princesse reste seule. Le soleil commençoit à baisser. Elle veut promener un instant ses rêveries. Une allée de cyprès la conduit à une porte qui se trouve ouverte , & donne dans un jardin merveilleux. Disons tout de suite que ce jardin est celui du Château du Negre , & dans lequel ce malin enchanteur avoit placé notre Héros métamorphosé en statue sur un beau piédestal entouré d'une grille d'or.

Nous n'avons pas encore instruit nos

Lecteurs que Chatouilleuse avoit beaucoup de prétention aux connoissances dans les Beaux-Arts. Elle apperçoit le Héros sur son piédestal : le malin Negre lui avoit donné un air si animé qu'il sembloit menacer la pudeur. Chatouilleuse se frappe , recule & revient cependant. Elle est seule : elle admire les ressources de l'art dans les beautés d'Amadis. Quelle perfection ! dit-elle alors , on diroit que ce marbre respire ; je parie qu'en portant la main sur le cœur, on le sent palpiter. Elle veut suivre cette idée , elle avance , elle fait un faux pas ; elle appuye la main. . . . Amadis est désenchanté. Boréas , qui voit le service qu'on vient de lui rendre , qui en prévoit la suite , entre en fureur , tire son épée , & veut les envoyer tous deux , d'un seul coup , dans la barque du Nocher des enfers.



CH A N T X.

DANS l'espérance que l'Enchanteur Merlin ou quelque autre viendra tirer notre Héros du péril où nous venons de
le

le laisser exposé , nous irons rejoindre Dindonnette restée seule dans sa grotte. Un penchant secret nous attire toujours vers cette bonne Princeesse : elle n'est pas peu surprise que son Chevalier demeure si long-tems à expédier la petite affaire pour laquelle il a pris congé d'elle. Le tonnerre & les éclairs dutoient encore , & elle trembloit comme la feuille de se voir ainsi abandonnée seule dans un bois , & précisément à l'heure où , suivant sa nourrice , les esprits ont coutume de courir les aventures. C'en étoit plus qu'il n'en falloit pour faire périr la pauvre fille de frayeur. Cependant , comme il ne revient point de Chevalier , que la peur ne guérit de rien , & qu'enfin l'orage est dissipé , elle se remet un peu , & se dit : « Le Chevalier est arrivé comme s'il » fût tombé des nues , au moment où » je criois merci au Satyre. Qui se seroit » attendu à voir paroître Caramel ? Le » sort peut m'être encore une fois favo- » rable , & en envoyer un autre à mon » secours dans cette grotte. Après la pluie » vient le beau tems , dit ma nourrice , » & demain est encore un jour ». Fortifiée par un raisonnement aussi solide , la

Princesse s'endort tranquillement sur un lit de mousse & de feuilles seches que le vent avoit amassées dans cet endroit.

Le fond de la grotte étoit la retraite d'un Gymnosophe, qui , s'étant retiré du monde depuis long tems , avoit consacré ses jours à la contemplation & à l'oïveté , pour ne point faire de mal ; ne faisoit aucun cas de la beauté des femmes ; & considéroit sans cesse une tête de mort qu'il portoit toujours avec lui. Eût-il jamais pensé qu'au déclin de ses jours une jeune Princesse viendrait dans son habitation pour faire tourner la sienne ? A la pointe du jour , le Sage , une petite lampe à la main , sort de sa retraite , & ses yeux sont frappés de la vue d'une fille belle comme Vénus, qui repose tranquillement dans la grotte. Il doute de ce qu'il voit , & s'approche. La foible lumiere de sa lampe dore un sein d'une forme parfaite. Ce spectacle trouble un peu le Philosophe ; mais il en rougit , & se détermine à considérer cet objet agréable , jusqu'à ce qu'il ne fasse plus d'impression sur ses sens. Ce moyen lui réussit mal ; plus il regarde , plus il sent le pouvoir invincible de la beauté.

Enfin il fuit, non sans porter encore de rems en rems la vue sur la Princesse. Hors de la grotte, il se reproche de la laisser ainsi seule & sans appui. L'humanité désapprouve cette action. Il se la peint moins dangereuse qu'elle ne paroît, & prétend qu'il s'accoutumera peu à peu à la voir sans émotion. Il étoit encore indécis, quand il apperçut Dindonnette qui vouloit sortir de la grotte, & sembloit venir à lui. Elle eût peut-être mieux aimé trouver un beau jeune homme, qu'un vieillard à longue barbe, vêtu de peaux de chats sauvages; mais elle savoit le proverbe : *Faute de grives, on prend des merles.*

« Vous prenez l'air du matin, Monsieur ? dit Dindonnette. — Et vous, vous êtes bien matineuse, Madame ? — Diligence du matin apporte beaucoup de bien, comme dit le proverbe. Ce n'est pourtant pas trop ma coutume. — Pour nous, Madame, qui considérons les astres, nous reposons plus volontiers le jour que la nuit. — Vous considérez les astres ? & qu'y voyez-vous, s'il vous plaît ? — Tout, Madame ; nous y trouvons la clef de la

» nature ; & cela nous met à même de
» convertir tout en or , d'élever dans la
» minute de superbes Palais , & d'opérer
» mille autres prodiges encore plus sur-
» prenans. — Oh ! Monsieur , rendez-
» moi témoin des merveilles de votre
» art. — Il n'est pas tems encore , ma
» belle enfant ; depuis vingt ans j'étudie
» la nature , & le grand-œuvre n'est
» point encore à sa perfection : cepen-
» dant il en approche ; déjà le verd Dra-
» gon de Cadmus , apprivoisé par la
» blanche Colombe de Diane , com-
» mence à rougir ; dans peu d'heures , la
» femme mystique produira son merveil-
» leux fils : alors le monde est à nous. —
» Dépêchez donc , Monsieur ; car je brûle
» d'impatience. — Le grand Hermès nous
» apprend que le grand-œuvre ne peut
» être opéré que par un homme & une
» femme , vierges l'un & l'autre , qui se
» tiendront à trois pas de distance , &
» se regarderont mutuellement , sans au-
» cune espece de desirs , jusqu'à ce que
» l'œuvre soit accompli ; le plus léger
» mouvement , ne fût-ce que du bout du
» doigt , suffiroit pour épouvanter & pour
» bannir à jamais les esprits solaires qui

» voltigent autour du creuset , & qui
» le soufflent par le mouvement de leurs
» aîles de feu. — Je suis la femme qu'il
» vous faut , & je vous regarderai dix
» ans s'il le faut , sans être tentée de vous
» approcher. — Sûr de ma personne com-
» me je le suis , j'ai tout espoir de venir
» à bout de mon dessein ; mais tout cela
» doit se faire à l'heure de minuit. —
» Que le tems sera long ! le soleil se lève
» seulement , & je voudrois qu'il fût
» déjà couché ».

Déjà notre Sage bâtit les plus beaux châteaux par le moyen de la pierre philosophale qu'il doit posséder dans peu : il promet à Dindonnette de superbes palais , les plus somptueux repas , & des vins supérieurs au nectar dont s'abreuvent les Dieux. Mais Dindonnette a besoin d'une nourriture solide pour le moment , & trouve excellentes les dattes & les noisettes qu'il lui présente. Elle s'endort ensuite profondément , de sorte que les trois quarts de la journée se passent sans qu'elle s'en apperçoive. La nuit venue , elle se place vis-à-vis du Philosophe ; le creuset est près d'eux. Déjà les esprits folaires enflent leurs joues pour souffler

dans le fourneau; déjà.... Mais nous avons à tirer Chatouilleuse & Amadis du péril dont les menace la fureur du fougueux Boréas.



CHANT XI.

Je hais ces Auteurs qui, après avoir promené leurs Héros de dangers en dangers, de malheurs en malheurs, leur avoir fait parcourir les quatre parties du monde pour se chercher, les réunissent à la fin pour leur faire finir leurs jours & leurs peines de la manière la plus cruelle. Je ne veux point ressembler à ces tyrans romanesques, & c'est pour cela que je veux me hâter de tirer un couple innocent, quoique les apparences soient contre lui, du péril où je l'ai laissé exposé. Homere, pour se tirer d'affaire, fait descendre un nuage pour couvrir la fuite de celui qu'il veut sauver. Quant à moi qui n'aime pas les machines, je vous dirai que le Nègre, maître du château & du jardin où la scene se passoit, se promenoit de ce côté, & qu'il apperçut Boréas

à l'instant même qu'il alloit percer Amadis de sa redoutable épée. Le Negre aimoit à faire des malices pour s'amuser, mais il n'étoit point méchant, & ne voulut pas souffrir qu'il se passât une scène si tragique sur son domaine. Il étend sa baguette, & à l'instant l'épée de Boréas se brise en mille pièces. Celui-ci surpris, apperçoit le Negre dans la compagnie d'une jeune Dame en habit d'amazône; la peur le saisit pour la première fois; il fuit, joint son cheval, & part au galop, en jurant que sa vengeance n'est que différée.

Ici, il y a une scène de reconnoissance entre Amadis & Colifichon; (car c'étoit la petite brunette qui accompagnoit le Negre). Cependant Chatouilleuse, piquée de ce que personne ne venoit la secourir, prit le parti de revenir d'elle-même, & de se lever seule. Nouvelle reconnoissance! nous taisons les embrassemens des deux Princesses, & les marques qu'elles se donnerent de la joie de se revoir; mais au milieu de leurs caresses, chacune d'elles reconnut une rivale dans sa sœur, & cette découverte altéra un peu leur satisfaction.

Chatouilleuse se fit un plaisir de raconter ses aventures, en taisant ce qui pouvoit n'être pas à son honneur. Le Negre fut piqué de trouver une seconde fois notre Héros en son chemin par rapport à Colifichon; mais sa jalousie se calma tant soit peu, quand il remarqua qu'au lieu de faire attention aux agaceries de cette Princesse, il avoit les yeux fixés sur les charmes de sa sœur. A force de regarder, il vit bientôt le fantôme de son imagination dans la précieuse, & nombre de soupirs à demi-étouffés lui tinrent lieu de la déclaration qu'il lui eût faite, s'il avoit été sans témoins. Il est tems de faire tomber le masque dont Chatouilleuse se couvroit, & que nous lui avons laissé jusques ici. Cette Princesse, avec tous ses beaux dehors de vertu, n'étoit qu'une hypocrite: elle parloit sans cesse vertu, affectoit la plus sévère décence; & dans le fond elle avoit le goût le plus décidé pour les plaisirs qu'elle sembloit condamner. Plus d'un amant l'avoit trouvée sensible, sans que jamais on eût pû l'en faire convenir. Mais en cette occasion tout conspire à la déceler; & Amadis est seul assez peu au fait des maneges du sexe, pour attribuer à la

pudeur le beau coloris qui se répand sur ses joues quand leurs regards se rencontrent.



CHANT XII.

LE Negre avoit fait, sans qu'on s'en fût apperçu, les plus grands préparatifs pour traiter splendidement l'illustre Compagnie qu'il possédoit dans son Château. Dès que la nuit a étendu ses sombres voiles sur la surface du globe, il fait un signe, & le jardin est à l'instant éclairé de mille feux, qui sous cent formes & cent décorations différentes jettent les Princesses dans la plus grande surprise. D'un côté se peint l'histoire de Jupiter, avec la trop présomptueuse Sémelé, qui ne peut supporter la Majesté divine ; de l'autre celle d'Ixion, embrassant tendrement une nue sous la figure de Junon, & qui finit par être foudroyé, & précipité dans le plus profond du gouffre infernal. C'est parmi des scènes si merveilleuses exécutées en feu dans toute la longueur d'une allée immense, que l'Enchanteur conduit ses

Hôtes dans une grande salle éclairée de plus de mille bougies , où le festin le plus somptueux les attend. Une Musique enchanteresse se fait entendre. Des Sylphes sans nombre parfument la salle des odeurs les plus exquises , & de tous côtés on voit les chiffres des deux sœurs entrelacés.

Sur ces entrefaites se présente à la porte du Château un Chevalier , qui envoie complimenter le Seigneur Châtelain, & demande qu'on lui permette d'entrer, ce qui lui est accordé sous la condition qu'il boira bien , & qu'il fera de bonne humeur. Il en donne sa parole , & il est introduit dans la salle, ravi de trouver si bonne chère & si bonne compagnie. Comme il voit que les Dames ne font pas semblant de le connoître, il se conduit de même. Il s'occupe à satisfaire son appétit dévorant. Le Negre fait au mieux les honneurs de sa table ; un vase d'or passe souvent de sa main à celle de l'étranger, qui le vuide aussitôt : on lui fait raison , & cela se répète tant & tant que les deux Champions ont bientôt le nez aussi rouge qu'un charbon. Alors l'étranger commence à oublier qu'il ne veut

pas connoître les deux Dames. Il devient galant , & débite les douceurs , tantôt à sa droite, tantôt à sa gauche. Il va même jusqu'à prendre de petites libertés. Le Negre retourne la tête ; & quoique bien près de l'ivresse , il juge sainement des conséquences de la scene qui s'ouvre à ses yeux. Il croit ne pouvoir rien faire de mieux que d'enivrer tout à fait son nouvel Hôte. Mais il ne connoît pas le Seigneur Caramel (on a sans doute deviné que c'étoit lui.) Egalement brave aux combats d'amour , de Mars & de Bacchus , il ne quittoit jamais le champ de bataille. Le Negre , dupe de son propre artifice , tomba sans connoissance , fut porté sur son lit par ses Gnomes , & laissa le Chevalier avec encore quelque raison. Cependant la victoire coûta si cher à celui-ci , qu'il n'en put profiter , & fut obligé de se jeter sur un sofa , où il passa la nuit entiere à ronfler. Voilà donc Amadis resté seul avec les deux filles de Bambo ; mais comme Colifichon voit qu'il n'y a rien à faire pour elle , elle entraîne sa sœur , sous prétexte d'aller reposer. Quatre Sylphes les conduisent à l'appartement qui leur est destiné ; & comme le

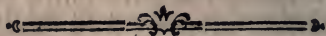
jour commence à paroître , Amadis s'en va rêver dans le jardin , au fantôme dont il est amoureux.

Il étoit encore plongé dans sa douce rêverie , quand il apperçut Madame Colifichon , qui se promenoit dans une allée de côté , sans faire semblant de le voir. Un tel froid l'étonne & l'engage à aborder la Princesse , à laquelle il fait un fort joli compliment. On lui répond en lui racontant comme on est arrivée dans ce Château avec le triste Don Eleumourant , en lui demandant des nouvelles de Blaffardine , & en mesurant tellement ses pas , que quand elle eut fini , ils se trouverent précisément à l'endroit où il avoit été désenchanté la veille par Chatouilleuse. Il ne reconnoît que trop cet endroit fatal ; & le rouge qui peint son visage , décele assez le trouble dont il est agité. Là , Colifichon se met à persiffler de toutes ses forces ; & la patience commençoit à lui échapper , lorsqu'il fut tenu en respect par l'arrivée de Chatouilleuse. Mais sa mauvaise humeur se renouvela , quand il vit que celle-ci étoit accompagnée de Caramel. Il étoit si fort hors de lui-même , que lorsque Caramel lui pré-

senta la main , il le prit , sans y penser , par l'oreille. Celui ci , d'un grand sang-froid , lui dit : Mais , Seigneur , c'est mon oreille. Ce phlegme en procura quelque peu à notre Héros , & bientôt on fut en état de lier conversation sur des matieres indifférentes.

C'est ici le lieu de découvrir une chose que nous avons tenue secrete jusqu'à ce moment. Caramel avoit juré de se venger de Chatouilleuse , malgré la diversion que la rencontre de Dindonnette lui avoit occasionnée ; & ravi de la trouver sous sa main dans le Château du Nègre , il lui avoit proposé de lui donner rendez-vous pour la nuit suivante dans une salle du jardin , afin d'entrer en explication. Celle-ci , espérant regagner l'estime de son ancien Chevalier , avoit bien voulu se rendre à ses vœux ; mais cet arrangement avoit été entendu par un méchant petit Gnome qui servoit de valet-de-chambre à Colifichon. D'où il arriva que ce secret ne fut pas mieux gardé que celui du Roi Midas , dont tout le monde fait l'histoire.





CHANT XIII.

LE Negre s'étant remis des fumées de la dernière nuit, avoit préparé de nouvelles fêtes. Un magnifique dîné fut suivi d'un Opéra-comique de sa composition. Nous n'en ferons ici ni l'analyse, ni la critique; & nous dirons seulement que les filles de Bambo, ainsi que nos Chevaliers, lui en firent de grands complimens, & qu'ils parurent très-contens de la piece, quoiqu'elle fût médiocrement versifiée, & de la musique, quoique le trop de difficultés l'emportât sur l'agrément.

La salle où Caramel & Chatouilleuse s'étoient donné rendez-vous pour la nuit suivante, étoit dans un joli pavillon qui s'élevoit au milieu du jardin. La prude Princesse s'y rendit une bonne heure avant le jour, à la lumière de l'étoile nommée *Spica virginis*, & bien voilée pour ne pas choquer la décence, dont, comme nous savons, elle ne vouloit jamais s'écarter. Elle trouva, comme de

raison , Caramel à la porte de la salle ; il lui présenta la main , & la pressa d'y entrer , quoiqu'elle dit qu'il feroit plus honnête d'avoir leur conversation dans le jardin. La pauvre fille de Bambo fut bien surprise de voir qu'il n'ignoroit rien de toutes ses aventures , & qu'il lui parloit du ton du persifflage , du vieux Triton , de Don Boréas , & du désenchantement d'Amadis. Ce fut bien pis , quand ce Sectateur de l'amour platonique , qui trahissoit un peu sa secte dans ce moment , lui eût signifié qu'il vouloit être traité comme les autres. Nous ignorons si Chatouilleuse se défendit long-tems , & avec un peu de bonne-foi ; mais nous savons que Caramel eut enfin à la remercier.

Ce couple satisfait ne pensoit pas qu'il avoit un témoin , & un témoin très-intéressé. A côté de la salle étoit un petit boudoir , où le Page Gnome dont nous avons parlé , avoit fait cacher Amadis , après lui avoir fait part du rendez-vous qu'il avoit entendu donner. Ce Héros , furieux de se voir ainsi trahi , vouloit , dans son premier mouvement , percer les deux coupables ; mais le Gnome , qui

vouloit prévenir l'effusion du sang , avoit eu soin d'escamoter l'épée du Chevalier. Cela donna le tems à sa colere de se calmer. Il vit que la Princesse ne méritoit que son mépris ; & comme il ne lui étoit rien arrivé de bien agréable dans ce malheureux Château , il crut que le plus court étoit de s'en éloigner. Il se glisse doucement par une porte de derriere , va faire sceller son coursier , prend ses armes , & part sans prendre congé de qui que ce soit.

Il y avoit déjà quelques heures qu'il marchoit profondément absorbé par sa tristesse , & le sentiment cruel de la jalousie. Il n'avoit pas répondu un seul mot à tous les beaux discours de son Secrétaire Férafis , qui regrettoit fort d'avoir quitté un Château où l'on étoit si bien traité. Enfin , ils apperçurent un Chevalier portant des armes bleues , qui étoit descendu de cheval , & auquel un Nain préparoit sur le gazon un petit repas à la mode des Chevaliers errans. Férafis , que l'odeur des viandes attiroit toujours , propose à son maître d'aller faire connoissance avec cet étranger. Notre Héros y consent , s'approche , & reconnoît avec plaisir le Sei-

gneur Anticéladon, le même qui l'avoit jadis remplacé près de la Fée qui lui avoit facilité la sortie de la tour. Après les premiers complimens : « Frere, dit » Amadis, vous cherchez sans doute les » aventures dans ces montagnes ? — Je » suis si las, au contraire, des aventures, » des Géans, des Fées, des Princesses, » que j'irois maintenant au bout du monde pour les éviter. — Mais que vous » ont donc fait nos Princesses ? — Elles » m'ont trop bien traité. — C'est vous » plaindre d'un excès de bonheur. — J'en » conviens ; mais, mon ami, on se lasse » de tout : je suis au désespoir de ne pouvoir trouver une femme cruelle. Mettez-vous là, mangeons un morceau ; voici du bon vin de Chypre ; ensuite je vous raconterai mon histoire, & vous saurez le sujet de mes dégoûts ».



CHANT XIV.

APRÈS que le Nain eut enlevé la nappe, le Seigneur Anticéladon commença son récit par une assez longue

differtation sur les torts que les deux sexes ont à se reprocher mutuellement. « Je
» suis natif , dit-il enfin , d'une grande
» Ville du pays des Celtes , où les rues
» sont fort étroites , & que la saleté qu'on
» y voit régner a fait surnommer la
» Boueuse. Là , tout jeune homme , dès
» l'âge de seize ans , regarde toutes les
» jolies femmes comme un bien auquel
» il doit avoir part , & se croiroit désho-
» noré s'il ne faisoit journellement tous
» ses efforts pour profiter de cette espece
» de droit. J'étois du nombre de ces
» étourdis ; & comme je ne suis pas mal
» bâti , ainsi que vous pouvez le voir ,
» comme j'ai d'ailleurs quelque peu de
» mérite , bientôt je fus distingué de
» la foule de mes camarades , & ma
» réputation d'homme aimable fut por-
» tée au point qu'il parvint aux oreilles
» d'une Fée , qui , toute occupée à se
» faire obéir par les esprits élémentaires ,
» n'avoit pas encore eu le tems de s'ap-
» percevoir qu'elle avoit un cœur com-
» me le commun des femmes : elle fut
» toute surprise du penchant qu'elle se
» sentoît pour moi ; cependant après bien
» des combats elle s'y livra , non sans

» peine & fans regret ; car je crus qu'elle
» en perdrait la tête : elle fit à la fin
» comme tant d'autres , & se consola de
» sa défaite. Mais les choses ne peuvent
» toujours durer : aussi la Fée résolur-
» elle , au bout de quelque tems , de me
» donner mon congé ; & pour me prou-
» ver à quel point je lui étois cher , elle
» me fit présent de cet éventail que vous
» voyez , & dont elle m'expliqua la pro-
» priété. Il est partagé en cent cases :
» toutes les personnes qui se laissent aller
» à leur tendresse pour moi , s'y trouvent
» aussi-tôt peintes par une main invisi-
» ble. La Fée me fit jurer de ne prendre
» aucun repos jusqu'à ce que chaque case
» fût remplie d'un portrait , & cela sous
» peine de son indignation & de sa ven-
» geance ; & vous savez ce que c'est que
» la colere d'une Fée. Celle-ci vouloit se
» convaincre que tout son sexe appar-
» tient à l'ordre auquel je l'avois initiée
» elle-même. Devinez maintenant , Sei-
» gneur , combien il reste de cases vui-
» des Une seule ; oui , Seigneur ,
» encore une , & les cent seront rem-
» plies ». Là-dessus , il montra l'éventail
ouvert à son ami , qui fut dans la plus

grande surprise : puis il lui détailla les divers moyens qu'il avoit employés pour triompher d'un si grand nombre de belles. C'est ce que nous passerons sous silence. Mais la centieme case ? dit Amadis....

« J'espere qu'elle fera bientôt remplie ,
» répondit Anticéladon. J'ai rencontré ,
» il y a quelques jours, un Chevalier pâle
» & défait, qui m'a dit qu'une Dame
» dont il étoit épris depuis sept ans , étoit
» égarée dans cette forêt , qu'elle étoit
» plus belle que Junon, mais plus cruelle
» que les monstres qui peuplent le Cau-
» case ; & qu'il venoit de renoncer à
» cette conquête , se promettant d'offrir
» son cœur à la premiere femme de bon-
» ne volonté qu'il rencontrera. C'est cette
» tygresse dont je prétends que l'image
» remplira la derniere case de mon éven-
» tail. Je vais la chercher : si vous vou-
» lez , & que rien ne vous appelle ail-
» leurs , nous pourrons voyager ensem-
» ble ».





CHANT XV.

Nos deux Chevaliers, après avoir fait environ deux mille pas, se trouverent sur une côte en pente douce, qui descendoit dans un vallon où serpentoit un joli ruisseau. » Je reconnois, dit Anticéladon, » le lieu dont le Chevalier, de qui je » vous parlois tout-à-l'heure, m'a fait la » description. C'est ici que je dois trouver ma nouvelle Diane suivie de ses » Nymphes ; celle enfin dont je veux que » le portrait remplisse la centieme case » de mon éventail «.

Nous ne vous laisserons pas plus long-tems en suspens, mon cher Lecteur, & nous vous apprendrons que le Chevalier rencontré par Anticéladon, n'étoit autre que Don Bleumourant de Trébifonde ; & la Dame en question, que la severe Léoparde dont nous n'avons rien dit depuis long-tems, & des aventures de laquelle nous allons d'abord vous instruire.

Le Château qu'elle avoit apperçu le soir de sa fuite, sembloit s'éloigner d'elle à mesure qu'elle s'en approchoit. C'étoit

celui du Negre , qui , ne jugeant pas à propos qu'elle y vînt sitôt , l'avoit fait disparaître à ses yeux au moment où le voile de la nuit se répandit sur cette partie du globe. Il fallut donc que la pauvre Princesse passât la nuit à l'air & sans aucun vêtement , ainsi que ses Nymphes. Dans les hautes montagnes les nuits sont fraîches , comme on le fait ; aussi toute la troupe passa-t-elle une fort mauvaise nuit. Le lendemain matin , on n'apperçut plus le Château , pas même le toit d'une humble cabane. Léoparde fit quitter aux Noirs qui la suivoient leurs vestes & leurs tabliers , pour s'en revêtir , elle & ses femmes. Elles couperent les manches des vestes pour avoir les mouvemens de leurs bras plus libres ; & leurs chevelures flottantes sur leurs épaules , leur donnoient l'air d'une véritable Diane & de ses Nymphes. Flattée de ressembler à une Déesse , Léoparde se mit à parcourir la forêt. Il y avoit plusieurs jours qu'elle ne faisoit autre chose , lorsque le Prince de Trébisonde la trouva un jour qui se baignoit. Un soupir qu'il ne put retenir le trahit , & le pauvre Prince , nouvel Actéon , est conduit à la Princesse enchaîné avec des

guirlandes de roses. Si elle eût eu le pouvoir de la Divinité dont elle jouoit le rôle, elle l'eût sûrement métamorphosé en cerf; mais, au défaut de ce pouvoir, elle poussa la vengeance, malgré les supplications du malheureux qui la prioit de lui ôter la vie de sa propre main, jusqu'à lui défendre de paroître jamais à sa vue, & de révéler ce qu'il avoit vu, même aux échos du bois. C'étoit peu de tems après l'avoir quittée, que Bleumourant avoit rencontré & entretenu le Chevalier Anticéladon.

Déjà celui-ci apperçoit Léoparde sous un pavillon de verdure, assise sur un trône de fleurs. Un puissant Chevalier est à ses pieds; c'est Boréas, qui, après avoir quitté avec fureur, comme nous l'avons vu, le jardin & le parc du Negre, étoit venu, par hasard, sur les traces de Léoparde qu'il avoit trouvée chassant. Chassant? diront les Critiques; & où s'étoit-elle pourvue d'arcs, de fleches, & des autres armes nécessaires pour la chasse? Messieurs, il y a chasse & chasse; vous, par exemple, vous chassez aux fautes des Auteurs; Domirien chassoit aux mouches; eh bien, Léoparde chassoit aux

papillons. A l'arrivée de Boréas , elle se sentit plus de considération pour lui que pour le triste Don Bleumourant ; & , sur l'avis des Dames de sa suite , elle consentit à le prendre pour son défenseur , jusqu'à ce qu'elle eût retrouvé ses sœurs.

Amadis & son Compagnon mettent pied-à-terre , levent la visière de leurs casques , baissent leurs lances & vont se prosterner aux pieds de la Divinité , qui les reçoit d'un air gracieux , & remarque sur-tout avec intérêt le bel Amadis , qui , de son côté , voit aussi-tôt son fantôme dans la personne de Léoparde. Pouvons-nous excuser la maxime de ce Prince ? Voilà en peu de jours cinq des filles de Bambo qui reçoivent , l'une après l'autre , ses hommages , & c'est toujours celle qu'il voit la dernière qui l'emporte. Qui fait jusqu'où les choses eussent été portées avec celle-ci , s'il n'eût pas été bientôt reconnu & insulté par le féroce Boréas ? Forcé de combattre , il se tourne du côté de Léoparde , lui demande la grace de l'encourager d'un coup-d'œil , monte sur son cheval pendant que son adversaire en fait autant de son côté. Le choc fut terrible , & les deux Champions renversés ; mais

Boréas

Boréas se relève le premier , & voyant son ennemi sans mouvement , croit l'avoir privé de la vie. Il fait parade de son triomphe , lorsqu'Anticéladon s'écrie : » Ne » crois pas en être quitte à si bon marché ; je prétends venger mon ami «. Voilà donc un nouveau combat qui s'engage. Quelle en fera l'issue ? Il faut qu'un des deux périsse : mon embarras est de choisir. Consultons les Dames. Je les entends prendre parti pour Anticéladon , quoiqu'il ne soit pas fort loyal pour elles. Suivons donc leur avis , & crions avec elles : » Périrre Boréas , vive Anticéladon ! «.



C H A N T X V I.

ALLONS voir maintenant ce que fait Dindonnette , & si le Sage parviendra , par son moyen , à la confection du grand œuvre. Depuis une heure , elle se tient de bout , immobile , ses cheveux d'ébène flottans sur ses épaules de neige. Cette vue fait circuler un feu dévorant dans les veines du Sage : il perd la tête , & tombe.

*Mars 1782.***D**

aux pieds de la Princesse. Aussi-tôt une vapeur épaisse & noire remplit la grotte, le rocher tremble par les efforts des vents déchaînés ; le fourneau & le creuset éclatent en morceaux ; l'éclair brille, le tonnerre gronde ; & au milieu d'un bruit épouvantable, le Dragon s'échappe par la cheminée, accompagné de la troupe des esprits folaires. Qu'on juge de la frayeur qu'éprouva Dindonnette ! Le Philosophe lui-même en eut pitié, &, pour la remettre, la pressa dans ses bras un peu plus qu'il n'étoit nécessaire. Fi, lui dit-elle, Monsieur, oubliez-vous votre philosophie ? & n'êtes-vous pas honteux ?..... Un coup de poingt accompagne ce propos, & renverse le Barbon à terre. La Princesse profite du moment pour s'échapper. Le vieillard se relève & la poursuit ; mais il la voit enlever par un Chevalier ; & il lui semble même qu'elle s'y prête de bonne grace ; car elle a la malice de lui sourire, comme pour se moquer de lui, & de lui souffler un baiser en signe d'adieu.

Ce Chevalier n'est autre que le Prince de Trébifonde, qui, ayant renoncé, ainsi que nous l'avons vu, à sa passion pour

Léoparde , s'étoit promis de donner son cœur à la première beauté qu'il rencontreroit. Quelle ne dut pas être sa joie de ce que Dindonnerte étoit cette première personne ! d'autant mieux que l'aventure qui venoit de lui arriver , avoit donné quelque peu d'ame à sa figure. Aussi accepta-t-il avec empressement la proposition que lui fit cette Princesse de la prendre sous sa protection. Elle , de son côté , dès qu'elle fut assurée que le Prince ne pensoit plus à sa sœur , reçut l'offre de son cœur avec reconnoissance. Comme il faut que tout finisse , & que nous voulons que cet ouvrage ait aussi sa fin , nous ferons , tout de suite , arriver ce nouveau couple au Château du Nègre , pour aller retrouver un de nos Acteurs , dont nous n'avons rien dit depuis long-tems.

C'est le Seigneur Parasol , qui n'avoit point trouvé la Fée Mab , sa tante , parce qu'elle couroit alors le monde , pour faire du bien aux uns & du mal aux autres , suivant son caprice & son bon plaisir. Il avoit ensuite fait rencontre de la Reine des Blondes , & ils avoient voyagé de compagnie pendant quelques jours. Le Nègre , qui préparoit par ses enchante-

mens tous les événemens que nous écrivons , & le dénouement de cette histoire , les avoit fait arriver dans son Château au même moment que Dindonnette & le Prince de Trébifonde.



C H A N T X V I I .

AMADIS , privé du sentiment par la violence de sa chute & par une blessure que lui avoit fait la lance du féroce Boréas , & par laquelle il perdoit beaucoup de sang , avoit été transporté , par les soins du fidele Férafs , dans une cabane voisine. Léoparde avoit été touchée de son malheur , & malgré les efforts qu'elle avoit faits pour soutenir son caractère d'insensibilité , & pour cacher l'intérêt qu'elle y prenoit , nous savons , par le témoignage d'une de ses femmes qui étoit près d'elle en ce moment , qu'elle avoit laissé échapper un soupir.

La cabane où notre Héros fut porté , étoit l'habitation d'une bonne vieille qui avoit des secrets merveilleux pour guérir toutes sortes de maladies & même pour

ressusciter les morts. (*) Il ne pouvoit mieux tomber ; aussi fut-il bien pansé , lui appliqua-t-on un emplâtre merveilleux , lui fit-on avaler d'un élixir souverain , connu maintenant sous le nom des gouttes du Comte de C*** ; & le lendemain , quand la vieille leva l'appareil , trouva-t-elle son blessé de moitié plus mal qu'auparavant. Cependant elle ne perdit pas l'espérance , & elle eut raison ; car , malgré les mauvais effets de ses remèdes , au bout de sept jours , grâce à sa bonne constitution , Amadis fut parfaitement rétabli.

La vieille avoit chez elle une fille qui étoit l'être le plus singulier ; pleine d'esprit , de raison , & de talens naturels & acquis ; Olinde y joignoit la laideur la plus affreuse. Notre Héros , qui conversoit souvent avec elle dans sa convalescence , admiroit son esprit , en étoit enchanté , &

(*) Le fameux Abraham Rajo , qui fait de nos jours tant de miracles dans une Ville de France , sous le nom du Comte de C*** , descendant en droite ligne de cette bonne vieille , & a hérité de tous ses secrets.

ne pouvoit s'empêcher de desirer qu'elle fût seulement supportable. Il ignoroit que cette laideur ne défiguroit que le visage , & que les bras , la taille , la gorge , tout le reste , en un mot , étoit digne de servir de modèle aux chefs-d'œuvres d'un Praxitèle. Ah ! si Amadis avoit pu soupçonner des charmes trop bien cachés ! Mais Olinde , sachant que son sort dépendoit de son attention à laisser ignorer qu'elle eût quelques appas , avoit le plus grand soin de les couvrir d'une manière impénétrable.

Qui croiroit qu'Amadis , cet Amant d'un fantôme conçu dans son imagination , que tant de Belles n'avoient pu fixer , se fût pris d'amour pour une personne aussi laide que nous avons dépeint Olinde , sans même savoir que sa taille étoit de la plus grande perfection ? C'est cependant ce qui arriva. Il balança quelques tems entre l'amour que lui inspiroient ses qualités aimables , & l'horreur causée par sa figure : la honte le retenoit aussi ; & il n'osoit avouer à son ami Anticéladon , qui , de tems en tems , venoit savoir de ses nouvelles , ce qui se passoit au fond de son ame. Enfin , le huitieme jour après

sa convalescence, Olinde reçut une déclaration des plus claires, qui fut d'abord tournée en plaisanterie ; mais comme il insista , elle s'attendrit , lui témoigna de l'amitié , & lui fit son histoire en ces mots :

» Je n'ai pas toujours été telle que je
» vous paroïs , ô mon ami ! Je suis née
» fille de Roi , & je fus aussi belle que
» je suis affreuse aujourd'hui. Le Roi ,
» mon pere , fier de ma beauté , qui faisoit
» tourner la tête à tous ceux qui me
» voyoient , se faisoit un plaisir cruel de
» me montrer en public. Plus ma figure
» étoit faite pour plaire , plus mon carac-
» re étoit capricieux & capable de rebuter.
» J'avois de l'esprit , mais je ne l'em-
» ployois qu'à faire du mal ; en un mot ,
» j'étois tout le contraire de ce que je suis
» aujourd'hui. Dans un voyage que j'avois
» entrepris , dans l'intention de faire l'uni-
» vers entier témoin de ma beauté , je fus
» vue par un certain Enchanteur Nègre à
» qui je plus , qui m'enleva , & me pro-
» posa de m'épouser. Accoutumée à re-
» buter les Princes & les Chevaliers , je
» traitai si durement le noir Adonis , que
» la futeur prit en lui dans l'instant la place

» du tendre Amour. Il me toucha de sa
» baguette , & je devins un monstre de
» laideur ; je regrettai beaucoup la beauté
» dont j'étois privée : mais quand le pre-
» mier moment fut passé , je m'aperçus
» que j'avois conservé ma raison , & je
» fus heureusement en faire usage : je
» devins douce , complaisante pour tout
» le monde ; enfin , mon caractère chan-
» gea totalement , & bientôt je recon-
» nus que le Nègre, avec sa mauvaise
» volonté , m'avoit fait plus de bien que
» de mal ».

Pendant qu'Amadis perd ainsi son cœur avec un objet hideux , Léoparde , par un motif de curiosité & même d'intérêt , veut voir ce Chevalier , qui , beau comme Médor , est aussi brave que Roland. Conduite par Anticéladon , elle vient à la cabane , & ne peut cacher à celui-ci la surprise où la plonge l'air froid avec lequel la reçoit le Héros. Anticéladon lui découvre ce qu'il a su découvrir du secret de son Ami , & se sert adroitement de ce moyen pour avancer ses propres affaires ; il lui réussit , & Léoparde sort avec le dépit de se voir préférer une bégueule ; (c'est son expression).

Nous les ferons arriver tous deux au château du Nègre , où bonne compagnie les attend.



CHANT XVIII.

IL n'est point de passion plus durable que celle qu'une fille véritablement laide parvient à inspirer à un galant homme , par les seuls charmes du cœur & de l'esprit. Amadis , qui , les premiers jours , n'a pu regarder Olinde sans dégoût & même sans horreur , s'accoutume le cinquieme jour à sa figure ; le sixieme , il découvre en elle un sourire agréable ; le septieme , il voit de l'ame dans ses yeux ; le huitieme enfin , l'horrible Olinde devient le fantôme de son imagination , & se trouve être pour lui le modele de toutes les perfections. Sensible à une flamme que tant d'épreuves ne sauroient éteindre , Olinde accepte enfin la foi du Chevalier , & ils se promettent de s'unir dès le lendemain dans le plus prochain Temple de l'Hymen.

Pendant que ces deux Amans s'accor-

doient ainsi, la discorde régnoit dans le Château du Seigneur Obérou, (ainsi se nommoit l'Enchanteur Nègre). Lui compté, ils étoient cinq hommes pour les cinq filles de Bambo; mais dans ce nombre Bleumourant & Dindonnette seuls paroissoient d'accord; encore les autres Princesses ne voyoient-elles pas cette union de bon œil, & Don Caramel avoit-il dessein de faire valoir ses droits. Le Nègre ne plaisoit à aucune des cinq, & s'en appercevoit. Enfin, las de jouer ce rôle, il se détermina à finir la farce tout d'un coup, & voici comment il s'y prit.

« Un de mes esprits, leur dit-il, vient
» de m'apprendre que demain matin il se
» fera, dans le petit Temple voisin, le
» plus singulier mariage du monde. L'é-
» poux est beau comme le jour, & l'é-
» pouse est hideuse Je me doute de
» ce que vous voulez dire, dit Léoparde;
» le Héros de la pièce se nomme Ama-
» dis. — Amadis ! s'écrierent les autres
» Princesses ». Puis elles se mirent à se
raconter ce qui leur étoit arrivé à chacune
en particulier avec ce Chevalier. Cha-
trouilleuse seule dissimula un point de la
vérité dans son récit. Elles convinrent

ensuite qu'elles assisteroient le lendemain à la cérémonie , & se promirent chacune en particulier de faire repentir le Prince de la folie qu'il faisoit de se lier à une personne si laide.

Il arrive, ce jour qui va terminer les aventures de tant de Héros. Les cinq Princesses & les cinq Chevaliers qui les accompagnent sont déjà rendus au Temple, où ils ne s'attendent gueres à ce qui doit leur arriver. Amadis paroît , donnant d'un air triomphant la main à sa maîtresse. Les filles de Bambo espérant en obtenir un coup d'œil , font autant de bruit qu'elles peuvent pour le distraire. Peine inutile ! Il ne voit qu'Olinde , la seule Olinde l'occupe , & rien ne peut détourner sa vue de cet objet qui lui semble plus beau que la beauté même. Nos Princesses se croient vengées quand elles l'entendent prononcer le serment d'être toujours fidele à ce monstre ; mais leur joie dure peu ; car Olinde disparoît , & les filles de Bambo reconnoissent leur sœur Fleur-d'épine , dont la beauté brille de tous ses attraits. Amadis étonné recule trois pas , en s'écriant : « Où es tu , ma » chere Olinde. — C'est moi-même ,

répond Fleur-d'épine ». Et le Nègre s'élance auprès des nouveaux époux , & leur dit : « C'est à moi que vous devez » ce miracle. Fleur-d'Épine n'étoit que » belle ; Olinde étoit laide , mais aimable : maintenant Fleur-d'Épine est aimable , & Olinde est belle. Quant à vous , » Mesdames , l'exemple est trop beau » pour ne pas le suivre. Vous êtes cinq » filles de Bambo , & nous voici cinq » hommes ; il est tems de vous décider ». Comme il s'apperçut qu'elles balançoient : « Corbleu , ajouta-t-il , ceci n'est » plus plaisanterie , qu'on se décide. » Allons, Miss Léoparde, vous êtes l'aînée , à vous à choisir.

» Allons donc , dit Léoparde ; puis- » qu'il faut faire un choix , je me donne » au Prince Anticéladon ». Le Prince tombe aux genoux de la nouvelle Diane pour lui témoigner sa reconnoissance. — A vous , Miss Chatouilleuse , dit Obérou. — Chatouilleuse en rongissant présente la main à Caramel , & a le désespoir de voir ce Chevalier se couler par derrière , & saisir celle de Colifichon. Honteuse & bouillant de colere , mais toujours maîtresse de ses mouvemens , la

Vestale se retourne du côté de Bleumourant , qui a déjà la main dans celle de Dindonnette. Le trait est piquant ; mais les prudes sont difficiles à dérouter. Celle-ci étoit prête à se donner au Nègre , quand cet Enchanteur prenant la parole , dit d'un ton malin , en prenant la main de Blaffardine : « Messieurs & Dames , le » destin vous fait connoître sa volonté » par mon organe ; il a choisi pour moi » Blaffardine : c'est moi qui releverai sa » blancheur ; car n'est-il pas vrai qu'elle » paroît du double plus blonde près de » moi ? Quant à la pudique Chatouilleuse qui est toute ame , elle ne peut » épouser qu'un esprit. Parasol est son » fait. Cependant , Madame , s'il arrivoit que vous vinssiez à changer un » jour d'avis , vous me trouverez toujours » prêt à vous servir ».

Alors un bruit de timballes & de trompettes annonce l'arrivée de quelque Grand. Au milieu d'une épaisse vapeur qui remplit le Temple , paroît tout-à-coup Schah-Bambo , qui ne fait pas mieux que les autres comment il se trouve-là. Obérou s'avance vers lui , le salue , & lui demande son consentement pour le mariage

de ses filles. « Je vois bien , dit le Sul-
» tan , que vous me faites arriver tout
» juste , pour me montrer qu'on se feroit
» bien passé de mon aveu pour terminer
» ces nœces. Mais soit ; mes filles sont
» parties de chez moi pour chercher ce
» qu'elles n'avoient pas ; elles ont trouvé
» des maris ; elles n'avoient que faire
» pour cela de quitter la maison pater-
» nelle. Cependant je rends graces aux
» Seigneurs qui veulent bien se charger
» de pareille marchandise ; je ne la donne
» pas pour mieux qu'elle ne vaut : mais
» enfin les voilà toutes pourvues. Le Pro-
» phète en soit loué » !



*QUATRIÈME CLASSE.**ROMANS D'AMOUR.*

M É M O I R E S

D E M A D A M E D E * * *.

Nous avons plusieurs Lecteurs dont l'ame peu sensible, ou l'esprit désabusé, sur les peines & les plaisirs des Amans, les porte à préférer les grands traits, les plans vastes, les caractères fortement prononcés de la Chevalerie & de l'Histoire, à la teinte douce, aux sentimens naturels qui, d'une fiction simple, font une vérité touchante. Nous respectons le goût de ces Lecteurs; & le devoir de leur plaire nous occupe souvent. Mais qu'il nous soit permis de nous rappeler quelquefois ces ames tendres, ces imaginations douces, ces esprits tristes qu'un sentiment pénètre & console. Il faut des actions naturelles, des tableaux vrais, des mal-

heurs vraisemblables à ces êtres pour les toucher; & nous déposerions la plume, s'il faillait résister toujours au penchant de les obliger.

Le caractère de l'Histoire que l'on va lire exigeoit ce préambule. Elle est bien simple; on croit en voir naître les événemens sous ses yeux. C'est si bien la nature, si bien le sentiment, qu'on oublie qu'elle fut écrite par l'imagination. Cet art charmant ne fut jamais beaucoup connu, & n'est plus guere senti aujourd'hui.

L'ouvrage fut composé & imprimé il y a trente ans. La modestie, ou quelque autre motif, en borna les exemplaires au plus petit nombre. C'est donc ici en quelque sorte une première édition.



J'E suis née en Province, dans une condition très-médiocre. Mon pere, après avoir passé par différens emplois, en avoir obtenu un qui, avec beaucoup d'économie, lui suffisoit à peine pour élever sa famille. Une sœur de ma mere, mariée à Paris, n'avoit point d'enfans, & jouissoit d'un revenu considérable; mais elle devoit le perdre en perdant son mari;

la crainte de cet accident l'obligeoit à se réserver sur sa situation présente , des secours pour l'avenir. Les épargnes que sa prudence exigeoit d'elle , la mettoient conséquemment hors d'état d'étendre la fortune de mon pere. Ma naissance précéda celle de deux freres. Pour diminuer à sa sœur le poids d'une famille qui pouvoit encore augmenter , ma tante lui offrit de me recevoir à Paris. Sa proposition fut acceptée. J'avois deux ans pour lors ; je fus élevée dans sa maison jusqu'à l'âge de dix-huit. Les soins qu'elle prit de mon éducation justifient la confiance de mes parens ; elle en fit son plus agréable emploi. Peut-être même m'en donna-t-elle une trop étendue pour l'état auquel la médiocrité de ma fortune sembloit m'appeller.

Les connoissances que j'acquis avec les différens maîtres chargés du développement de mes idées , & de la culture de mon esprit ; mes lectures , les avantages de l'opulence, qui me devinrent familiers, & plus encore la fierté de mon caractère , pouvoient me donner d'avance bien de l'horreur pour la situation à laquelle j'étois prête à passer. Celle dont je jouissois ,

& qui avoit tant d'attraits pour moi , étoit à son terme.

Dans ce tems , un Employé subalterne vint voir mon oncle. Il avoit des arrangemens à prendre avec lui sur une direction que son exactitude & sa capacité lui avoient méritée. Mon oncle le retint à dîner. L'objet de son travail y fut traité devant moi. Cette conversation fut quelquefois interrompue , de la part de M. Rouanet , (c'étoit le nom de ce convive) par des complimens assez gauches qu'il crut devoir à ma figure , & plus encore à la niece d'un homme à qui il étoit subordonné. Mon oncle lui ayant appris que la Ville où l'appelloit son nouvel emploi étoit précisément celle où résidoient mon pere & ma mere , en partant il vint prendre mes ordres pour eux. Il passa ceux que je lui donnai ; car quelque tems après , mon pere écrivit à mon oncle que M. Rouanet me demandoit en mariage. Il n'y avoit point à balancer sur cette proposition : un homme qui jouissoit d'un emploi lucratif , & que sa capacité pouvoit encore conduire plus loin , étoit un parti plus avantageux que je ne pouvois raisonnablement en espérer ; mais

il ne me paroïssoit pas aussi éblouissant qu'à ceux de qui je dépendois.

Avant la réception de cette lettre, les équipages de M. le Comte de *** avoient été arrêtés ; on lui avoit saisi plusieurs effets ; il vint voir mon oncle pour tâcher d'en parer la confiscation. Ce dernier étoit sorti ; le Comte résolut de l'attendre. Ma tante le reçut ; j'étois avec elle. Ce Seigneur étoit de mon âge ; une figure agréable , son nom , sa jeunesse pouvoient lui donner de la confiance ; je ne remarquai cependant point en lui cet air présomptueux trop ordinaire aux jeunes gens aussi heureusement partagés. Le Comte paroïssoit non-seulement ignorer , mais vouloit pour ainsi dire faire excuser ses avantages. Sa politesse n'avoit point cet air de bonté qui souvent humilie par l'affectation : elle étoit naturelle comme son esprit.

Mon oncle arriva. Tandis que le Comte lui parloit de son affaire , je me livrai imprudemment à l'examen de ses qualités , & je me surpris dans cet état de réflexion toujours si dangereux. En sortant , le Comte me confirma dans mes idées. Mon oncle lui offrit de l'aller informer

du succès de ses démarches ; le Comte l'assura qu'il le préviendrait en revenant lui-même s'en instruire. Il revint en effet deux jours après : il y avoit une assemblée nombreuse lorsqu'il arriva ; quoiqu'elle ne fût point composée de gens de son rang , il parut s'y plaire , & gagna à se faire connoître. Il avoit une présence d'esprit rare , même chez les personnes du plus grand monde ; pour dire quelque chose d'obligeant à quelqu'un il ne négligeoit point les autres , & il faisoit le genre de louanges propre à chacun. S'il laissoit reposer votre amour-propre sur ce qui vous étoit personnel , il avoit le talent de l'intéresser à ce qui vous étoit étranger ; il vous faisoit l'honneur de la découverte , & sembloit ne se réserver que le plaisir de la mettre au jour. Vous imaginez bien , Madame , qu'en deux visites je n'apperçus pas toutes ces nuances de son caractère : un plus long usage m'en a développé la beauté ; mais j'en conçus dès-lors une idée , qu'il ne dut point à ce qu'il me dit de flatteur ; il avoit cet air de sincérité qui semble dispenser de la reconnaissance : ses complimens patoissoient

n'être point à son choix : on pouvoit les prendre pour un hommage dû à la vérité.

Ce jour même mon oncle avoit reçu la lettre de mon pere. Il en apprit le sujet au Comte dans un moment où ce dernier m'adressoit la parole. Cette nouvelle lui fit perdre de vue ce qu'il me disoit ; je crus appercevoir qu'il me faisoit d'un air contraint le compliment qu'exigeoit de lui la nouvelle qu'il venoit d'apprendre. Il me regardoit fixement ; & voyant qu'au discours de mon oncle j'étois devenue plus sérieuse , il badina légèrement sur le changement que cette conversation avoit fait naître en moi : il me parut avoir quelque satisfaction à me trouver l'air triste ; du moins à peine s'en fut-il aperçu , qu'il reprit cette liberté d'esprit qui lui étoit ordinaire , & qui d'abord avoit souffert quelque altération.

Lorsque le Comte fut sorti , mon oncle remit la conversation sur mon mariage. Après m'avoir représenté qu'il pouvoit me préparer un avenir fort heureux par la fortune que M. Rouanet étoit dans le cas de faire , il me demanda quelles étoient mes intentions. Il est éta-

bli qu'une fille bien née doit , dans cette occasion , une soumission aveugle aux volontés de ses parens ; ce fut ma réponse. Mon départ dès cet instant fut fixé à un terme très-court.

Aussi-tôt que je fus seule , je me rappelai tout ce qui venoit de se passer. Les propositions de M. Rouanet , toutes avantageuses qu'elles étoient pour moi , ne pouvoient me satisfaire. J'opposois la rigueur du sort que me préparoit la fortune , à l'éloignement que je sentoís pour cet établissement. Ma raison cédoit un moment à ces réflexions ; elles étoient bientôt étouffées par une foule d'idées que je n'osois développer , dans la crainte peut-être d'être obligée de les combattre. Toutes déraisonnables qu'étoient ces idées , elles avoient assez d'empire sur moi pour m'annoncer le malheur des plus tristes dégoûts dans l'état auquel il falloit me soumettre. Heureusement , si la fierté faisoit la base de mon caractère , du moins étoit-elle accompagnée d'une fermeté indépendante des circonstances. Dans cet état d'incertitude & d'agitation secrète , je m'occupois de ce que le Comte avoit dit dans ses deux visites. Ma mémoire

me servoit fidèlement. Aucun de ses discours ne m'étoit échappé ; je pesois sans doute particulièrement ceux qui m'avoient été personnels ; ils ne perdoient rien dans mon souvenir , peut-être même mon imagination leur prêtoit-elle plus de grace & de finesse qu'ils n'en avoient eu réellement. Je m'arrêtois sur-tout avec un plaisir sensible , mais dont je ne démêlois point la cause , à l'air dont le Comte avoit reçu la nouvelle de mon mariage. Oui, Madame, je me persuadois dès lors qu'il ne l'avoit point apprise sans émotion , & qu'il avoit été content d'appercevoir que je n'en étois pas aussi enchantée que mes parens. Me croire aimée du Comte sur des fondemens aussi légers , vous paroîtra une de ces chimères de l'amour-propre qui ont fait tant de folles & tant de victimes ? mais cet amour-propre , inséparable de l'âge & de la figure que j'avois alors , est si souvent une vanité ridicule , qu'on doit le pardonner quand il est un pressentiment. Les assiduités du Comte justifient ma flatteuse prévention. Les affaires de M. Rouanet suspendirent mon départ assez de tems pour me faire lire dans le

cœur de mon Amant , pour porter le trouble & l'agitation dans le mien , & augmenter mon éloignement pour mon mariage. Après beaucoup de combats , je dus la resolution que je pris de m'y soumettre , à l'espérance d'être dès ce moment , & plus encore dans la suite , utile à mon pere & à ma mere.

Ce mariage , fait dans le tems auquel les premiers arrangemens de ma famille sembloient l'avoir fixé , n'eût été qu'une contradiction ; quelques mois de plus le rendoient un sacrifice dont j'étois la victime. Pour surcroît de malheur , le délai fut plus court qu'il n'avoit été annoncé. Le Comte avoit été obligé d'accompagner pour quelques jours le Maréchal , son pere , à une de ses terres. Une lettre du mien dans cet intervalle , hâta mon départ , m'ôta l'espoir de revoir mon Amant , & m'enleva jusqu'aux douces illusions auxquelles je ne pouvois me refuser.

Je quittai mon oncle & ma tante comblée de leurs bienfaits , & pénétrée de toutes les marques d'amitié qu'ils me donnerent. Le chagrin que j'avois envisagé dans cette séparation , étoit entré pour

pour beaucoup dans la peine que j'avois d'abord ressentie à la première nouvelle de mon mariage. Les soins qu'ils avoient pris de mon éducation, leur donnoient des droits sur ma reconnoissance ; l'habitude qu'ils avoient contractée de me regarder comme leur fille, leur en assurait, pour la vie, sur ma tendresse ; nos adieux furent des plus touchants.

Les circonstances qui avoient précédé & celles qui devoient suivre mon voyage, ne le rendoient pas agréable. La femme-de-chambre que ma tante avoit envoyée avec moi, & dont elle avoit bien voulu se défaire en ma faveur, tâchoit en vain de me distraire des réflexions où j'étois plongée : les motifs de consolation que son zèle lui suggéroit, produisoient un effet bien contraire.

Après trois jours de route, nous arrivâmes à la Ville où demeuroient mon pere & ma mere. M. Rouanet s'étoit rendu chez eux, sur l'avis qu'il avoit eu de mon arrivée. A peine me donna-t-il le tems de me précipiter dans leurs bras : il vouloit partager mes premiers mouvemens ; mais mon cœur sentoit doublement à qui ils étoient dus. M. Rouanet

n'étoit pas fort délicat , & n'avoit jamais imaginé que pour prendre une femme , il fallût chercher à mériter son cœur avant de recevoir sa main. Avec l'air embarrassé , & le peu de ménagement en même-tems d'un homme qui n'a aucun usage du monde , il me fit part de ses prétentions & de la joie qu'il ressentoit de mon arrivée. La soumission que j'apportoïs aux volontés de mes parens , dicta ma réponse : elle le satisfît autant que l'aveu le plus tendre. Il le témoignoit déjà par des plaisanteries de son ton ; ma mere me prit en particulier pour me sauver l'embarras dans lequel elle remarqua que me jettoit la grosse joie de M. Rouanet. Mon pere le retint à souper. La satisfaction que je goûtois à me trouver réunie avec mon pere & ma mere , que je n'avois jamais vus , étoit inexprimable. La vivacité avec laquelle je m'y étois livrée , ne m'avoit pas permis d'apercevoir d'abord la simplicité , pour ne pas dire la pauvreté , de leur demeure. Sur la fin du repas , tandis que M. Rouanet prenoit avec eux des arrangemens sur notre mariage , j'eus le tems de me livrer à des réflexions que me firent naître,

& la vue de cette maison, & le souvenir de celle de ma tante. Elevée dans l'opulence, la situation de mon pere pouvoit m'humilier : ce ne fut point l'effet qu'elle produisit ; mais elle assura, sans retour, la résolution que j'avois prise d'épouser M. Rouanet : la crainte de partager la mauvaise fortune de mes parens n'y entroit pour rien ; la maison de ma tante m'étoit encore ouverte ; elle m'avoit bien assuré en me quittant, que j'y trouverois toujours un asyle ; mais je sentis que mon établissement me mettoit dans le cas de procurer des secours présens à ma famille, & peut-être d'assurer son état dans la suite.

On me tira de mes réflexions, pour me faire part des arrangemens que l'on venoit de prendre : l'impatience de mon futur étoit extrême ; elle fixoit notre mariage à trois jours delà : mes parens la seconderent ; il sortit.

Lorsque nous fûmes seuls, mon pere & ma mere, en m'embrassant, me féliciterent sur le bonheur que j'avois eu d'inspirer à mon prétendu les sentimens qu'il avoit pour moi. Vous allez, me disoit ma mere, devenir l'appui d'une

famille, qui, sans cet heureux événement, ne pouvoit s'attendre qu'à un triste avenir. Ma tendresse pour les auteurs de mes jours m'avoit déterminée ; mais cela ne suffisoit pas à celle qu'ils me témoignioient : elle exigeoit de moi un autre sacrifice ; c'étoit de paroître aussi satisfaite qu'eux de ma destinée : j'aurois empoisonné leur joie, si je ne l'eusse point partagée. Cette résolution étoit plus aisée à former qu'à suivre. L'éducation de la Province differe beaucoup de celle de la Cour ou de Paris : celle-ci soumet l'expression des mouvemens de l'ame à une décence de convention ; l'autre lui laisse plus de liberté : c'étoit celle qu'avoient reçue mes parens ; leur joie étoit démonstrative. Il m'en coûta beaucoup pour me mettre à l'unisson, indépendamment de l'éloignement que j'avois pour mon mariage.

Enfin le jour marqué arriva. Ma femme-de-chambre en me coëffant répandoit des larmes ; j'étois fort triste : elle avoit couché dans ma chambre ; des soupirs qui m'étoient échappés, avoient pu lui faire connoître que ma joie extérieure étoit peu d'accord avec les sentimens de

mon cœur : je lui demandai la raison de ses pleurs ; elle me dit que les préparatifs d'un mariage lui rappelloient un sujet de douleur. Elle étoit veuve. Sa réponse me parut assez vraisemblable , pour que je ne cherchasse pas à pénétrer plus avant : je fus mariée.

Les engagements que j'avois pris avec moi-même , de me conformer à la satisfaction de mes parens , concoururent à celle de mon mari : il prit pour lui ce que mon extérieur annonçoit. La sérénité qui régnoit sur mon visage , lui fit presumer que mon mariage avoit fait mon bonheur ; rien n'y eût manqué en effet , si , élevée dans la maison de mon pere , je ne l'eusse quittée que pour devenir maîtresse de celle de M. Rouanet ; mais élevée à Paris , ayant pris le ton de ce qu'on y appelle bonne compagnie , accoutumée à voir des hommes vraiment aimables , & , pour trancher le mot , ayant trop vu le Comte de *** , la vie de la Province me promettoit de la langueur, & le commerce de M. Rouanet au moins de l'ennui.

Un principe auquel j'ai dû ma tranquillité dans les fâcheux événemens de

ma vie, me fut utile dans celui-ci. Je n'ai rien négligé pour prévenir ou adoucir la rigueur des coups que me préparoit le sort ; & j'ai imaginé que s'il est quelque remède aux choses faites , on doit le chercher dans sa fermeté : plusieurs circonstances aiderent la mienne. Le projet que j'avois formé de paroître satisfaite , tourna bientôt en habitude. Les visites que je fis & que je reçus , l'étude que je fus obligée de faire des mœurs de la Province , firent diversion aux idées qui pouvoient agiter mon ame.

Mon dessein étoit de bien débiter dans une Ville où vraisemblablement je devois demeurer long-tems ; mais j'allois trouver deux furieux préjugés établis contre moi. J'étois jolie , & j'avois été élevée à Paris. Ces deux points me rendoient un objet intéressant pour tous les hommes , & me promettoient toutes les femmes pour ennemies. Les femmes de Province ont volontiers l'ambition de prendre le ton des femmes de Paris , se piquent de les atteindre , & ne les aiment pas , dans la crainte sans doute de perdre à la comparaison : les hommes au contraire sont d'abord , sans connoître , prévenus favo-

ablement. Le seul avantage d'être femme de Paris les subjugué : ne seroit-ce point qu'ils croient , auprès d'elles , leur mérite dans tout son jour ?

Mes premières visites justifiaient mes conjectures. Le froid composé des femmes m'annonça leur jalousie ; la vivacité affectée des hommes m'avertit de leurs prétentions : les miennes se borneraient à détruire le préjugé des femmes. Mille traits que j'avois entendu raconter de la haine de notre sexe , me la faisoient redouter. Je ne pouvois pas changer ma figure , mais je réparois ce tort par tous les sacrifices qui étoient en mon pouvoir. On m'avoit dit que j'avois de l'esprit ; je ne l'employois qu'à l'avantage du leur. J'avois des lumières & des talens ; elles l'apprirent assez tard pour me savoir gré de le leur avoir laissé ignorer. Ma parure, mes discours étoient simples ; tout en moi leur parut être au profit de leur amour-propre ; j'eus le plaisir de voir , en peu de tems , les plus prévenues me marquer de l'amitié : ce qui acheva de me les gagner , fut , je crois , le peu d'intérêt que je paroissais prendre aux hommes de leur société.

Pourquoi ne me seroit-il pas permis ; Madame , de me citer pour exemple ? En vous écrivant mon histoire , je vous dois un récit exact : si quelques faits se trouvent à mon avantage , c'est par fidélité , non par vanité , que je vous en fais part ; on m'en taxera peut-être ; mais les frais en sont faits ; elle seroit plutôt dans l'exposition que dans l'application des événemens.

Telle femme a échoué en débutant dans le monde , qui peut-être y eût réussi avec cette conduite : la leur m'y paroît toute opposée. Toutes ont à-peu-près les mêmes prétentions : l'esprit , la figure , les talens sont les trois grands ressorts de leur amour-propre ; il ne peut être satisfait qu'aux dépens de leur tranquillité : ou elles seront confondues dans la foule des femmes qui possèdent les mêmes avantages ; ou elles les auront toutes pour ennemies , si elles forcent à l'admiration. L'un est humiliant & l'autre dangereux ; d'ailleurs , on se défend de l'admiration ; elle est regardée comme un sentiment stupide ; & l'on veut avoir de l'esprit : que l'on s'épargne de chagrins en n'y prétendant pas !

Il y avoit déjà quelques mois que j'étois mariée : mes plaisirs n'étoient pas vifs ; mais j'étois exempte de peines. La douceur de voir mon pere & ma mere , les sociétés que je m'étois faites , les soins de ma maison remplissoient mes momens ; elle m'étoit devenue plus agréable que je ne l'avois espéré ; je voyois peu mon mari. C'étoit un homme assidu à son devoir plus par habitude que par principes ; il avoit embrassé par nécessité un travail qui lui étoit devenu utile , il le suivoit par goût ; il ne sortoit presque point de son Bureau. On aime les choses où l'on réussit : il étoit naturel qu'il se plût dans un lieu où il primoit par état & par capacité , plus que dans le monde , dont il ignoroit les usages. D'ailleurs , je n'avois jusqu'alors qu'à me louer de ses procédés ; la liberté qu'il me laissoit sur mes occupations & sur mes plaisirs tenoit de l'indifférence : une femme plus intéressée aux attentions de son mari que je ne l'étois , l'eût trouvée désobligeante ; mais une inclination mutuelle n'avoit pas formé nos nœuds ; j'étois fort éloignée de ces petites délicatesses : les soins que je prenois pour qu'il se crût heureux ,

acquittoient ce que je lui devois ; & l'attention la plus scrupuleuse sur mes devoirs, suffisoit à ce que je me devois à moi-même. Si la tranquillité est l'état de la vie le plus desirable , je pouvois me dire heureuse ; mais je ne connus ce bonheur qu'après l'avoir perdu.

Six mois s'étoient écoulés depuis mon mariage. Pendant ce tems , je m'étois liée d'amitié avec une femme qui avoit paru rechercher la mienne : elle se nommoit Madame d'Assilli ; elle étoit veuve d'un Receveur des Tailles. Un de ses frères , nommé Valsolle , demouroit avec elle. Dès le commencement de ma liaison avec sa sœur , il avoit pris du goût pour moi. J'attribuai les premiers soins qu'il prit de me le faire remarquer , à cette ambition de me plaire qu'avoient plusieurs jeunes gens de mes sociétés : je ne le confondis cependant point avec eux. De l'esprit , une assez belle éducation , quelque usage du monde le distinguoient de ces agréables Provinciaux. Ses attentions pour moi étant devenues plus marquées , je crus devoir lui faire l'honneur de prendre des précautions contre lui. Sa sœur lui représenta l'inutilité d'un penchant

que les sentimens qu'elle me connoissoit ne me permettroient jamais d'approuver. Il feignit de se rendre à cet avis. Valsolle étoit imprudent, dissimulé & avantageux : il s'imagina que sa sœur ne lui avoit parlé qu'à ma sollicitation, il ne se trompoit pas ; mais il en conclut que c'étoit un reproche adroit de ma part de s'en être tenu jusqu'alors aux simples témoignages de sa passion, & que mon intention étoit d'en déterminer l'aveu. Il vint chez moi le lendemain : j'étois seule ; je fus étonnée de le voir : il le remarqua, & prit delà l'occasion qu'il cherchoit. Vous êtes surprise, Madame, me dit-il d'un air assez libre, de me voir arriver seul ? Que je serois heureux, si le motif de cette témérité pouvoit la justifier ! Je ne viens point vous dire que je vous adore ; tout en moi, depuis l'instant que je vous ai connue, a dû vous en instruire : mais je viens vous jurer que mon amour ne finira qu'avec ma vie. — Si j'ai pu, lui répondis-je, vous inspirer ce sentiment, la connoissance de ma façon de penser devoit l'étouffer dans sa naissance. La présomption seule a pu lui donner assez de force pour vous déter-

miner à me l'avouer : ma conduite auroit dû m'en garantir. — Soyez sûre, ajouta-t-il, Madame, que le plus profond respect.... La première preuve, repris-je vivement, sans lui donner le tems d'achever, & la plus agréable que vous puissiez m'en donner, est de me faire oublier que vous m'en avez manqué : c'est en ne risquant jamais de m'en parler, que vous pouvez y parvenir : je n'ai pu m'opposer à votre entreprise, n'ayant pas dû la prévoir : mon devoir est peut-être intéressé à n'en pas hazarder une seconde en continuant de vous voir ; mais vous interdire ma maison feroit un éclat, je veux les éviter. Vous savez combien me flatte la liaison qui subsiste entre Madame d'Assili & moi ; j'espère que vous ne me forcerez pas d'y renoncer. Je finissois à peine, elle entra. L'altération qui paroissoit sur mon visage lui fit pénétrer l'imprudence de son frère : elle ne l'eût point devinée au maintien de Valsolle : il avoit de la légèreté dans l'esprit ; elle n'avoit point souffert de la scène récente ; il la fit briller dans une conversation qu'il ouvrit, & qu'il soutint avec liberté. Elle me frappa, & me conduisit à de

tristes réflexions. Je me rappelai l'air confiant de Valsolle en me faisant sa déclaration : un homme capable de cette dissimulation me parut dangereux. Mes craintes devoient être réalisées.

Dans ces circonstances , il se répandit dans la Ville une nouvelle toujours intéressante pour la Province. Le Régiment de ***, qui composoit notre garnison , alloit faire place à celui de ***, qui étoit déjà en marche : ma femme-de-chambre me l'apprit , & me demanda si j'en connoissois le Colonel : je crus entrevoir qu'elle me faisoit cette question d'un air embarrassé. Non , lui répondis-je ; mais vous le savez , à ce qu'il me paroît ? — Oui, Madame , reprit-elle ; c'est M. le Comte de ***. Il m'échappa un mouvement de surprise ; ma femme-de-chambre le remarqua , & vouloit en profiter pour continuer la conversation. Je me remis ; & dans la crainte de me laisser pénétrer , je lui donnai quelque commission pour l'éloigner.

Lorsqu'elle fut sortie , je réfléchis sur ce que je venois d'apprendre. L'arrivée du Comte de *** ne me parut point être l'effet du hasard ; & me rappelant l'air

dont Camille (c'étoit le nom de ma femme-de-chambre) m'avoit appris cette nouvelle, mes soupçons redoublerent; elle sembloit être dans le secret. Le même jour, Madame d'Assilli m'en parla comme d'une chose cependant peu sûre, parce qu'elle ne le savoit que par sa femme-de-chambre, à qui la mienne l'avoit appris : ces particularités rapprochées annonçoient du mystère; je crus devoir l'approfondir.

Quand je fus rentrée, j'aperçus sur ma toilette une lettre dont je ne connoissois point l'écriture; elle étoit du Comte de ***. L'excès de son amour & de sa douleur y étoit peint. Je cachai cette lettre, & appellai ma femme-de-chambre : La nouvelle que vous m'avez apprise ce matin se fait par vous, lui dis-je; qui peut vous mettre si bien au fait de la marche des Troupes? L'air sérieux dont je lui fis cette question l'intimida; je veux une réponse, ajoutai-je sur le même ton : qui a pu vous enhardir (en lui montrant alors la lettre) à vous charger de cette commission? Elle se précipita à mes genoux en pleurant, & me donna les éclaircissemens que j'exigeois.

Le Comte ayant su la nouvelle & les circonstances de mon mariage , avoit écrit à Camille pour l'engager à me rendre une lettre. Cette fille pour lors étoit à ma tante : craignant d'encourir la haine de sa maîtresse en me remettant ce que le Comte m'avoit écrit , elle l'avoit brûlé , & lui avoit exagéré les difficultés qu'il y avoit à me rendre une lettre avec sûreté , en l'assurant cependant qu'elle en trouveroit l'occasion avant mon départ , que l'on comptoit encote éloigné. Tandis que le Comte (pendant un voyage qu'il avoit fait à la terre du Maréchal , son pere ,) attendoit le succès de sa lettre , j'étois partie , & j'avois été mariée. Sitôt qu'il l'avoit appris , il avoit écrit à Camille pour lui faire part de sa douleur ; il l'avoit informée , depuis , des démarches qu'il faisoit auprès du Ministre pour la destination de son Régiment , qu'il avoit obtenue telle qu'il la souhaitoit ; & enfin il l'avoit conjurée , par sa dernière lettre , de réparer du moins les torts qu'elle avoit avec lui , en me rendant celle que je venois de lire. Je témoignai à Camille tout le ressentiment que

méritoit cette imprudence. Elle me fit des instances pour que je ne la renvoyasse pas. Son zele lui-avoit fait supprimer la premiere lettre : je n'étois point compromise dans tout ce qu'elle avoit fait ; elle m'assura qu'elle s'étoit refusée aux libéralités du Comte de***. Cette fille m'avoit presque élevée, & m'étoit fort attachée ; je la gardai.

Les sentimens du Comte flatterent peut-être mon amour propre ; mais ma vertu s'offensa de sa conduite : elle faisoit supposer des espérances ; je les trouvois outrageantes pour moi. Un instant après, tout ce que j'avois trouvé d'aimable en lui se retraçoit à mon imagination. Je cherchois à pallier sa faute. Ce billet que Camille avoit brûlé m'auroit peut être fait voir le Comte prêt à sacrifier son rang à son amour. Cette illusion se dissipoit, je me condamnois ; excuser le Comte, c'eût été devenir sa complice : tous ses torts renaissent ; il connoissoit mes devoirs ; il y avoit de la lâcheté à chercher à m'en détourner : je lui trouvois un orgueil bien offensant pour moi à tant présumer de sa présence. D'ail-

leurs, combien de chagrins pouvoit me préparer ce projet? Les assiduités d'un homme de sa naissance alloient rendre inutiles les soins que j'avois pris pour en imposer à la jalousie : les femmes ne manqueroient pas de faire éclater le mécontentement qu'elles auroient de me voir préférée.

D'un autre côté, Valsolle me faisoit trembler. Son étourderie, & peut-être celle du Comte, (car enfin je le connoissois bien imparfaitement) pouvoient entraîner les plus fâcheuses suites. Le succès de sa déclaration avoit réduit le premier au silence, mais ne l'avoit point détaché ; de quel œil verroit-il un rival auquel, sur les plus légères apparences, il se croiroit sacrifié ? Il étoit Capitaine de Cavalerie ; son état lui permettoit de se venger du Comte ; & son humeur bouillante lui en feroit chercher les occasions. Ces réflexions ne me laissoient envisager que des éclats contraires à ma réputation : heureuse encore s'ils n'eussent rien dû coûter à mon cœur !

Le Comte cependant alloit bientôt arriver ; il falloit prendre un parti. Celui auquel je m'arrêtai, fut de ne le point

recevoir, & de ne me point trouver dans les maisons où je pourrois le rencontrer. Je crus obvier à tout par cette précaution ; mais ma destinée en avoit décidé autrement.

Le Régiment de *** étant arrivé, le Comte *** ne tarda pas à le suivre. Dans une Ville où il n'y avoit pas d'Intendant, l'état de mon mari me mettoit au rang des femmes que le Comte pouvoit voir ; & m'ayant connue chez mon oncle, il étoit naturel qu'il réclamât ce titre pour se présenter chez moi dès les premiers jours. Pour assurer l'exécution de mon projet, je feignis une indisposition qui me dispensoit de recevoir du monde. Je crus détruire par-là les espérances du Comte, & me persuadai que n'ayant pu faire valoir d'abord cette connoissance antérieure, les liaisons qu'il formeroit dans la Ville me sauvéroient sa visite. Il est plus difficile de bien concerter dans la défense que dans l'attaque : je ne voyois point que mon stratagème ne pouvoit que me faire gagner du tems. Celui contre qui je prenois ces précautions, pouvoit-il abandonner si légèrement des vues formées depuis six mois, & jusqu'alors

suivies de succès ? La passion voit plus loin que la vertu. Je n'avois dit à personne que je le connoissois ; mais il ne manqua point d'en instruire les femmes qu'il vit ; c'étoit les préparer à ses assiduités chez moi , & les justifier d'avance. Il avoit fait plus ; son premier soin , voyant que je ne pouvois le recevoir , avoit été de savoir avec quelle femme j'étois le plus liée : après avoir été présenté chez quelques autres , il avoit paru préférer la maison de Madame d'Assilli. Le refus que Camille avoit fait de recevoir plusieurs billets de sa part , lui avoit sans doute fait soupçonner que j'étois instruite de sa correspondance , & que mon indisposition n'étoit qu'un prétexte pour éviter sa visite : son assiduité chez mon amie lui promettoit des occasions de me voir dans cette maison , s'il ne pouvoit obtenir l'entrée de la mienne. Ce projet ne m'étoit point difficile à concevoir , & mettoit le mien en défaut.

Madame d'Assilli me fit demander un jour si elle pouvoit me voir. Il falloit un terme à ma feinte indisposition , pour ne la point rendre suspecte : je reçus mon amie. Vous m'aviez caché , me dit-elle ,

que le Duc de *** fût connu de vous : je suis offensée de cette discrétion. Le Comte de *** n'avoit pris le titre de Duc que très-récemment par la mort de son frere ; je pouvois ignorer le changement arrivé dans sa fortune ; je saisis ce moyen de justification, il anéantissoit les reproches de Madame d'Assilli sur ma discrétion , & éloignoit tout soupçon d'intérêt en moi à ce qui regardoit le Duc. Mon amie , après m'avoir long-tems parlé de lui , me proposa de me l'amener le lendemain. La refuser, c'étoit lui faire soupçonner que ma liaison avec le Duc étoit plus intime que je ne le faisois paroître , & que j'avois sans doute des raisons pour me défendre de le recevoir. S'il eût été possible de me garantir absolument de sa rencontre , pendant qu'il devoit demeurer à *** , les soupçons de Madame d'Assilli m'eussent été indifférens ; mais à moins de renoncer à toute société , je ne pouvois me promettre d'éviter le Duc ; dès-lors il m'étoit plus essentiel de le recevoir que de le fuir : l'affectation de mon refus eût fait naître de la curiosité sur le motif. Enfin , j'aimai mieux m'exposer au danger , que de paroître le crain-

dre. Il n'est presque point d'imprudencé qui ne soit susceptible d'une couleur avantageuse ; c'est toujours celle que nous présente notre amour-propre : je m'applaudis du parti que j'avois pris : c'est, me disois-je à moi-même , en imposer au Duc, que de paroître le braver : la confiance des hommes ne naît que de notre défiance ; ils seroient moins dangereux , si nos craintes ne leur apprenoient pas qu'ils le sont.

Le Duc arriva le lendemain avec Madame d'Assilli. Sa présence ne m'embarassa point ; j'avois eu le tems de m'y préparer. Il avoit le même avantage ; il ne s'en servit pas si bien. Cette noble aisance que donne l'usage du monde dans lequel il vivoit , l'avoit abandonné : je m'étois contentée de mettre de la politesse dans la réception que je lui avois faite ; son embarras avoit redoublé ; il alloit entraîner le mien , je proposai de jouer. Ce parti me réussit ; il n'en fut pas plus assuré : à peine jettoit-il les yeux sur son jeu ; s'ils rencontroient les miens , ils sembloient me faire excuse d'une offense , mais ils annonçoient qu'il en chérissoit la cause , & qu'il n'étoit pas

en son pouvoir de s'en repentir. Quelque peu équivoque que fût ce langage, je feignois de ne pas l'entendre; les soins que je pris ensuite pour qu'il ne pût me parler en particulier, soit chez moi, soit dans les maisons où il me trouvoit, me sauverent quelque tems ce que je redoutois.

Un jour j'étois allée chez Madame d'Assilli; elle n'y étoit pas : on me dit qu'elle rentreroit promptement; j'entraî dans le jardin pour me promener. Le Duc vint un moment après, sans savoir que j'y fusse : il y entra sur ce qu'on lui dit que la maîtresse de la maison alloit revenir. Je le rencontrai au détour d'une allée, il se précipita à mes genoux. Je puis donc enfin, Madame, me dit-il... N'espérez point, lui dis-je aussi-tôt, sans lui donner le tems de continuer, tirer avantage de cette rencontre pour m'entretenir d'une passion que je ne dois ni ne veux écouter. — Il faut être plus heureux que je ne le suis, reprit-il en se relevant, pour oser vous parler de son amour; la rigueur de mon sort veut que je fasse tout mon bonheur de pouvoir vous demander pardon d'une offense. Ne me le

ravissez point ; qu'il me soit permis de vous jurer que je la désavoue , que je la déteste autant que j'en chéris le motif. Peut-être en sera-ce une nouvelle à vos yeux d'avoir osé y paroître : mon cœur vous desiré sans cesse ; mais je ne vous cherchois pas dans ce moment Ce que me dit le Duc étoit accompagné de tant de candeur , que je crus devoir y répondre de même.

Ma conduite jusqu'ici , Monsieur , lui dis-je , a dû vous prouver que mon devoir m'est cher. Il condamne les sentimens dont votre lettre m'a instruite ; j'ose me flatter que vous n'avez pas espéré m'en détourner , & j'ai assez bonne opinion de vous , pour croire que vous ne tenterez pas d'y parvenir. Une autre , après votre imprudence , eût peut-être mis de l'humeur dans ses procédés ; les miens ne vous en ont point montré , j'ai cru qu'ils convenoient mieux à tous deux. Il est cruel , reprit il d'un air accablé , de mériter votre indignation ; mais il est désespérant de s'attendre pour la vie à votre indifférence. C'est le seul sentiment , ajoutai-je , dont il me convienne de payer ceux dont vous m'avez fait part. Il en

est un autre qui m'honoreroit infiniment ; mais la distance de votre rang au mien ne me permet pas d'y prétendre. C'est l'amitié ; je ne croirois pouvoir payer la vôtre de trop de franchise , elle vous rendroit peut-être plus heureux.

Madame d'Asilli venoit à nous dans ce moment , & mit fin à cette conversation : Valsolle étoit avec elle ; il m'aborda d'un air assez froid. Cet accueil ne m'eût point frappée dans une autre occasion ; la circonstance m'y fit faire attention. Il m'affligea. Le trouble , l'agitation étoient peints sur le visage du Duc. Je remarquai qu'ils n'échappoient point à Valsolle ; il se méfia de ma pénétration , & voulut me convaincre de la sienne par une froide allusion dont il saisit l'occasion.

Nous étions rentrés : on s'étoit mis au jeu ; je jouois avec lui contre deux autres personnes. Il s'étoit levé dans un intervalle de tems où il ne jouoit pas : le Duc s'assit un moment à sa place. Lorsque ce fut à Valsolle à jouer , il revint ; & , s'adressant au Duc avec un rire méthodique :
» M. le Duc , vous êtes le dernier venu ,
» ce droit est incontestable auprès de la
» plupart des femmes ; mais permettez
» pour

» pour ce moment , que les miens pré-
 » valent ». Le Duc heureusement ne pou-
 voit sentir l'aigreur de cette plaisanterie :
 je feignis de ne la pas entendre ; Valsolle
 parut fâché de l'avoir perdue.

Le jeu fini , Madame d'Assilli pria le
 Duc à souper : elle vouloit me retenir ;
 je m'en défendis sur quelque prétexte.
 Agitée de mille réflexions , j'aspirois à
 être seule pour m'y livrer ; je retournai
 chez moi.

Les sentimens du Duc jusqu'alors ne
 m'étoient point connus ; je les avois
 regardés comme un penchant que ma
 conduite ou l'inconstance de son âge
 auroit bientôt détruit : je ne pouvois
 plus m'y méprendre ; je venois de voir
 à mes pieds l'Amant le plus tendre &
 le plus passionné ; avec quel respect &
 quelle timidité m'avoit-il parlé de son
 amour ? Que ces deux qualités sont puis-
 santes dans un Amant ! Les plus fausses
 lumieres sur le cœur des femmes , peu-
 vent seules avoir accredité la confiance
 ordinaire aux jeunes gens. Les bontés que
 notre sexe a pour eux , ne semblent pas
 être à son choix ; leur air annonce qu'ils
 seroient offensés qu'on délibérât. Le Duc

gagnoit à la comparaison que je faisois de sa déclaration avec celle de Valsolle ; mais je ne lui disois pas tout ce qui se passoit dans mon cœur en sa faveur ; un secret penchant lui avoit déjà , sans doute , assuré la préférence : ce penchant , que je ne m'étois point encore avoué , m'avoit trahi ; je sentoís que mes derniers discours étoient bien éloignés de cette fermeté que je m'étois promise. Offrir de l'amitié au Duc , s'il vouloit la substituer à l'amour , c'étoit prêter moi-même à ses sentimens , un voile , à la faveur duquel il chercheroit à me les inspirer. Cette réflexion faite alors , eût pu devenir un puissant secours contre le Duc ; je ne la fis que lorsqu'il ne m'étoit plus possible de réfléchir utilement. Notre cœur nous dissimule à propos les vérités qui lui seroient contraires : celle-ci étoit trop favorable au Duc , pour qu'il ne l'apperçût pas dans tout son jour. La proposition que je lui avois faite étoit de bonne-foi ; ma conduite fut de même. Il fut profiter de mon erreur , en me cachant de quel prix mes offres étoient pour lui. Paroître d'abord satisfait de mon amitié , m'eût fait entrer en défiance ; il le sentit ;

il parut se résoudre à n'ambitionner plus d'autre sentiment que celui que j'offrois, ne pouvant en espérer de plus tendres. Cet accord suffisoit pour moi, mais il falloit encore que le public fût content; je priai le Duc de rendre ses visites moins fréquentes : il s'y engagea avec docilité. A la vérité, cette loi lui étoit facile à suivre; soit chez Madame d'Affilli, où j'allois fort souvent, soit dans quelque autre maison, il me voyoit presque tous les jours. Sa présence étoit devenue pour moi une douce habitude; je m'y livrois sans crainte & sans remords; il étoit fidèle à ses engagements; l'amour étoit banni de nos conversations. Il lui échappoit quelquefois des plaintes modestes & respectueuses sur le sacrifice que j'avois exigé de lui; mais celles d'un Amant sont, pour une femme de bien, des trophées élevés à sa vertu; je croyois devoir être plus contente de moi; lorsqu'il l'étoit moins.

Le Duc joignoit la solidité aux graces & à la vivacité de l'esprit. Les qualités de son cœur étoient fondées sur des principes invariables: ils sont ordinairement le fruit de l'éducation; il les devoit

rous à son heureux naturel ; sachant apprécier les avantages de la naissance , il ne se souvenoit de la sienne que pour s'en rendre digne. Le vrai mérite avoit des droits sur lui sans acception de personne. Tout concouroit à me faire jouir sans trouble de la douceur de ma situation. Valsolle avoit été obligé de joindre son Régiment. Les traits jaloux qu'il avoit laissé échapper m'avoient fait craindre qu'ils ne fussent réitérés assez pour ouvrir les yeux au Duc , & disposer son esprit à l'aigreur. L'absence de Valsolle avoit banni mes craintes : pouvois-je imaginer qu'elle me préparoit des malheurs ?

La veille de son départ , il étoit venu prendre congé de moi : j'étois seule. Il avoit semé , dans la conversation , quelques reproches sur la préférence qu'il avoit remarqué que je donnois au Duc. Quoique je pusse me dispenser de me justifier , je crus pouvoir lui dire que je n'avois pour le Duc , que les sentimens que mon devoir me permettoit d'accorder à un homme de son rang , qui avoit recherché mon amitié. Il étoit parti aussi mécontent de ma réponse que peu convaincu de ma sincérité ; & , dans le dessein d'éclaircir

ses soupçons , il avoit pris des mesures pour être informé de toutes mes actions. Le lieu de sa garnison étant à une très-petite distance de . . . il savoit jusqu'aux jours que l'on soupoit chez moi. Son éloignement ayant dissipé mes inquiétudes , je me livrois peut-être avec moins de contrainte aux témoignages de mon amitié pour le Duc ; je sentoís qu'elle augmentoit chaque jour. J'avois encore , depuis quelque tems , plus d'occasions de le voir ; mon mari les avoit multipliées lui-même : l'envie de se faire une protection l'avoit porté à prier le Duc à souper ; il y venoit toutes les fois que mon mari invitoit du monde. Valsolle fut informé de ce changement , arrivé depuis son départ. Il regarda cette liaison ouverte avec le Duc comme une conviction de notre intelligence , & ne douta point que ce fût moi qui y eût déterminé mon mari , sous le motif spécieux de se former un appui. Dans cette persuasion , le Duc lui parut un rival sur qui il ne pouvoit l'emporter. Il falloit une passion violente au cœur de Valsolle ; son amour se changea en haine. Au desir de me plaire succéda celui de me perdre. Il ne balança,

plus que sur le moyen ; celui de faire passer sa jalousie dans le cœur de mon mari , ne lui parut pas assez sûr : il connoissoit M. Rouanet ; le rang du Duc pouvoit lui en imposer , & lui faire sacrifier son ressentiment à la crainte de manquer sa fortune ou de la perdre , s'il blessoit un homme puissant. D'ailleurs , Valsolle n'ignoroit pas que les obstacles ne font que prêter de nouvelles forces à l'amour. La voie qu'il prit laissoit à mon mari la liberté de se venger sans crainte , & devoit me ravir un cœur auquel il me croyoit si attaché. Il m'étoit cher , en effet , plus que je ne croyois ; je ne connus les véritables dispositions du mien qu'aux approches du départ du Duc. Le tems qu'il avoit dû passer au Régiment étoit expiré ; il me l'avoit caché , dans la crainte que je ne lui remisse devant les yeux son devoir qui le rappelloit à la Cour. Une lettre de son pere fit ce que j'aurois fait : ne pouvant point éluder ces ordres , il voulut au moins se faire un mérite de son délai ; il me les communiqua. Je lui fis des reproches que mon cœur défavoit. Vous êtes - vous flatté , lui dis - je , que vous dérober aux conseils que m'eût dicté l'a-

mitié, fût me donner une preuve de la vôtre. Non, reprit-il, mais c'est vous en donner de mon amour : vos ordres l'ont condamné au silence ; tout injustes, tout cruels qu'ils étoient, je les ai respectés. Vous m'avez vendu cher le droit de faire éclater un instant mes vrais sentimens. Avez-vous pu vous y méprendre ? non, vous l'avez connu cet amour dont le terme ne peut être que celui de ma vie ; sous le voile qu'il avoit pris pour vous plaire, vous l'avez vu, & vous y avez été insensible. Quelque autre sans doute... Que dis-je ? Madame, pardonnez ; la douleur est injuste ; mais je vous adore, & je pars. Le Duc fondoit en larmes ; qu'il m'en coûta pour me contenter de calmer ses soupçons ! Non, lui dis-je, (tout devoit contribuer ce jour-là à me rendre criminelle) soyez sûr que mon cœur ne devoit être à personne, s'il a refusé d'être à vous : le vôtre seul étoit digne de moi.

Ce jour étoit la veille de son départ ; il devoit souper chez moi avec Madame d'Assilli. Nous venions de nous mettre à table, on m'annonça un Laquais, qui me remit une lettre de la part de Val-

folle, lequel me faisoit prier de la lire haut, étant écrite pour toute la société : je l'ouvris, & je lus.

L'amour le plus tendre, chez les femmes sur-tout, a un terme, je le fais, j'y avois compté; mais les plus inconstantes tâchent au moins, en quittant, de se soustraire au mépris. Le plaisir est le seul sentiment que vous connoissiez. Pourvu qu'il se succede, il vous importe peu à qui vous le deviez. L'étendue que je fais que vous donnez à vos bontés me fait voir de quel prix étoient celles que vous avez eues pour moi. VALSOLLE.

Le début de cette lettre me paroissoit obscur; je la lus jusqu'à l'endroit où elle me devenoit personnelle : je vis toute la noirceur de Valsolle. L'innocence se déconcerte plus aisément que le vice. Ayant jetté les yeux sur le Duc & sur mon mari, je ne tins point à l'impression que j'imaginois que cette lettre devoit leur faire; je m'évanouis; la lettre tomba de mes mains. Je ne sus que quelques heures après, par ma femme-de-chambre, que je vis seule auprès de mon lit, en quelles mains elle étoit restée. Le Duc s'en étoit saisi tandis que mon mari me

secouroit. Un instant après, celui-ci, impatient de la lire, la lui avoit arrachée, & s'étoit sauvé tout troublé dans son cabinet. Le Duc lui en voulant dérober la connoissance, l'avoit suivi; mais mon mari avoit fermé la porte.

Je pourrois me dispenser, Madame, de vous dire quelle fut ma situation lorsque j'eus entendu le récit de Camille; elle est facile à concevoir. Un abîme de malheurs s'ouvroit à mes yeux. Les mauvais traitemens d'un homme sans éducation, auquel le titre d'époux donnoit des droits sur moi, la douleur de mon pere & de ma mere, le blâme de tous les honnêtes gens, suffisoient pour désespérer mon cœur. Il n'en fut point abattu. Je me sentois assez de fermeté pour me faire un rempart de mon innocence contre tant d'assauts; mais cette fermeté m'abandonna lorsque je pensai à l'idée que le Duc devoit emporter de moi. Supposé que l'amour que je lui avois inspiré tint contre les impressions affreuses que cette lettre avoit faites nécessairement sur son esprit, à quelle douleur devoit-il être en proie? Ce jour même j'avois donc abusé de ses larmes : j'avois

paru me prêter à le consoler, en l'assurant que le refus de son cœur donnoit l'exclusion à tout autre; j'étois donc un monstre de perfidie. Quelle cruelle alternative, de déchirer ou de perdre un cœur qui nous est cher ! Je n'avois pas encore senti si vivement tout le prix du sien. Quel état ! L'amour du Duc devenoit nécessaire à mon bonheur, lorsque je ne devois plus m'attendre qu'à son mépris.

Le lendemain, mon mari entra d'un air furieux dans ma chambre : son discours n'aigrit point ma douleur; je l'avois prévu. Le connoissant, ses propos ne pouvoient ni me piquer, ni m'affliger : je crus seulement devoir me justifier; mais je n'avois que mon innocence à opposer à sa fureur. Auprès d'un homme aussi borné, le préjugé tient lieu d'évidence. J'alléguai en vain ma conduite jusqu'à ce jour, mes compagnies, mes procédés avec lui, le peu de commerce que j'avois eu avec Valsolle. La lettre de ce dernier me chargeoit, cela suffisoit à M. Rouanet. Mon pere & ma mere qu'il avoit envoyés chercher arriverent. Je me jettai à leurs genoux pleurant amèrement; mon mari sortit après leur avoir dit d'un

ton brusque d'emmener leur fille. Je leur fis un récit fidele de mon malheur ; ma justification fut facile auprès d'eux ; leur tendresse, mon innocence prévalurent sur la calomnie. Ils vouloient essayer eux-mêmes de détruire les impressions de M. Rouanet ; je leur représentai combien leurs démarches seroient inutiles pour le présent ; j'ajoutai qu'il falloit attendre du tems ma justification , & que je resterois avec mon mari, au risque des plus mauvais traitemens , jusqu'à ce qu'il eût prononcé plus positivement notre séparation. Ils me prouverent qu'il convenoit de suivre les ordres qu'il venoit de donner ; qu'au moins ils me sauvoient l'éclat de la voie juridique : je me rendis à leurs raisons.

Je reçus chez mon pere la visite à laquelle je devois le moins m'attendre ; c'étoit celle de Madame d'Assilli. Dès qu'elle me vit , elle vola dans mes bras. La rigueur de votre sort , me dit-elle , seroit désespérante pour toute amie qui vous seroit aussi tendrement attachée que moi ; la main qui vous accable doit vous faire juger de l'excès de ma douleur. Quoi ! c'est mon frere qui vous porte

d'aussi sensibles coups ! Que dis-je ? mon frere , je rougis d'appeller de ce nom votre persécuteur ; l'horreur de son procédé le lui fait perdre auprès de moi ; c'est un monstre que je ne veux jamais revoir. Mais , chere amie , votre vertu est au-dessus du soupçon ; la calomnie de Valsolle doit être découverte : je viens m'unir à vous contre lui. Il faut qu'il vous rende votre innocence. En attendant ne me laissez point envier à quelque autre le bonheur de vous être utile. Dans la situation où vous réduit ce barbare , vous aurez des besoins ; tout ce que je possède est à vous. Il faudroit pouvoir parler aussi vivement que l'on sent , pour exprimer combien je fus sensible aux marques de tendresse de cette généreuse amie. Non , lui dis-je , ce seroit en vain que l'on tâcheroit de convaincre Valsolle de calomnie. Son action n'est point un transport de jalousie que le cœur désapprouve un instant après : elle est trop réfléchie pour qu'il la désavoue. Quant à ma situation , le tems ou ses remords , s'il en est capable , la feront peut-être changer. Le seul mal qui soit irréparable , c'est l'opinion que le public

aura de moi. Rassurez-vous, reprit Madame d'Assilli ; nous étions seuls , le Duc , votre mari & moi , quand la scene s'est passée. M. Rouanet est intéressé à ne la point divulguer , & le Duc ne m'a confié le contenu de la lettre qu'après les sollicitations les plus instantes , & sur la foi de l'amitié qui m'attache à vous. Je n'osai témoigner à mon amie le desir que j'avois de savoir les circonstances du départ du Duc. Ce qu'il m'importoit le plus d'apprendre , c'étoit l'impression que lui avoit faite cette lettre. Madame d'Assilli me prévint , mais ne me donna que de tristes lumières. Le Duc accablé ne lui avoit pas donné le tems de le dissuader. Il étoit sorti en soupirant , & avoit ordonné qu'on attelât sa chaise. Mon amie me laissa dans cette incertitude sur les sentimens du Duc , ou plutôt dans la conviction que j'en étois méprisée. Quelquefois , cherchant à me dissimuler une si cruelle vérité , je m'appuyois des efforts qu'il avoit faits pour dérober à mon mari la connoissance de cette infamie , & la peine qu'il avoit eue à en faire confidence à Mad. d'Assilli ; mais cette consolation s'évanouissoit dans

le moment. Non, me disois-je, le Duc est honnête & sensible; je ne dois cela qu'à sa générosité: l'idée de mon innocence n'y a aucune part.

Ces accablantes réflexions m'occupoient sans cesse. La tendresse que mon pere & ma mere avoient pour moi leur faisoit chercher les moyens de m'en distraire. Si je paroissais m'y prêter, cette contrainte ajoutoit à mes maux. Je ne fus que peu de jours avec eux, croyant que mon devoir ne me permettoit pas de vivre dans le monde ailleurs que dans la maison où mon état de femme m'appelloit. Le parti de me mettre dans un Couvent me parut le seul qu'il y eût à prendre. J'en representai la nécessité à mes parens; ils approuverent mes raisons. J'y entrai après avoir fait part de mon projet à Madame d'Assilli. Elle connoissoit mes facultés, elle voulut que je lui dusse les secours nécessaires pour ma pension. Je ne pouvois payer son amitié de trop de délicatesse; j'acceptai ses offres: un refus l'eût pénétrée; elle auroit pu penser qu'elle étoit toujours pour moi la sœur de Valsolle.

Ma retraite fit revenir beaucoup de

gens sur mon compte. Madame d'Assili n'avoit nulle distraction sur ce qui pouvoit m'être utile. Cette incomparable amie crut qu'il y auroit moins de générosité à taire, qu'à publier que je lui devois la facilité de vivre dans ma nouvelle demeure. Elle vainquit sa répugnance à parler de ses bienfaits ; ils prouvoient que ma retraite étoit de mon choix, puisque mon mari me refusoit les moyens de m'y soutenir ; cette conduite détruisoit en partie le motif qu'on pouvoit donner à notre séparation.

Vous n'essuierez point ici, Madame, les détails de la vie du Couvent, ni l'histoire de quelques Religieuses dont vous ne vous amuseriez point : je ne cherchai pas à m'y faire d'amie, & j'évitai les confidences. Dans votre enfance sans doute vous avez connu la vie du Cloître ? qu'il vous fût de savoir que celle que j'y menois étoit analogue à la situation de mon cœur. La douleur est un sentiment qui ne souffre point de distractions : on seroit ravi de la perdre ; mais on l'interrompt à regret.

Il y avoit quinze jours que j'avois quitté la maison de mes parens, Madame

d'Affilli vint me voir un matin , & me remit une lettre qu'elle avoit reçue pour moi. Quoique la voie par laquelle elle me parvenoit me parut extraordinaire , je l'avois jettée sur une table sans en regarder l'adresse , me proposant de ne la lire que lorsque je serois seule. Mon amie la reprit , & me la présenta : lisez , me dit-elle ; vous m'affligez : quoi ! les nouvelles de vos amis vous sont-elles donc si indifférentes ? Je reconnus l'écriture du Duc : je suis bien coupable envers vous , dis-je à Madame d'Affilli , d'avoir quelque sentiment qui vous soit inconnu. Apprenez quel est cet ami. Je l'instruisis en peu de mots du hazard qui avoit commencé ma connoissance avec le Duc , de son amour , des conditions auxquelles je lui avois accordé mon amitié , de l'erreur qui m'avoit abusée sur la nature de mes sentimens pour lui , du sacrifice que j'avois fait en le laissant partir sans les lui déclarer , & enfin de la crainte qui déchiroit mon cœur. Lisons , m'écriai-je ; cette lettre ne peut rien m'apprendre que je n'aye pressenti ; je l'ouvris , & je lus.

MADAME,

L'amitié que vous m'avez promise n'étoit déjà qu'un trop foible retour pour un cœur qui ne peut jamais adorer que vous. Cette amitié seroit-elle encore assez injuste pour me confondre dans le nombre de ceux qui vous soupçonnent? Non, Madame, vous ne croyez pas le devoir. La calomnie est trop grossière pour avoir des droits sur moi : toute l'étendue de votre malheur m'est connue ; jugez de ma douleur : si la vôtre n'exclut point tout autre sentiment , puissiez-vous être sensible aux larmes que votre situation me coûte chaque jour.

Je respirai alors. Je ne suis pas aussi malheureuse que je croyois l'être , dis-je à Madame d'Assilli ; le Duc ne me méprise point : c'étoit ma seule crainte. Qu'il m'est doux d'être innocente aux yeux de celui dont l'estime a tant de prix aux miens ! Mais poursuivons.

P. S. *Ce n'est pas assez de vous donner des larmes impuissantes : si toutes les ames étoient comme la mienne , votre vertu vous suffiroit ; mais elle est soupçonnée. Je pars*

dans l'instant; je vais joindre votre Amant, il vous rendra votre innocence, ou je la vengerai.

Quel fut mon état & celui de Madame d'Affilli en achevant ces derniers mots ? Tout criminel qu'étoit Valsolle, c'étoit son frere, elle ne pouvoit refuser des pleurs au danger qu'il alloit courir : elle les mêla à ceux que m'arracha le danger du Duc. Ciel ! quelle est la rigueur de mon sort ! m'écriai-je. La perte de son estime me paroissoit le plus cruel de tous les malheurs ; je ne l'évite que pour craindre celle de sa vie. Cruel ! disois-je au Duc, comme s'il eût pu m'entendre, accordez-moi ce que je redoutois ; oui, accablez-moi de votre mépris, perdez mon souvenir ; étant seule à plaindre, je croirai avoir cessé de l'être. Nous passâmes le reste de la journée à calmer mutuellement nos alarmes. L'état où elle me laissa lui fit craindre pour moi les suites les plus funestes. Croyant se devoir toute à moi dans ces circonstances, elle arrivoit le matin au Couvent, & ne me quittoit que le soir. On vint un jour, tandis qu'elle étoit avec moi, l'avertir

qu'un Officier demandoit à lui parler : je voulus la suivre malgré sa résistance. Cet Officier lui parla de Valsolle ; il l'avoit quitté la veille , & s'étoit chargé d'affurer mon amie que son frere étoit en bonne santé. Que je me repentis del'avoir suivie ! J'eus beaucoup de peine à me contraindre , tandis qu'elle faisoit à l'Officier plusieurs questions relatives à nos craintes. Sitôt qu'il fut parti , le Duc est mort , m'écriai-je d'une voix entrecoupée de sanglots ; Valsolle l'a vaincu ; le barbare savoit sans doute que vous ne me quittiez pas , & que des nouvelles de sa santé m'annonceroient la défaite du Duc. C'est pour me faire part de son triomphe qu'il a envoyé auprès de vous ; il ne l'auroit point cru complet , si je l'ignorois . . . Que l'amour s'alarme aisément ! Madame d'Assili me représentoit vainement la légèreté des fondemens sur lesquels j'établissois la perte du Duc : ses discours gagnoient ma raison , mais ne rassuroient point mon cœur.

Mon amie s'avisa enfin d'un moyen sûr pour que je fusse éclaircie. Elle se souvint qu'elle avoit à la Cour une connoissance qui pourroit lui donner des

nouvelles certaines du Duc , me dit qu'elle alloit lui écrire , & me fit promettre que je serois plus tranquille en attendant la réponse. Je voulus être présente pendant qu'elle écrivoit , dans la crainte que son zèle ne me trompât ; je ne m'en rapportai qu'à moi-même pour faire partir la lettre , & j'exigeai que la réponse me fût adressée. Les douleurs foibles chérissent une erreur qui les console ; il est des situations où on ne peut trop connoître la profondeur de ses maux.

Je ne tardai pas à être instruite : on ne pouvoit mieux s'adresser. L'homme à qui Madame d'Affilli avoit écrit étoit créature de la Maison de ***. Voici ce qu'il nous marquoit :

Le Maréchal de *** , pere du Duc ; inquiet de l'air sombre & mélancolique de son fils depuis l'arrivée de son Régiment , avoit chargé son valet - de - chambre de l'instruire des démarches de son maître. La taciturnité n'étoit pas ordinaire au jeune Duc ; elle avoit paru annoncer à son pere quelque projet violent ; celui qu'il avoit formé contre Valsolle lui donnoit cet air-là. Un soir , après avoir quitté son pere , il avoit envoyé chercher des chevaux

de poste : son valet-de-chambre en avoit été rendre compte au Maréchal. Celui-ci avoit aussi tôt passé dans l'appartement de son fils ; l'ayant trouvé disposé pour un voyage, il avoit essayé de lui arracher son secret ; & n'ayant pu y réussir, il l'avoit enmené le lendemain à une de ses terres, où il ne s'en rapportoit qu'à lui-même, pour s'opposer aux desseins qu'il lui supposoit.

Cette réponse calma, mais ne détruisit point mes inquiétudes. Le Duc étoit constant dans ses desseins : la vigilance du Maréchal pouvoit être trompée ; d'ailleurs, elle ne devoit durer qu'un tems ; je passai donc seulement de la certitude que je croyois avoir de la mort du Duc, à celle d'un combat qui pouvoit lui être funeste. Cruelle extrémité, de faire son bonheur de n'être pas au comble de l'infortune !

Je passai quelques mois dans cette accablante situation : je recevois de Madame d'Assilli toute la consolation dont j'étois susceptible. Mon mari depuis notre séparation, sembloit ignorer que j'existasse ; je n'avois point entendu parler de lui ; mon pere & ma mere l'avoient trouvé

sourd à leurs sollicitations ; il avoit même refusé de me donner des choses qui m'appartenoient , & dont je ne pouvois me passer ; mais les bontés de mon amie étoient inépuisables.

On commençoit à parler de guerre ; cette nouvelle , qui d'abord ne s'étoit débitée que sourdement , fut bientôt confirmée. Vous avez su , Madame , que la conduite peu mesurée de la Hollande , lui attira ses malheurs ; & notamment celle de son Ambassadeur à la Cour de France , obligea le Roi à tourner ses armes contre cette République.

Notre Monarque avide de gloire , assembloit son armée en diligence. Au calme trop peu durable que m'avoit donné la contrainte dans laquelle je savois que le Maréchal tenoit son fils , succéderent les inquiétudes inséparables pour moi des préparatifs qui se faisoient de toutes parts. Le devoir du Duc alloit rendre inutiles les soins vigilans de son pere. Obligé de joindre l'armée , il alloit trouver Valsolle ; plus d'obstacles à sa vengeance , plus d'incertitude dans mes craintes.

La Ville où je demeurois , étoit un passage pour le rendez-vous des troupes. Tous

les Régimens qui alloient joindre étoient pour moi autant d'avertissemens de mon malheur.

Un jour que j'étois plongée dans ces tristes idées, je reçus un billet de Madame d'Assilli, que je n'avois pas vue depuis quelques jours. Elle me prioit de me rendre chez elle au même instant. Pressentant quelque chose d'extraordinaire, je crus pouvoir me permettre d'y courir aussitôt. Mon amie & mon mari en pleurs, furent les premiers objets qui s'offrirent à mes yeux. La surprise de me trouver devant M. Rouanet fit place au plus violent saisissement, lorsque j'entendis une voix mourante qui m'appelloit. J'approche tremblante; Ciel! que devins-je en reconnoissant Valsolle expirant?

Madame, me dit-il, l'état où vous me voyez, est la peine due à mon crime envers vous. Elle est encore légère pour un malheureux qui a osé noircir injustement votre réputation. Est-ce assez de la perte de la vie? Si elle m'étoit rendue, mes remords iroient plus loin pour me punir. Après vous avoir justifiée, il ne me resteroit à desirer que mon pardon: je n'ose le demander; la mort qui s'a-

vance, me ravit le bonheur de le recevoir. Je vous respecte & je meurs.

A peine put-il achever ces dernières paroles : l'anéantissement qui les suivit, ne lui permit pas d'entendre ce que me dictoit la compassion ; il mourut un instant après. Je ne pus me défendre de la sensibilité que méritoient son état & la sincérité de son repentir.

Madame d'Assilli fut le premier objet de mon attention : son frere mourant à ses yeux, & mourant après avoir réparé ses torts, étoit pour elle un spectacle bien cruel. Elle avoit besoin qu'une amie mêlât ses larmes aux siennes. Je pris, auprès d'elle, la place qu'elle remplissoit près de moi, depuis si long-tems.

Aussi-tôt que les premiers transports de la douleur de mon amie eurent éclaté, mes intérêts l'occupèrent : elle demanda où étoit mon mari. Confus, sans doute, de se voir devant moi après sa dureté, il avoit disparu. Les gens bornés, quoiqu'avec un bon cœur, ont plus de peine que d'autres à se prêter à une réparation. Voilà, je crois, de ces occasions où l'esprit sert à guider les mouvemens du cœur. Dans la conjoncture présente, je devois attendre

attendre M. Rouanet ; ce fut le parti que je pris.

Ignorant que Valsolle eût emporté avec lui le secret de sa mort , j'avois , vis-à-vis de Madame d'Assilli , les craintes qu'elle avoit eues vis-à-vis de moi , lors de la lettre de son frere. Elle étoit sœur de Valsolle , & j'aimois le Duc ; je redoutois & souhaitois cependant de lui en parler. Elle poussa la délicatesse jusqu'à respecter mon embarras. Elle se contenta de me dire que Valsolle , apporté chez elle par deux hommes , avoit demandé promptement mon mari & moi. Elle avoit su de son frere , qu'ayant quitté le Régiment à quelques lieues de la Ville , pour y venir prendre des arrangemens nécessaires à sa campagne , il avoit rencontré , à quelque distance , un Officier avec qui il s'étoit battu. Valsolle , refusant constamment de nommer son adversaire , avoit dit qu'il lui pardonnoit sa mort , & avoit prié sa sœur de l'imiter , en ne faisant aucune perquisition.

La nuit s'avançoit ; M. Rouanet n'étoit point revenu : je me séparai à regret de Madame d'Assilli , pour retourner dans mon Couvent.

Mars 1782.

G

Quel champ les événemens de cette journée ouvroient à mes réflexions ! Si la mort de Valsolle avoit excité ma pitié , de quels mouvemens devois-je être agitée , ignorant le sort de celui avec qui je supposois qu'il s'étoit battu ? Cet adversaire si cher à mon cœur , le Duc enfin , avoit vaincu Valsolle ; mais ce dernier ne lui avoit-il pas vendu cher la victoire ? Peut-être retirois-je seule le fruit de ce combat ! peut-être le Duc avoit péri pour ma justification ! Pouvoit-elle me flatter ? Quoiqu'il m'eût rassurée contre tout soupçon de sa part , cette justification eût doublé de prix , en éclatant pleinement à ses yeux ; ils pouvoient être fermés pour toujours. Il est des maux qui n'en sont pas moins cruels , pour avoir été prévus. Le tems que j'avois eu de me préparer à ce funeste coup , avoit été une gradation de douleur pour me conduire à une catastrophe qui pouvoit y mettre le comble. Telle étoit ma destinée , que mes malheurs ne devoient changer que de forme. Je devois le recouvrement de mon innocence à un bienfait ; il me falloit trembler pour mon bienfaiteur.

Le lendemain , mon pere & ma mere

vinrent me dire, de la part de M. Rouanet, que j'étois libre de retourner avec lui, & m'insinuerent qu'il falloit que le passé fût absolument oublié, & que je devois reparoître devant mon mari, comme si je ne l'avois jamais quitté. Cet avis justifioit ce que j'avois pensé de M. Rouanet. Je me soumis à ce que mes parens exigeoient de moi. Mon mari me reçut d'un air mêlé de joie & de contrainte; cette situation lui suggéra une attention pour Madame d'Asilli. Il me représenta que je pouvois être nécessaire à mon amie dans son affliction. Je saisis avec empressement un conseil favorable à l'envie que j'avois de la voir. Je me serois cru obligée de la sacrifier à la décence, en donnant ces premiers jours à mon mari, s'il n'avoit lui-même levé mes scrupules. J'allai donc chez mon amie : je la trouvais affligée, moins pourtant que je ne m'y attendois. Ecoutez, me dit-elle en ouvrant une lettre, les circonstances d'un événement où le tort de celui qui en est la victime me donne quelque consolation; c'est M. le Duc de *** qui m'écrit : voici ce qu'il me mande.

MADAME,

Les bontés que vous m'avez témoignées pendant mon séjour à *** exigeoient de la reconnoissance de ma part. La mienne est des plus sinceres. Faut-il que mes procédés soient aussi peu d'accord avec mon cœur ? Vous connoissez les malheurs de Madame Rouanet ; vous savez quel en est l'auteur : aussi cruels que peu mérités , ils ne pouvoient cesser que par la réparation de la calomnie la plus odieuse ; c'étoit à un ami à y forcer le calomniateur : l'amitié qui m'attache à Madame Rouanet , m'en a fait un devoir. Un obstacle imprévu s'est opposé à mon zele. M. le Maréchal de *** a demandé que mon Régiment servît dans son armée ; je suis parti pour m'y rendre. En arrivant près de *** , j'ai rencontré votre frere. Après avoir essayé inutilement de lui prouver la nécessité de se rétracter , la vivacité avec laquelle il a reçu mes remontrances , m'a forcé de venger deux injures à-la-fois. Valsolle, désarmé dans le commencement du combat , ayant reçu avec encore plus de hauteur les nouvelles instances que je lui ai faites , je lui ai rendu son épée ; il s'en est servi avec moins de

bonheur que de courage ; le sort l'a fait succomber. Je l'ai confié à regret aux soins de deux inconnus , qui ont dû le conduire chez vous ; le sang que je perdois par une blessure , qui n'est cependant point considérable , ne me permettoit pas de le secourir : j'attends de ses nouvelles avec impatience ; & je m'éloignerai après , de peur de faire pénétrer le sujet de notre combat ; il donneroit encore des soupçons contre la femme qui devoit le plus en être à l'abri.

Les égards & la tendresse que je devois à mon amie , ne me permettoient pas de me livrer au soulagement que cette lettre apportoit à mes mortelles inquiétudes. Je dissimulai la satisfaction que je recevois de savoir le Duc échappé au danger , pour m'occuper uniquement de la situation de Mad. d'Assilli. Elle méritoit de plus importants sacrifices de ma part ; & il ne me manquoit que l'occasion de lui en faire. Vaisolle repentant , me dit-elle , m'avoit presque fait oublier qu'il étoit coupable ; son malheur ne m'avoit plus laissé voir que mon frere. Son acharnement à sa perte me la rend plus facile à supporter. Que

vosre amitié me dédommage de la perte de ce frere. Mes sentimens pour elle étoient aussi inaltérables qu'ils étoient tendres & sinceres : mon cœur le lui jura encore plus que ma bouche. Réunie avec mon mari, ses procédés pour moi furent les mêmes qu'ils avoient été avant notre séparation. Pendant quelques mois, ma vie fut assez tranquille, elle ne fut traversée que par l'idée des dangers que le Duc pouvoit courir à l'armée. M. le Maréchal de T*** avoit demandé que le Régiment de *** servît dans son armée : le Duc avoit fait part de ce fait à mon amie. Sa modestie avoit tû ce qu'il renfermoit de glorieux pour lui. Cet habile Général n'avoit sans doute demandé le Régiment de *** que pour avoir près de lui le Colonel ; il avoit vraisemblablement découvert dans cet Officier des qualités qu'il chercheroit à développer & à faire briller. Les hazards sont les degrés pour parvenir à la gloire ; ceux auxquels ou les vues du Maréchal, ou la valeur naturelle du Duc alloient l'exposer, m'occupoient sans cesse. Je m'estimois encore heureuse : hélas ! depuis que je le connoissois, j'avois été réduite à faire ma

consolation de quelques adversités plus légères que les autres.

Vers ce tems , un des premiers Traitans , qui faisoit une tournée pour prendre connoissance des droits du Roi , vint dans notre Ville : M. Rouanet prévenu de son arrivée , alla au devant de lui , & le pria d'accepter sa maison. M. des Salines , c'étoit le nom du Traitant , y consentit. Mon mari , à qui tout homme de la haute finance en imposoit , m'avoit recommandé de recevoir celui-ci avec toute la distinction possible : je me conformai à ses intentions. M. des Salines étendoit fort loin les p'terogatives de sa place , & ne croyoit pas qu'un Employé pût lui marquer trop de respect ; mais son amour - propre trouva sans doute mieux son compte à penser qu'il ne devoit point tous mes frais à son rang ; il présuma qu'une partie de mes attentions lui étoit personnelle.

C'étoit un homme de quarante ans , vif , emporté ; il avoit beaucoup d'aptitude pour son état , & assez d'esprit pour n'être pas déplacé dans le monde ; mais l'habitude de traiter durement les gens qui lui étoient subordonnés , & une appli-

cation continuelle à des matieres peu agréables , lui avoient fait contracter un air brusque & sauvage. Avec un caractere si peu propre à réussir auprès des femmes , il les aimoit. Ses richesses & son crédit lui tenoient lieu de qualités agréables ; c'étoit avec ces armes qu'il attaquoit un cœur. Plusieurs succès lui avoient donné bonne idée de leur sûreté ; il les essaya sur le mien. Il me fit l'honneur de se borner aux propositions les moins humiliantes : des projets sur l'avancement de mon mari lui parurent la seule offre qui me convînt. Il la réitéra plusieurs fois inutilement , & partit pour continuer sa tournée , après m'avoir dit que cela méritoit réflexion , & qu'il espéroit me trouver plus raisonnable à son retour.

Dans cet intervalle , une maladie aussi courte qu'imprévue enleva M. Rouanet. La façon dont j'avois été mariée , les troubles survenus dans le cours de notre mariage , m'aiderent à supporter la mort de mon mari. Ses héritiers ne tarderent pas à en être instruits ; ils vinrent me sommer de quitter une maison , & de leur céder des effets qui leur appart-

noient. La promptitude du coup qui m'avoit enlevé M. Rouanet, n'avoit point laissé de tems à sa bonne volonté. La loi ne lui permettoit pas de tester en ma faveur; mais il l'eût peut-être corrigée en se confiant à quelque ami. Je n'avois point d'enfans, il fallut renoncer à tout ce qui m'appartenoit quelques jours avant. Je me vis réduite à mon douaire, qui étoit à peine suffisant pour vivre quelques mois. M. Rouanet m'ayant épousé sans dot, ce n'étoit pas à mes parens à composer avec lui; & ce douaire n'étoit précisément que tel qu'il le falloit pour la validité du contrat.

On diroit que la fortune craint que notre cœur ne fût à ses coups, si elle les lançoit séparément; elle se plaît à les réunir. Le même jour que les héritiers de mon mari, en m'annonçant leurs prétentions, m'ouvrirent les yeux sur mon état, une lettre de ma tante m'ôta les espérances qui me restoient dans ses bontés. Mon oncle, mort quelques jours après M. Rouanet, avoit laissé des affaires fort dérangées par des entreprises imprudentes faites depuis mon mariage. La maison de mon pere devenoit mon

seul asyle ; je gémissois de la cruelle nécessité de lui être à charge , tandis que son âge exigeoit des secours.

M. des Salines à son retour apprit mes malheurs ; il s'en promit du succès. La mort de M. Rouanet rendoit inutiles les offres que m'avoit faites le Traitant. Il risqua un nouveau moyen de séduction. Mes principes me rendoient insensible aux propositions les plus éblouissantes : j'eusse fait éclater contre un autre que lui le courroux qu'elles excitoient en moi ; mais je crus qu'auprès d'un homme du caractère de M. des Salines , une exposition naïve de ma façon de penser réussiroit mieux que la sévérité nécessaire en pareil cas contre un jeune présomptueux. Ma franchise en effet le convainquit de l'inutilité de ses prétentions , & me valut de sa part une promesse de ne m'en plus parler. Il resta encore quelque tems à *** , & partit en me faisant les plus sinceres protestations d'amour & de respect.

Je n'avois point eu de nouvelles du Duc depuis la lettre qu'il avoit écrite à Madame d'Assili. Il avoit dû joindre l'armée. Au moindre mouvement qu'avoient

fait nos troupes, mon ame avoit été en proie aux plus vives alarmes. Mon veuvage ne me laissoit aucun scrupule sur les sentimens de mon cœur; je m'y livrois sans crainte & sans remords. L'impossibilité d'être jamais unie à ce qui m'étoit si cher, me paroissoit moins cruelle depuis que je n'avois plus de reproches à me faire. Je trouvois de la satisfaction à imaginer que du moins je ne serois qu'à plaindre.

La naissance & le rang de mon Amant lui assuroient le triste avantage d'être nommé, s'il avoit le malheur d'être blessé. Dans le desir d'être instruite de son sort, Gazettes, Relations particulieres, tous les Papiers publics devenoient pour moi des objets intéressans; j'y cherchois quelque article qui eût rapport à lui, je faisois mon bonheur de n'en point trouver. Dans la crainte de me déplaire, il me privoit de tout ce qui pouvoit faire ma consolation: ses lettres eussent adouci la rigueur de notre séparation. Mon devoir avoir exigé que je l'accoutumasse à cette crainte. Il m'écrivit enfin; la circonstance lui parut faire son excuse. Instruit de la mort de M. Rouanet, il crut

devoir m'instruire de la part qu'il y prenoit. De nouvelles assurances d'un amour éternel, une secrète satisfaction dont il ne pouvoit se défendre, en pensant que mon devoir ne lui seroit plus contraire, si mon cœur lui étoit favorable : c'étoit le contenu de sa lettre. Il finissoit par me demander s'il pouvoit se permettre de m'écrire.

Ma réponse fut que la tranquillité de mon mari n'avoit point été le seul motif de la priere que je lui avois faite de ne point m'écrire ; ce que je me devois à moi-même y avoit eu encore plus de part : sa condition & la mienne ne souffroient pas un commerce épistolaire, que l'amitié eût autorisé à égalité d'état. La distance de lui à moi n'étoit devenue que plus considérable par la mort de mon mari. Je conclusois enfin que ma mauvaise fortune m'interdisoit même le nom d'amie, qui m'eût été précieux, si le sort m'eût été plus favorable.

Vous m'avez permis, Madame, quelques réflexions sur les faits les plus importants de ma vie : celui-ci me met, je crois, dans le cas de raisonner avec vous. Vous pourriez penser qu'ayant des preu-

ves aussi convaincantes de la passion du Duc, cet aveu humiliant n'étoit qu'une coquetterie raffinée, & que je ne voulois que rendre ses sentimens plus vifs par l'aiguillon des obstacles. J'étois sûre de son amour, direz-vous : ma candeur & ma modestie intéressoient sa générosité à ne point suivre le conseil que je lui donnois de rompre tout commerce avec moi. Hélas ! Madame, est-ce ma faute, si le vice se déguise souvent sous les traits de la vertu ? Je n'ai contre vos objections que ma bonne-foi. La place de mon mari avoit mis le Duc dans le cas de me voir. Il n'y avoit dans la Ville où je demourois, que des femmes à-peu-près de mon état. Je sentoís dès-lors combien l'inégalité de nos conditions condamnoit notre liaison d'amitié, & je ne me l'étois permise qu'après lui avoir représenté inutilement cette disproportion. J'espérois que ce tempérament me sauveroit une rupture, quelque probité qu'eût le Duc : il eût peut-être fait de l'éclat, & ses suites sont toujours fâcheuses pour une femme qui se respecte. L'indigence où me réduisoit mon veuvage, auroit rendu la moindre liaison avec lui suspecte de

motifs indignes de moi. Bien sincèrement, Madame, je comptois lui prononcer un arrêt irrévocable, aux dépens de la tranquillité de toute ma vie : je n'eus que trop lieu de croire que j'étois obéie.

Dans le triste état où la fortune m'avoit réduit, je ne pouvois conserver aucun domestique ; j'annonçai à Camille qu'il falloit nous séparer : cette fille embrassant mes genoux, me dit qu'elle n'y consentiroit pas ; que ses épargnes, depuis qu'elle servoit, & ce que son mari lui avoit laissé en mourant, pouvoient lui suffire à vivre sans reprendre une autre maîtresse : elle me demanda la permission de passer ses jours près de moi, en ajoutant même qu'elle se croiroit trop heureuse, si dans mon infortune le peu qu'elle possédoit pouvoit m'être de quelque utilité. Pénétérée de ses sentimens, rares dans cet état, je lui dis que la situation de mes parens ne me permettoit pas de la garder : elle avoit commencé par s'assurer d'eux ; ils avoient consenti à me la laisser, ne doutant pas que son attachement pour moi ne me fût une consolation dans mon adversité. On n'est pas

tout-à-fait malheureux, lorsqu'on trouve des cœurs qui compâtissent à nos maux : les miens en furent allégés. Madaine d'Assili croyoit se devoir encore plus à moi dans mon infortune ; elle mettoit tous ses soins à m'en distraire. Ce qui coûtoit le plus à mon cœur, c'étoit de m'être privée par ma lettre au Duc de toute espérance d'être instruite de son sort. Ma raison m'avoit fait une nécessité de ce sacrifice ; mais elle ne pouvoit triompher d'un sentiment qui avoit pris d'autant plus d'empire sur mon cœur, qu'il y étoit entré par degrés sous le voile de l'amitié. Ce sentiment, qui ne devoit finir qu'avec ma vie, me faisoit craindre sans cesse pour celle du Duc ; la mienne en dépendoit. Desirant & tremblant d'apprendre le succès de nos armes, je me croyois toujours à la veille de ma perte. Ma destinée jusqu'ici m'avoit conduite au bord du précipice ; la fortune d'une main m'avoit tenue suspendue sur l'abîme, & de l'autre, m'avoit dérobée à l'horreur de la chute : elle me fournit dans ces circonstances les secours auxquels j'étois le plus sensible.

Un jour j'entrai dans ma chambre ;

Camille y lisoit une lettre qu'elle s'empressa de cacher quand elle me vit. Son trouble piqua ma curiosité. Pourquoi, lui dis-je, cachez-vous cette lettre? d'où vient-elle? De l'armée, me répondit Camille en hésitant. O ciel! m'écriai-je, ne pensant pas que son embarras naissoit de la défense que je lui avois faite, le Duc n'est plus! En prononçant ces mots, je tombai presque sans connoissance. Calmez-vous, Madame, me dit-elle, après que ses soins m'eurent tirée de cet état; cette lettre m'en donne des nouvelles; elle est d'un de mes parens que j'ai fait entrer valet-de-chambre chez le Duc: la crainte que vous ne me soupçonnassiez d'une intelligence que vous m'avez défendue, m'avoit fait cacher cette lettre.... Son parent lui mandoit que le Duc jouissoit d'une bonne santé, mais que depuis quelques jours il étoit plongé dans la plus profonde tristesse..... Lis dans mon cœur, dis-je à Camille; connois les tourmens dont il est agité: mon devoir envers M. Rouanet, les soins que j'étois résolue de prendre pour que l'amour du Duc ne fît point de progrès sur mon cœur, étoient les motifs de la défense que je lui avois

faite. Ce devoir ne subsiste plus ; mes soins ont été impuissans ; je n'ai pu me défendre des sentimens qui font tout le trouble de ma vie : je m'y livre avec d'autant moins de scrupule, que le Duc les ignore : résolue à les lui cacher toujours, mon cœur suffit à peine aux alarmes perpétuelles que j'ai sur sa vie, dans un tems sur-tout où elle est menacée chaque jour. La distance de son rang au mien m'a fait un devoir de renoncer à toute liaison avec lui : que ta prudence seconde mes résolutions ! Mais l'intérêt que j'ai d'être instruite de son sort, est aussi vif que le desir de le lui cacher : je me repose de l'un sur ton zèle, & de l'autre sur ta discrétion.

Je me sentis soulagée par l'aveu que je venois de faire à Camille, & plus encore par l'espoir de l'effet qu'il devoit produire. Hélas ! je n'en devois pas jouir long-tems. Ma femme-de-chambre, sous le prétexte de se donner un relief dans la Ville en débitant des nouvelles de l'armée, avoit écrit à son parent de lui en donner souvent. Il fut fort exact pendant quelques semaines : il y avoit déjà quelque tems que cette correspondance étoit

interrompue : il n'avoit point répondu à plusieurs lettres de reproches qu'elle lui avoit adressées. L'armée étoit entrée en quartier d'hiver. Je dis à Camille que le Duc étoit sans doute retourné à la Cour, & que c'étoit-là qu'elle devoit adresser ses lettres. Dans le tems qu'elle attendoit la réponse, mon pere m'appella un jour pour me communiquer une lettre qu'il venoit de recevoir : elle étoit anonyme, & renfermoit une lettre-de-change de douze mille livres. Elle contenoit ce qui suit :

« Ma commission, Monsieur, est de
» vous faire tenir douze mille livres ; ce
» feroit la passer de vous dire de qui vous
» les tenez : mais sans vous en prescrire
» l'usage, il m'est enjoint de vous rap-
» peller que M. Rouanet a laissé une
» veuve ».

Cette lettre sembloit annoncer que ces douze mille livres étoient un *fidéi-commis* de la part de mon mari. Il falloit donc qu'il eût prévu le coup qui le menaçoit, car il avoit été trop subit pour avoir pu confier ce dépôt lorsqu'il étoit à l'article de la mort : nous ne pouvions, mon pere & moi, comprendre cet évé-

nement : une lettre, quelques jours après ,
vint fixer mon indécision ; elle étoit de
M. des Salines. Voici ce qu'il me mandoit.

MADAME ,

» Je vous avois confondue dans le
» nombre de plusieurs femmes qui m'ont
» plu ; j'avois cru que j'en serois quitte
» pour un goût passager & de l'argent ;
» je me suis trompé sur ces deux points :
» votre cœur est au - dessus de tout in-
» térêt , & le mien vous est attaché pour
» toujours. Je me rends justice ; mon âge
» & mon humeur me rendent peu digne
» de vous : si un bien considérable peut
» suppléer à ce qui me manque pour vous
» mériter , je vous offre de le partager
» avec moi , & de vous l'assurer en me
» donnant la main «.

DES SALINES.

Cette lettre me fit penser que je lui
devois le don des douze mille livres ; &
qu'il avoit pensé que la mort de mon
mari me le feroit regarder comme un
fidéi commis. Ce voile qu'il avoit saisi
pour couvrir & faire accepter sa géné-

rosité , me donnoit meilleure idée de lui ; cependant la conviction n'étoit pas assez forte pour que je l'en remerciaffe ; & , quelque bien établie qu'elle eût été , rien ne pouvoit m'engager à trahir mon cœur en lui donnant la main ; des sentimens de reconnoissance que je ne devois point faire éclater , étoient tout ce qu'il m'inspiroit ; mais il falloit un prétexte au refus de ses offres : celui que je pris fut le peu d'ambition , & la triste épreuve que j'avois faite de l'humiliation à laquelle bien des circonstances exposoient une femme qui devoit son état & sa fortune à son mari.

Comptant que cette réponse suffiroit à Monsieur des Salines, & qu'offensé d'un refus il n'en exigeroit pas un autre , je dérobai soigneusement la connoissance de cette lettre à mes parens ; mais M. des Salines croyant avec raison qu'il devoit les instruire de ses intentions , en écrivit une avant d'avoir reçu ma réponse. Transportés de cette nouvelle, qui les instruisoit que je l'avois apprise la veille , ils vinrent se plaindre de ma discrétion. L'inquiétude que j'avois sur le Duc , les réflexions dont j'étois agitée en pensant à

la foule d'événemens qui remplissoient ma vie, la résolution dans laquelle j'étois de ne point former de nouveaux nœuds, tandis que le Duc peut-être gémissoit des obstacles invincibles que sa naissance opposoit à son amour ; ces idées me donnoient un air de langueur, qui apprit à mon pere & à ma mere que les propositions de M. des Salines n'étoient point de mon goût. A la surprise qu'ils en témoignèrent, succéderent les reproches les plus vifs ; quand je leur appris la réponse que j'avois faite, ils en furent pénétrés, & leur douleur me toucha ; pour l'adoucir, je crus devoir leur donner des espérances ; mais je demandai un tems un peu long pour me décider ; je comptois l'employer à leur prouver que le bonheur de ma vie étoit intéressé à rompre ce mariage : j'étois enfin déterminée, si je ne pouvois les toucher, à me consacrer le reste de mes jours à la retraite : je leur avois demandé trois mois pour me résoudre : mon pere s'étoit empressé d'écrire à M. des Salines que je révoquois ma réponse, & que toute ma répugnance ne consistoit qu'à former un nouveau lien, la mort de mon mari étant encore si récente.

Une seconde lettre de M. des Salines , qui se prêtoit à regret à mes scrupules , m'apprit quelle avoit été la réponse qu'on lui avoit faite en mon nom. Par égard pour mes parens, & bien affermie sur le plan que je m'étois formé, je crus pouvoir me dispenser de le détromper.

Il se passa un mois , sans que Camille reçût de lettre de son parent. Dans cet intervalle , la mort du Comte de... s'étoit répandue , & l'on murmuroit qu'il avoit été tué par un homme de son rang , qu'on ne nommoit point. L'amour est craintif & ingénieux à se tourmenter. Ce bruit redoubloit mes alarmes ; elles perçoient malgré moi. Madame d'Assilli m'en fit des reproches : j'avois évité de lui parler du Duc depuis la mort de Valsolle ; elle pénétra le sujet de mon affliction , & m'offrit de me calmer par la même voie qui m'avoit déjà réussi : j'acceptai ses offres, aux mêmes conditions, qui étoient de faire partir moi - même la lettre ; j'exigeai encore que la réponse me fût adressée ; elle y consentit , & écrivit , en conséquence , à la personne qu'elle connoissoit à la Cour.

Mon pere & ma mere ne passaient

point de jour fans chercher à m'engager au mariage qui m'étoit proposé : les raisons que j'avois pour m'y opposer constamment , n'étant point de nature à pouvoir leur être alléguées , je réclamois nos conditions , & les assurois qu'ils me trouveroient déterminée au bout de trois mois.

Lorsque je pouvois être seule , j'employois ces momens à me confirmer dans la résolution que j'avois prise. Le véritable amour est le plus généreux de tous les sentimens : le plaisir seul de se livrer aux mouvemens qu'il inspire , tient lieu de récompense. Si quelquefois , séduite par une trop douce illusion , je me faisois une peinture agréable du bonheur dont j'aurois joui , si mon état m'eût permis d'aspirer à être unie au Duc , je me reprochois même cette satisfaction ; je me hâtois d'éloigner cette pensée , en me représentant l'obstacle invincible que ma naissance & mon indigence y opposoient. Sans nul espoir de réparer la perte qu'entraînoit mon procédé , sans la moindre apparence que le Duc pût en être instruit , le plaisir de lui faire le sacrifice d'un établissement qui m'élevoit au plus haut degré de l'opulence , étoit pour moi d'une

douceur infinie. Quel en alloit être le prix ! Hélas , Madame , dans ce tems même , on me montra le Duc payant du plus cruel oubli les tendres sentimens qu'il m'avoit inspirés ; que dis-je ? tout m'annonçoit qu'une autre possédoit son cœur , ce cœur que le tombeau seul devoit me ravir. Monsieur Gliffeau m'écrivit en réponse à la lettre de Madame d'Assilli. Quelles funestes lumieres dessillerent mes yeux ! Précieuse erreur qui me faisiez voir le Duc détestant un rang qui l'éloignoit de moi , pourquoi cherchois - je à vous détruire ? Incertitude du sort de mon Amant , n'étiez - vous pas préférable à la conviction de son inconstance ? M. Gliffeau écrivoit que le Duc en revenant de l'armée , avoit passé à quelques lieues de Paris , par la terre de la Marquise de... Dans le séjour qu'il y avoit fait , il avoit pris pour elle la passion la plus violente. Le Maréchal son pere , quoique cet amour entrât dans ses vues , étoit cependant fâché de ce que son fils négligeant souvent ses devoirs de fils & de Courtisan , ne paroissoit que quelques instans à la Cour , & revoloit promptement au Château de cette veuve qu'il ne quittoit plus.

Madame

Madame d'Assilli vint me voir ; mes regards fixes lui découvrirent mon ame ; elle y lut mon désespoir : ma bouche se refusoit à lui en apprendre la cause ; je lui donnai la lettre de M. Gliffeau. Quelque juste que soit ma douleur , dis - je à mon amie , tandis qu'elle lisoit , elle ne m'arrachera cependant aucun reproche sur le sacrifice que je fais au Duc. Madame d'Assilli , à qui je venois de confirmer les propositions de M. des Salines , sentit cependant que ce n'étoit point le tems de m'ouvrir les yeux & de me faire voir que je devois les accepter ; elle se contenta de confondre ses larmes avec les miennes ; & parut même portée à douter de l'infidélité du Duc. Cette lettre ne lui sembloit pas une preuve assez authentique : mon cœur étoit trop intéressé à adopter cette opinion pour me permettre de la combattre ; il saisit avec empressement ce foible moyen pour se soustraire à l'horreur dont il étoit rempli. J'appris à mon amie que ma femme-de-chambre avoit un de ses parens auprès du Duc , & qu'elle n'avoit pas reçu de ses nouvelles depuis près d'un mois. Madame d'Assilli profita de cette circonstance.

tance : Différez , me dit-elle , de vous affliger jusqu'à ce que le sujet de votre chagrin vous ait été confirmé par quelque lettre de ce valet-de-chambre. L'indiscrétion ordinaire aux domestiques , ne lui permettra pas de taire la nouvelle inclination de son maître , si elle a quelque fondement.

Je flottai pendant quelque tems , entre le doute & le sentiment de mon malheur. Madame d'Assilli avoit recommandé à Camille de lui apporter les lettres qui lui viendroient de son parent : elle obéit ; & , peu de tems après , mon sort fut décidé. Mon amie se chargea de m'apprendre qu'il ne me restoit plus d'espoir. Le parent de Camille lui mandoit que la cause de son silence étoit les fréquentes courses qu'il avoit faites , soit avec son maître , soit pour ses commissions chez une Marquise veuve , dont il étoit fort amoureux , & qu'on disoit qu'il alloit épouser. Ma douleur étoit extrême ; elle ne pouvoit se cacher : Madame d'Assilli voulut me faire rompre le silence , en me représentant que le seul moyen d'éviter le désespoir , étoit d'accepter M. des Salines pour époux. Dans le sein de l'opu-

lence, me disoit elle, les douceurs qu'elle peut offrir, vous feront oublier une inconstance qui vous conduiroit au tombeau, si vous restiez dans un état où vous n'auriez point d'objet de distraction. Je ne peux plus faire de vœux, lui dis-je, que pour finir une vie qui m'est devenue à charge. Sans nulle prétention, le plaisir d'aimer le Duc, & de penser que j'étois aimée de lui, me faisoit chérir mes jours; mon seul espoir aujourd'hui, est de les abrégér, en m'occupant sans cesse dans une retraite, du sujet de mes larmes. Tout ce que put me dire Madame d'Assilli ne gagna rien sur mon esprit; &, dès ce moment, je fis des dispositions pour l'exécution de mon projet. Le Couvent où j'avois été, me promettoit la douceur de voir quelquefois mon pere & ma mere: ce fut celui que je choisis. Je ne pus faire un arrangement avec assez de discrétion pour que mes parens l'ignorassent; ils en furent instruits. Le jour où je devois m'y rendre, je m'étois levée plus matin qu'à l'ordinaire; Camille ne l'étoit point encore: je passai dans sa chambre, & trouvais une lettre sur une chaise auprès de son lit: je reconnus l'écriture de son

parent ; pour me convaincre encore de mon malheur , je l'ouvris , & j'appris qu'enfin ses courses alloient finir , puisque son maître devoit épouser la Marquise le lendemain. Quoique je ne fusse plus disposée à m'abuser , l'espérance cependant n'étoit pas tout-à-fait bannie de mon cœur. A une douleur insensée , dont je fus saisie en lisant cette lettre , succéda l'entière résolution de me consacrer à la retraite ; ce que je ne pus m'empêcher de proférer. Les mouvemens auxquels je m'étois livrée , avoient éveillé Camille ; elle en avoit reconnu la cause : après avoir repris la lettre , elle étoit allé avertir mon pere & ma mere de l'état où j'étois ; elle avoit ajouté que sans doute , le délai que j'avois demandé étant à son terme , la peine de me décider causoit cette agitation , & que j'allois partir pour le Couvent. Ils vinrent me trouver : Madame d'Assilli se joignit à eux. La fermeté de mes résolutions ne tint point à la vue d'un pere , d'une mere & d'une amie à mes genoux ; les uns me représentant que , maîtresse de procurer un sort heureux à ceux de qui je tenois le jour , je les aimois assez peu pour les laisser ex-

poser au caprice de la fortune ; & l'autre revendiquant les droits d'une amitié qui ne s'étoit jamais démentie. Leurs prières réunies triomphèrent après quelques combats. Touchée de ce spectacle , je promis d'épouser M. des Salines.

Le terme que j'avois demandé étoit prêt de finir : M. des Salines en prévint l'expiration ; il arriva dans le dessein de s'opposer aux délais qu'il craignoit que je ne demandasse encore. La candeur & la générosité dont il fit preuve dans toutes les circonstances qui précédèrent mon mariage , ne permettoient aucune répugnance pour lui ; mais elles ne purent étouffer les cris de mon cœur. Tout accablé qu'il étoit , il murmuroit de la contrainte que ma tendresse pour mes parens lui imposoit. Les trois mois révolus , je fus mariée. Je passai encore quelques jours avec mon père & ma mère ; ils avoient préféré une charge honorable dans la Province où ils avoient été élevés , à l'état que mon mari vouloit leur faire à Paris , qu'ils ne connoissoient point. M. des Salines leur acheta cette charge en m'épousant.

Après avoir fait les plus tendres adieux

à mes parens & à Madame d'Affilli , à qui M. des Salines avoit promis la facilité de vivre à Paris , en plaçant sous un autre nom son bien dans les affaires , je suivis mon mari ; mon premier soin en arrivant , fut d'aller voir ma tante : je lui avois fait part de mon mariage : elle me reçut en versant des larmes de joie sur cet événement. Mes chagrins ne m'empêchoient point de me voir avec plaisir , en état de reconnoître les soins qu'elle avoit pris de moi. Après l'avoir quittée , j'arrivai dans la maison , ou plutôt dans le Palais que je devois habiter : tout y respiroit l'opulence : les yeux y sont bientôt accoutumés , lorsque l'ame y est insensible. De tous les avantages que m'offroient les richesses de mon mari , le bonheur de mes parens pouvoit seul me flatter. L'amertume qui régnoit au fond de mon cœur , me rendoit non-seulement indifférente à tout le reste , mais c'étoit un supplice pour moi , de me prêter à tout ce qu'exigeoit mon nouvel état. Je finis avec grand plaisir le cours méthodique de visites , bals & spectacles , dont l'usage fait une loi aux femmes nouvellement mariées.

Monsieur des Salines ne m'avoit presque connue que dans des circonstances où mes chagrins m'empêchoient de prendre part aux plaisirs de la société. Le goût que je témoignai pour la retraite le confirma dans l'opinion qu'il avoit pu prendre de mon caractère ; & je remarquai avec plaisir que ce préjugé étoit un sujet de satisfaction pour lui. Son usage étoit de donner à souper : je jouissois du plaisir d'être seule jusqu'à l'heure où j'étois obligée de faire les honneurs de sa maison. Indépendamment du besoin que j'avois d'être livrée à moi-même, je trouvois encore un avantage à ne point être répandue ; c'étoit d'éviter le Duc que j'aurois pu rencontrer dans quelques maisons : je le jugeois infidèle, & je redoutois sa vue : je me faisois justice sans le savoir.

La bourse que mon mari m'avoit donnée, étoit plus que suffisante pour mes dépenses : pensant qu'une partie de ce qu'elle contenoit pourroit être utile à l'éducation de mes frères, je me souvins du nom du Banquier qui avoit fourni la lettre-de-change de douze mille livres dont j'avois fait honneur à M. des Salines.

La bonne-foi avec laquelle il s'en étoit défendu , m'avoit fait désirer de pénétrer par quelle voie M. Rouanet m'avoit assuré ce fidéi-commis. Dans ce dessein , & pour envoyer la somme que je destinois à mes freres , j'allai chez ce Banquier : il étoit naturellement causeur : lorsque je lui nommai mon pere , à qui j'adressois cet argent , il me dit qu'au même ordre , suivant celui du Duc de... il avoit fait une lettre-de-change de douze mille livres , il y avoit quelques mois : lorsqu'il eut expédié celle dont je lui remettois le montant , je le quittai. En entendant prononcer ce nom qui m'étoit toujours cher , je n'avois pu me défendre d'un mouvement de surprise que j'avois cependant tâché de cacher au Banquier.

Revenue chez moi , je trouvai que la date de ce don étoit à peu-près celle de l'inconstance du Duc : sa générosité me parut d'abord bien contradictoire avec sa conduite ; mon erreur devoit être encore prolongée. Cette contradiction s'évanouit en réfléchissant sur le caractère du Duc : tout procédé noble pouvoit être prévu de sa part ; il m'avoit aimée ; il avoit cru digne de lui de me secourir dans l'état où m'avoit laissé la mort de M. Rouanet :

je n'en tirai aucune conséquence , sinon que le Duc avoit l'ame Romaine , & le cœur François. Son présent eût été pour moi d'un prix inestimable dans le tems que je le reçus , si j'eusse pu soupçonner qu'il venoit de lui. Son inconstance rendoit ce même présent à mes yeux une charité humiliante.

M. des Salines , en arrivant à Paris , avoit voulu prendre connoissance des discussions survenues dans la succession de mon oncle : son crédit avoit fait accorder à ma tante des indemnités qui réparoient l'imprudence de son mari. Les intentions du mien sur ma famille à peine remplies , il pensa à acquitter la promesse qu'il avoit faite à Madame d'Assilli. Il me dit qu'il avoit trouvé une occasion de placer avantageusement , & pour un bail long , les fonds de mon amie , & m'assura que je pouvois lui mander de venir à Paris , où sa présence seroit nécessaire pour cette nouvelle affaire ; qu'elle fit ses dispositions pour changer ses biens de nature , & qu'en attendant qu'elle eût réalisé , il lui feroit les avances dont elle auroit besoin.

Il étoit trop nécessaire à mon cœur

de s'épancher avec une amie aussi sûre , pour négliger de l'instruire de la voie qui étoit ouverte à notre réunion.

Si la reconnoissance faisoit naître l'amour , mon cœur y eût cédé pour mon mari ; ses bienfaits méritoient , mais n'obtenoient point de moi ce tribut. Pour lui dissimuler cette dure vérité , mon amitié empruntoit les témoignages de l'amour ; les efforts de ce que me coûtoit son erreur , le vengeoient de ce que la réalité n'étoit pas en mon pouvoir.

Madame d'Assilli , sur l'assurance que lui donnoit ma lettre , ne tarda point à se rendre à Paris ; elle arriva chez moi , & y demeura jusqu'à ce qu'on lui eût trouvé un logement. Quelle fut ma satisfaction de pouvoir verser dans son ame tous les secrets de la mienne ! Mille circonstances s'y étoient opposées depuis que je m'étois déterminée à mon mariage : je me dédommageai de cette contrainte.

Depuis que j'étois à Paris , je n'avois encore entendu prononcer le nom du Duc , qu'au Banquier qui m'avoit révélé le mystère de la lettre-de-change ; & j'avois évité soigneusement toutes les conversations qui pouvoient avoir trait à lui.

M. des Salines m'avoit engagé à aller voir Madame la Marquise de Je m'en étois défendue long-tems ; il avoit fallu céder à ses sollicitations , ou plutôt à ma destinée. J'entre ; le premier objet qui frappe ma vue , c'est le Duc. Il m'en coûta beaucoup pour réduire mon saisissement à un air contraint & embarrassé , que la Marquise put attribuer à mon peu d'usage du grand monde. Les lieux communs de politesse , dont quelqu'un aussi gêné que je l'étois est trop heureux de s'étayer , furent sans doute mon appui ; mais ce qui n'a pu échapper à ma mémoire , c'est que la Marquise pria le Duc de jouer contre moi , ainsi qu'un Militaire assez âgé qui m'étoit inconnu. Je frémis de la disposition de cette partie. Réfléchissant cependant que si l'air coupable convenoit à un de nous deux , ce n'étoit pas à moi , j'avois pris une contenance assurée ; elle m'abandonna lorsque je me vis devant lui. Tout cela déposoit contre moi : il le remarqua , j'eus lieu de le penser , à son début. Le hazard lui fournit la facilité de me parler : la Marquise appella mon associé pour le consulter sur un jeu difficile, « Madame ,

» me dit le Duc, en me lançant un regard mêlé de douleur & de mépris, » votre ambition étoit bien bornée ; s'il » ne vous falloit qu'une fortune , j'avois , » je crois , des droits pour vous l'offrir ; » mais votre impatience m'a ravi cet » avantage ». L'assurance qui régnoit dans les reproches du Duc , suspendit un moment ma réponse. La certitude que je croyois avoir de son inconstance , dicta celle que je lui fis. « Ce reproche , lui » dis-je , est aussi peu généreux qu'il est » injuste. J'aurois trop à rougir , si j'avois » attendu de vous mon état ; je crois » pouvoir me permettre de vous dire que » le bonheur de vous le devoir eût fait » tout son prix à mes yeux : les obstacles » que vous y avez mis le premier , justifient assez ma conduite : votre mariage . . . ». Mon mariage , Madame ! » Madame , reprit-il vivement , quelle » imposture a pu . . . ? La présence de celui qui jouoit avec moi l'empêcha de continuer. Ce mot seul porta la lumière & la mort dans mon cœur ; en dissipant mon erreur il m'en montrait deux victimes. Je regrettai mon illusion. Ce que j'avois dit au Duc lui faisoit voir que

j'avois été abusée. Je voulus enfin lui dissimuler que mon cœur en gémissoit : ma tristesse me trahit. Il m'offrit de me conduire à mon carrosse. « Accablez-moi ,
» Madame , me dit-il en me donnant la
» main , d'un malheur de plus ; dites-
» moi que je ne suis pas seul à plaindre ,
» & quel est l'auteur de mes maux ? —
» N'exigez point , lui dis-je , que j'ajoute
» à mes torts & à vos chagrins. Qu'il
» vous suffise de savoir que j'ai été trom-
» pée : ne comptez point sur moi pour
» en apprendre le détail ; il faudroit vous
» voir , & tout m'ordonne une seconde
» fois de vous éviter : oubliez-moi , ne
» me voyez jamais. — Ah ! le premier
» de ces ordres ne sera jamais exécuté ,
» reprit-il ; le charme puissant qui me
» séduisit vous rendra toujours présente
» à mon cœur ».

Le Duc sortit : je savois que je trouverois beaucoup de monde chez moi en y arrivant. La situation de mon cœur étoit telle qu'on l'auroit remarquée, quelque précaution que j'eusse prise pour me contraindre. Je fis dire à mon mari qu'un mal de tête des plus violens me faisoit une nécessité de rester dans mon appar-

tement. Il vint m'y voir un moment, & rejoignit la compagnie.

La funeste découverte que je venois de faire m'arracha des larmes pendant que Camille étoit auprès de moi : elle s'en apperçut. « Quoi ! Madame , s'écria-
» t-elle , toujours dans l'amertume &
» dans les pleurs ? — Je n'en ai jamais eu
» plus de sujet , lui répondis-je. Le Duc
» vient de me quitter , il n'est point ma-
» rié , il m'aime : quel intérêt a pu avoir
» ton parent à me tromper ? — Il sort
» d'ici , Madame , reprit-elle ; il est la
» cause innocente de vos malheurs ; il
» n'a point vu son maître depuis cinq
» mois qu'il est séparé de lui. Il est arrivé
» d'aujourd'hui , après avoir passé tout
» ce tems enfermé & gardé avec soin
» dans un Château du Maréchal , à quel-
» ques lieues d'ici , où il va chasser sou-
» vent ». Camille m'apprit que le Duc
avoit été arrêté à l'armée , il y avoit cinq
mois , pour avoir tué le Comte de . . . &
que son parent avoit suivi son maître
jusqu'à Paris , où le Duc avoit été mis à
la Bastille. Le Maréchal avoit conduit ,
le jour même de la détention de son
fils , le valet-de-chambre à une de ses

terres , l'y avoit enfermé avec ordre qu'il ne parlât à personne , & y étoit venu deux fois pour lui faire écrire les deux lettres qu'elle avoit reçues , & sur lesquelles j'avois cru le Duc infidele. Cette conduite du Maréchal me fit penser qu'il avoit aussi dicté la lettre de M. Gliffeau , qui étoit créature de la maison de ... Mais je ne pouvois comprendre sur quelles notions il avoit pris des mesures aussi justes pour me désespérer. Dans l'excès de ma douleur , il ne me restoit aucun motif de consolation. Cruels parens ! cruelle amie ! m'écriois-je , c'est vous qui m'avez précipité dans le gouffre de l'infortune ; vous avez abusé de la facilité de mon cœur : mais non , reprenois-je un instant après , je ne dois accuser que moi ; c'est ma fatale crédulité qui a creusé cet abîme. Ciel ! le Duc m'aime ; il eût fait son bonheur de m'épouser , & je suis la femme de M. des Salines ! L'amour m'attache pour la vie au premier , & le devoit au second : je les trahis tous les deux ; mourons victime de l'amour & du devoir. Les plus cruelles réflexions , les idées les plus sombres , les desseins les plus violens contre moi-même agiterent mon

ame pendant plusieurs jours. J'avois prolongé ma feinte indisposition, pour me soustraire à la triste nécessité dans laquelle j'étois de recevoir du monde ; mais ce foible soulagement devoit avoir un terme.

Madame d'Assilly ne demeuroit plus chez moi ; j'avois passé un jour sans la voir ; je lui en fis des reproches le lendemain, & lui en demandai la raison ; elle me résistoit contre sa coutume ; ma curiosité augmenta, elle se rendit enfin à mes instances. Après m'avoir dit que je triomphois de la résolution qu'elle avoit prise d'éloigner toutes les occasions de me parler du sujet de mes chagrins, elle m'apprit, que le Duc ayant sçu qu'elle étoit à Paris, & trop éclairé par le peu de mots que je lui avois dit chez la Marquise, étoit venu la voir, & lui avoit découvert la cause de nos malheurs. La contrainte dans laquelle son pere l'avoit tenue avant la campagne, lui avoit donné de cruels pressentimens : pour être éclairci, il s'étoit adressée à un ami intime du Maréchal, qui sur la promesse qu'il n'en parleroit point à son pere, lui avoit appris ce qui suit.

Quelque secreete qu'eût été la mort de

Valfolle, le Maréchal avoit appris que son fils l'avoit tué, & que c'étoit pour une femme de la Ville où étoit le régiment de..... le rapport de cette circonstance, avec l'air sombre que son fils avoit conservé jusqu'à son départ pour l'armée, avoit fait juger au pere, que cette passion avoit plus de suites, que n'ont ordinairement celles d'un homme de son âge. Dans le dessein d'être instruit des mouvemens du Duc, relativement à cette passion, il avoit rrouvé la facilité d'une correspondance dans la Ville, & le Correspondant m'avoit nommée : delà les plus vives instances pour être instruit de tout ce qui me concernoit : la mort de mon mari étoit une circonstance à ne point négliger. Le Maréchal en fut instruit. Cette passion qu'il avoit jugé mériter tant de recherches jusqu'alors, redoubla ses inquiétudes. Connoissant le caractère de son fils, un amour aussi violent qu'il avoit lieu de le supposer, lui parut dangereux.

Il résolut d'en prévenir les suites ; le hasard le servit. Vers ce temps son fils fut amené à Paris, pour son combat avec le Comte de & conduit à la Bastille. Le Maréchal profita de cet événement.

Le Ministre fut mis dans la confidence, la détention fut prolongée, le valet de chambre enfermé & gardé avec soin, les lettres de Camille interceptées, les réponses dictées, un Roman fut inventé; vous devinez le reste.

Il est des maux sur lesquels les détails des événements qui les ont causés peuvent influer; quelques circonstances en augmentent, ou en diminuent la rigueur: les miens n'étoient point susceptibles d'aucuns de ces effets. Le Duc m'aimoit, j'étois à un autre: ces mots renferment tout.

Je gardai mon appartement jusqu'à ce que j'eusse gagné sur moi de composer mon extérieur. Je parus lorsque je crus pouvoir braver les regards curieux de mille originaux qui prétendant connoître les femmes, font leur grande occupation de chercher à nous pénétrer; ils se trompent souvent, & toujours à notre désavantage.

Au sein de l'affliction je cherchois à tirer parti de mon malheur; même celui de ne point voir le Duc se présentoit à moi sous une face avantageuse. Je ne suis point, Madame, idolâtre de l'héroïsme; j'ai toujours préféré la vertu la

plus sûre à la plus méritoire. Privée de la présence du Duc, je n'étois point exposée à ces combats douteux pour l'honnêteté la plus affermie, & où le cœur s'affoiblit enfin à force de triomphes. Mais la fortune ne me laissoit quelque léger motif de consolation que pour me faire sentir mes maux plus vivement. Le respect qui accompagnoit l'amour du Duc pour moi, me répondoit de sa docilité à la prière que je lui avois faite de m'éviter. Il y avoit un an que j'étois mariée; il ne m'avoit point vue; le hasard nous rassembloit.

M. des Salines avoit exigé de ma complaisance que je me fisse peindre. Le Peintre qu'il avoit choisi étoit le plus habile de Paris. Il étendoit loin les droits de la prééminence; la supériorité de son talent mettoit à contribution ou la hauteur, ou la paresse de ceux qui employoient son pinceau; il falloit aller chez lui: j'y retournois pour la dernière séance. La tête étoit finie, il ne s'agissoit plus que de choisir l'habillement le plus analogue au ton de la peinture. Madame d'Assilli m'y avoit toujours accompagnée pour me dissiper. Ce jour-là, lorsque je fus

à la porte du Peintre , elle me pria de lui laisser mon carrosse pour aller faire une visite; elle devoit venir me prendre dans une heure. Le Peintre étoit sorti lorsque j'arrivai. On me dit que quelqu'un l'attendoit déjà. En effet , en entrant dans son cabinet j'aperçus un jeune homme devant un chevalet considérant attentivement un portrait qu'il me cachoit. Le bruit que je fis en tirant un siège le fit retourner de mon côté. Son mouvement offrit à mes yeux le Duc en larmes , & mon portrait. A cette vue le premier mouvement fut de fuir. Le Duc tombant à mes genoux sçut m'arrêter :

„ Quand la fortune , me dit-il , me venge
„ de la sévérité de vos ordres en vous of-
„ frant à mes yeux , vous voulez me
„ ravir ses bienfaits ? Ce ne seroit plus au
„ hasard , lui dis-je , que vous le devriez
„ si je restois plus long-temps , ce se-
„ roit à ma foiblesse. Le devoir me fait
„ un crime de la moindre complaisance.
„ Ah ! ce devoir , reprit-il , n'est pas mon
„ plus cruel ennemi ; c'est votre cœur :
„ il est insensible aux tourmens qui agi-
„ tent le mien , ils me conduiront au tom-
„ beau ; ce sera le seul bienfait que je

» tiendrai de vous. » Il étoit toujours à mes genoux ; ses yeux exprimoient encore mieux sa douleur. « Relevez-vous, » lui dis-je, en soupirant ; ne seroit-ce » pas être sensible à votre amour, que » de l'être à vos tourmens ? Ah ! n'exigez point un aveu qui me rendroit indigne de vous les causer.

Le Peintre rentroit dans ce moment. Le Duc promena ses regards sur les tableaux qui étoient dans le cabinet, pour laisser sécher ses larmes ; & sortit lorsqu'on lui eut livré le portrait qu'il étoit venu chercher. Mon amie ne tarda pas à revenir. La séance finie, le Peintre me dit que ma présence n'étoit plus nécessaire à la perfection du tableau ; mais qu'il avoit encore quelques touches fines à y donner, & qu'il me le livreroit dans peu.

J'étois impatiente de me trouver seule avec Madame d'Assilli, pour lui faire part de ce qui venoit de m'arriver. Je la trouvai instruite ; elle avoit rencontré le Duc, il étoit descendu de sa voiture pour se plaindre à elle de son amour, & de mon indifférence. C'est le caractère des véritables passions de ne point

se flatter : le Duc croyoit être dans le cas ; mais quelques plaintes qu'il fit éclater , je ne pouvois me dissimuler que mes discours étoient bien éloignés de l'indifférence. Il avoit dit à Madame d'Assilli qu'il alloit bientôt partir pour l'armée : nouvelles inquiétudes , d'autant plus cruelles , qu'il falloit les cacher , & m'en reprocher le motif. Heureuse encore de ce que les soins que je prenois n'étoient point infructueux. Mon mari y trouvoit la justification de ce qu'il avoit fait pour moi. L'extérieur le plus satisfait en imposoit sur mes alarmes. Combien ne m'en causa pas cette campagne ! Le Duc servoit sous un homme qui n'achetoit point six mois de repos par une bataille , mais qui faisoit véritablement la guerre : chaque jour étoit compté par un exploit moins fameux qu'utile. Quatre combats dans l'espace de six mois , me mirent quatre fois à la mort , par les bruits qui coururent ou de celle du Duc , ou de quelque accident qui lui étoit arrivé. Ces fâcheux pronostics furent en partie justifiés à l'affaire qui ferma l'année sans fermer la campagne.

Mon mari avide des nouvelles de l'armée, avoit, des premiers, les funestes listes de ces victimes de l'amour de la patrie. J'étois avec lui lorsqu'il reçut le détail de ce combat; Madame d'Assilli étoit présente. Il nous le lut, & je lui entendis nommer le Duc parmi les morts. J'oubliai que j'étois devant mon mari; il m'échappa un cri qui interrompit sa lecture. Heureusement Madame d'Assilli, soit par saisissement, soit pour m'avertir que je me trahissois, n'avoit pu se défendre d'une exclamation aussi vive que la mienne. Les questions de M. des Salines sur ce trouble, devinrent communes à mon amie & à moi; il nous demanda d'où nous connoissions le Duc? Madame d'Assilli lui dit que son Régiment avoit été quelques mois en garnison à j'ajoutai, de peur que trop de silence ne me décélât, que je l'avois connu chez mon oncle; & je rapportai quelques détails sur la circonstance qui l'avoit conduit chez lui. L'affaire qui l'y avoit amené étoit de la compétence de Monsieur des Salines; il en avoit eu connoissance: cette particularité me rendit deux services: elle justifioit pleinement ce que je venois de dire, &

me donna le temps de me remettre, pendant qu'il parloit des Seigneurs qu'il avoit obligés en pareil cas. Il voulut ensuite continuer la lecture interrompue. Madame d'Assilli, par un zèle dont mon mari chercha à détruire l'effet, lui dit que peut-être cette liste étoit infidelle, & que le Duc pouvoit n'être que blessé. M. des Salines assura qu'il avoit les nouvelles les plus fraîches, & les plus sûres qu'il y eût dans Paris. Sa prétention fut contrariée un instant après. Un de ses amis qui avoit servi, vint nous faire part d'une liste qu'il avoit copiée dans les Bureaux du Ministre. Le Duc étoit blessé dangereusement. Heureuse de passer du désespoir à l'espérance, je saisis cette authenticité. Quelques jours après, mon mari me dit que le Duc venoit d'être transporté à Paris, & qu'il tenoit du Chirurgien qui en prenoit soin, que sa blessure n'étoit pas fort dangereuse. Il avoit été blessé d'un coup de feu, mais les accidens avoient cessé depuis qu'on en avoit connu la cause. La balle avoit percé un portrait qu'il portoit sur lui, & avoit fait entrer des parties de la glace & de l'ivoire dans la plaie. Le délire avoit suivi
la

la fièvre ardente qu'avoient occasionné ces corps étrangers.

Je l'avouerai, la rencontre que j'avois faite du Duc chez le Peintre, les derniers témoignages qu'il m'avoit donnés de son amour, ses larmes, les derniers mouvemens de mon cœur ; tout me fit présumer que c'étoit mon portrait qu'on avoit trouvé sur lui : j'étois donc destinée à faire naître ou à aggraver ses malheurs. Je fus informée du retour de sa santé exactement chaque jour par mon mari. La main de qui je tenois ce bienfait ajoutoit peut-être à mes torts ; mais si elle les condamnoit, elle n'altéroit point la douceur que j'y trouvois.

Vers ce tems, la représentation du *Carnaval mascarade* attiroit tout Paris. Monsieur des Salines m'engagea à y aller avec Madame d'Assilli ; il nous accompagna. Le Duc entroit devant nous : mon mari l'entendit nommer, & lui adressa la parole. » M. le Duc, lui dit-il, vous » nous avez donné furieusement d'in- » quiétude ». Le Duc en me voyant, jugea que c'étoit mon mari : un mouvement de surprise lui échappa ; mais pour le dissimuler, après avoir remercié M.

Mars 1782. I

des Salines , il me fit les complimens qu'exigeoit le tems qu'il avoit été sans me voir. Voilà deux Dames , ajouta mon mari , qui étoient fort inquietes de vous ; mais j'avois de vos nouvelles fréquemment , & l'on alloit tous les jours chez vous de la part de Madame. Ce mot , qui me glaça d'effroi , me parut mettre le Duc à son aise : je ne comprenois rien à ce que j'entendois. C'est un reproche adroit que vous me faites , dit-il à M. des Salines , de n'avoir pas été encore vous en remercier : c'est un tort apparent que je réparerai. Nous arrivions à notre loge ; mon mari se confondit en politesses , & dit au Duc qu'il se trouveroit infiniment honoré de le recevoir. Cette conversation me donna de l'inquiétude sur le passé & sur l'avenir ; mon mari dissipa la premiere en me disant qu'il avoit oublié de me parler de l'ordre qu'il avoit donné à un de ses gens d'aller tous les matins de ma part savoir des nouvelles du Duc : il avoit cru cette attention convenable. La crainte que j'avois sur l'avenir , naissoit de l'invitation de M. des Salines au Duc. Je sentois que celui-ci y répondroit avec empressement ; son respect & mes principes me rassuroient

à peine sur le danger qu'il y avoit pour moi à le voir. Peut-on trop se défier de sa raison, quand le cœur n'est pas d'accord avec elle ?

Le Duc usa promptement des droits que la politesse de mon mari lui avoit faits : il vint le lendemain ; je l'avois prévu : pourquoi ne dirois-je pas que je l'avois souhaité ? mais triste jouet de l'amour & du devoir , à peine fut-il entré que ma contenance lui peignit le trouble de mon cœur. Je sentis plus que jamais , malgré moi , la nécessité de me respecter ; M. des Salines étoit présent : on vint l'appeler pour affaires pressées ; il sortit.

» Mon mari vous autorise à venir ici , lui
» dis-je ; ce titre vous paroît suffisant : nous
» pensons , vous & moi , là-dessus d'une
» maniere bien différente. Une femme
» à ma place , qui n'attend que l'aveu
» de son mari , peut bien le prévenir :
» je ne l'ai pas fait , j'y trouve une obli-
» gation de plus de vous éviter : croyez-
» moi , Monsieur , l'honneur vous fait
» la même loi. La bonne foi de M. des
» Salines vous donne entrée dans sa
» maison , seroit-il généreux de vous en
» prévaloir ? Je connois l'honneur , me

„ répondit-il , & je fai ce qu'exige la
„ vertu ; leurs loix ne sont pas si rigou-
„ reuses ; vous les feriez moins sévères si
„ vous étiez plus sensible : mais que me
„ serviroit ici de réclamer les droits de
„ l'amour le plus rendre ? vous ne l'avez
„ jamais connu : j'en mourrai , & vous
„ ferez obéie.

La douleur , le désespoir étoient peints dans ses yeux ; il partit sans me donner le tems de le calmer : tremblante , interdite , je voulus le rappeler , ma voix s'y refusa. Que la vertu nous vend cher ses triomphes ! Mon cœur ne pouvoit être sensible qu'à un seul bien ; elle m'en avoit prescrit le sacrifice : les efforts qu'il m'avoit coûté me causerent une telle agitation , le reste du jour , qu'elle fut suivie , dans la nuit , d'une fièvre ardente. Une douleur profonde avoit accablé mon ame aussi-tôt que le Duc avoit été parti ; elle augmenta les progrès de la fièvre. Le lendemain , je me vis attaquée de cette maladie si fatale à notre sexe , dont les effets communs sont de menacer la vie , & de détruire la beauté.

Madame d'Assilli voulut s'enfermer avec moi ; je fus obligée de le souffrir.

Je vais donc , lui disois-je quelquefois , être enfin débarrassée d'une vie qui m'est à charge ; depuis que je suis dans l'âge d'en jouir , elle a été tissue de douleur & d'amertume ; cette vie pour moi n'est pas un bienfait de la Divinité ; la perte m'en paroît une récompense de mes sacrifices. Mon amie , par ses larmes & les soins qu'elle me donnoit , tâchoit en vain de me ramener à des idées moins funestes ; elle crut y avoir réussi ; elle se trompoit : plus le danger étoit imminent , plus il me calmoit ; il me promettoit un port après l'orage. Le Duc m'occupoit sans cesse ; mais ce n'étoient plus ces idées tumultueuses qu'enfaient l'amour & la vertu combattus l'un par l'autre ; une douce satisfaction régnoit dans mon ame : n'ayant pu étouffer mes sentimens , je les avois soumis au devoir : mon Amant étoit fidele , mon mari satisfait ; je mourois innocente. Nos plaintes sur notre situation , ressembloient au murmure du peuple contre un Gouvernement plus éclairé que lui sur son propre bonheur , & dont il ne doit ni ne peut comprendre les opérations. Sachant que M. des Salines redoutoit la maladie dont j'étois attaquée ,

je l'avois fait prier de ne point paroître dans mon appartement : sa tendresse avoit prévalu sur ses craintes & sur mes défenses , il ne m'avoit presque point quittée. Le neuvième jour , mon état étant presque désespéré , parce que tout l'effet du mal étoit intérieur , une irruption violente éloigna le danger qui me menaçoit & en frappa mon mari ; elle me rendoit la vie & lui caufoit la mort. On me la cacha d'autant plus facilement , que je le savois sujet à des attaques qui le forçoient de garder son appartement. Tandis que j'ignorois un si juste sujet de douleur , l'air dont le Duc m'avoit quittée le jour que j'étois tombée malade se retraçant à mon imagination , je demandai à Madame d'Assilli si elle savoit ce qu'il pensoit de moi. Mon amie me montra les lettres qu'il lui écrivoit tous les jours pour lui faire part de ses alarmes sur ma situation. Je lus dans une de ces lettres , que la campagne n'ayant point été interrompue , il étoit obligé de rejoindre l'armée ; il comptoit accompagner ce grand Homme que la France eut à pleurer cette année même , dont le Roi avoit fixé le départ vers le milieu du printems.

Le Duc finissoit en disant que revoler à l'armée, & peut-être à la mort sans me voir, faisoit toute sa douleur : je la partageois au moins ; mais celle que j'en ressentais fit bientôt place à un sujet plus légitime : j'appris la perte de mon mari, lorsque je fus assez rétablie pour l'aller voir ; je lui donnai long-tems de sincères larmes. Mon état, celui de ma famille & de mon amie étoient ses moindres bienfaits ; la générosité qui avoit accompagné ses dons, la tendresse qui les avoit guidés, me laissoient le regret de ne les avoir pu payer de tous les sentimens d'un mort-cœur.

M. des Salines m'avoit assuré irrévocablement par contrat de mariage la propriété de ses acquêts, qui étoient immenses. Né dans une condition médiocre, il devoit ses richesses à sa capacité, & plus encore aux caprices favorables de la fortune. Je ne fus point troublée alors dans cette possession ; cet acte étoit notoire aux héritiers de mon mari ; ils n'avoient de prétentions que sur ses propres, dont j'avois même l'usufruit : je le leur abandonnai ; ils étoient en petit nombre, & d'une pauvreté à n'oublier jamais ce que

j'avois fait pour eux. Un seul d'entre eux, que les bontés de mon mari avoient accoutumé à plus d'ambition, ne fut point compris dans cet acte de générosité. Je me réservois de pourvoir à son avancement, & par les amis de M. des Salines, & par mon bien, s'il le falloit. Il se nommoit Nartig : mon mari l'avoit tiré de sa Province, & l'avoit reçu dans sa maison pour lui ouvrir les voies de la fortune. La mort avoit surpris son oncle avant d'avoir rempli ses vues ; je me croyois obligée d'y conformer mon procédé en achevant ce que mon mari avoit commencé en faveur de ce neveu.

Son âge & le mien ne me parurent pas permettre que Nartig demeurât avec moi. J'avois pris des arrangemens pour qu'il ne s'apperçût qu'à notre séparation de la perte qu'il venoit de faire ; il étoit resté dans la maison pour mettre dans les affaires de mon mari, dont il avoit connoissance, l'ordre qui y étoit nécessaire.

Je vous aurois épargné, Madame, ces détails domestiques, s'ils n'avoient point un rapport intime à mon histoire.

Mon pere & ma mere avoient cru que

leur présence me feroit nécessaire ; ils s'étoient rendus chez moi. Eux & Madame d'Assilly cherchoient à dissiper mes chagrins. Les objets dont j'étois environnée servoient à l'entretenir : je ne voyois personne , je ne pouvois faire un pas qui ne me rappellât les bontés de mon mari, & sa perte. Un souvenir trop cher venoit souvent se mêler à mes regrets ; je tâchois de l'éloigner. J'aurois rougi de donner à mon amour un tems qui n'appartenoit qu'à la mémoire de mon époux. Ma douleur me sembloit une satisfaction que je lui devois. Madame d'Assilly avoit ménagé ma délicatesse. Depuis six mois que j'étois veuve , elle n'avoit pas encore osé me parler du Duc. Un jour qu'elle me félicitoit de ce qu'aucun de mes traits n'avoit souffert de ma maladie, elle crut pouvoir prendre delà occasion de me dire qu'elle avoit préparé de la surprise à un homme de ma connoissance qui la venoit voir souvent depuis quelques jours, en lui disant que j'étois devenue affreuse. Vous me pardonnerez, ajouta-t-elle, une plaisanterie que votre vue détruira ; je n'aurois pas soutenu ce badinage, si ses sentimens m'étoient moins connus ; mais

il prétend que votre figure étoit un agrément de trop , & qu'il vous en restoit assez sans elle pour l'attacher toute sa vie. Madame d'Assilly me dit ensuite qu'il me demandoit la permission de me venir voir. Croyant que le Duc étoit encore à l'armée ; en proie depuis long-tems à ma douleur , je n'avois pris aucun parti sur ma conduite avec lui. Je fus un moment embarrassée ; je crus pourtant que je pouvois le recevoir , & le dis à mon amie.

Lorsqu'elle m'eut quittée , je m'occupai de cette visite que sans doute le Duc ne tarderoit pas à me faire. Quoiqu'il ne fût point présomptueux , il étoit difficile qu'il crût m'être indifférent. L'Amant le plus modeste fait les progrès qu'il fait sur notre cœur ; il s'obstine à en douter , & paroît toujours mécontent ; son murmure endort notre vertu , qui se réveillerait s'il paroïssoit satisfait. Le Duc pouvoit donc croire être aimé ; l'idée qu'il devoit avoir de mon honnêteté me rassuroit sur ses prétentions. Après avoir sollicité pour la forme le don de mon cœur , il me demanderoit ma main. Si je n'avois eu à prendre conseil que de

mes sentimens pour lui , tout étoit d'accord. Il est bien doux de faire son propre bonheur , en comblant celui de ce qu'on aime. Mais lorsque tout sembloit concourir à me rendre heureuse , j'entrevois encore plusieurs obstacles. Le Maréchal , qui avoit , pendant mon premier veuvage ; pris de si justes mesures sur la passion de son fils , consentiroit-il à son union avec moi ? Mes biens , il est vrai , pouvoient remplir l'intervalle que la naissance mettoit entre lui & moi ; mais quoique ma fortune fût changée , les dispositions du pere de mon Amant pouvoient être toujours les mêmes. Le rang du Duc l'empêchoit de dispenser de sa main sans l'aveu de son Maître. Le Roi , pere de son peuple , & plus encore de cette partie de ses sujets , dont une suite non interrompue de services & de belles actions a illustré les familles & les a approchés de sa personne ; le Roi , dis-je , ne permet que sur des raisons bien valables ces sortes de mariages. Ces difficultés devoient m'alarmer. Mais délicatesse m'offroit encore des raisons pour m'opposer à ses desseins ; elle étoit offensée de faire servir aux intérêts de mon

cœur les biens de M. des Salines. Mon amour en condamnoit la possession, devoient-ils servir à son triomphe ?

Ces réflexions m'occupoient sans cesse : j'y étois livrée lorsque le Duc arriva. Mon pere étoit pour lors avec moi. La conversation roula d'abord sur plusieurs sujets différens. Le Duc parla ensuite du Gouvernement de son pere ; le mien l'entretint long-tems, en homme instruit, de la Noblesse de cette Province. Cela conduisit le Duc à dire qu'elle étoit si pauvre, qu'on assuroit que beaucoup des plus anciens Gentilshommes épars dans le Royaume, vivoient sous d'autres noms, dans les conditions les plus obscures. Mon pere, à ces mots, sortit en poussant un soupir. J'imaginai qu'il donnoit cette marque d'intérêt à des gens de sa connoissance qui pouvoient être dans le cas dont on venoit de parler.

« Vous voyez, me dit le Duc lorsqu'il que mon pere nous eut quittés, le plus tendre Amant desirant & tremblant d'apprendre son sort. J'ai pu jusqu'ici accuser ou votre devoir, ou votre situation, du malheureux succès de mon amour. Votre situation est assez bril-

» lantè pour me rendre suspect d'intérêt,
» si je l'avois attendue pour me déclarer ;
» vous n'avez d'autre devoir que l'intérêt
» de votre cœur : prononcez l'arrêt de
» ma vie ou de ma mort. . . . Pouvez-
» vous douter , lui dis-je , de mes senti-
» mens ? Vous fuir avec autant de soin ,
» c'étoit vous dire que je vous aimois » .
Le Duc , à ces mots , se saisit d'une de
mes mains qu'il arrosa de ses larmes ; il
vouloit me parler , sa voix expiroit sur
ses levres. « Oui , ajoutai-je , s'il ne fal-
» loit que vous aimer , & vous dire que
» je vous aime pour combler votre féli-
» cité , elle seroit bientôt assurée ; mais
» l'amour , l'amour le plus tendre n'est
» qu'un malheur pour nous. — Quoi !
» me dit-il , qu'ai-je à redouter lorsque
» votre cœur est pour moi ? Il m'assure le
» don de votre main ; depuis long-tems
» je ne dois la vie qu'à cet espoir. —
» Tout , lui dis-je en pleurant , vous or-
» donne d'y renoncer ; quand votre pere
» souffriroit qu'au mépris de votre rang
» vous franchissiez l'espace qui nous sé-
» pare , mon amour me feroit craindre
» pour vous une union qui feroit tout
» mon bonheur ; mon infortune se ré-

» pand sur tout ce qui m'environne, vous
» en seriez la victime. — La cause, re-
» prit-il tendrement, m'en consoleroit
» toujours : mais écarter ces funestes
» idées ; sûr de votre aveu, il n'est rien
» qui puisse m'arrêter ».

Effrayée de cette fermeté, je lui représentai ses devoirs ; je l'assurai que mon amour me rendroit plus sévère à les lui faire remplir ; que mon consentement ne suivroit que ceux qu'il devoit obtenir, & qu'enfin la moindre omission me feroit prendre un parti qui nous sépareroit à jamais.

Le Matéchal étoit à son Gouvernement ; le Duc impatient vouloit lui faire écrire. Je lui fis sentir que la condescendance de son pere (s'il pouvoit lui en inspirer) seroit tout au plus l'ouvrage de la tendresse paternelle, & non celui du raisonnement ; que conséquemment il devoit plus se promettre des instances réitérées qu'il lui feroit, que des lettres d'un ami. Il se rendit à mes conseils. On se familiarise aisément avec l'idée d'un bien d'où dépend le bonheur. Toute incertaine qu'étoit l'espérance d'être unie à mon Amant, elle devenoit chaque jour.

plus nécessaire à mon cœur ; mais quelque empire qu'elle prît, je m'affermissois en même-tems dans la résolution d'ôter toute espérance au Duc, si son pere se refusoit à ses instances. Je ne trouvois plus de danger à le voir. Ou notre mariage devoit couronner notre amour, ou, dans une retraite ignorée de tout ce qui m'étoit cher, j'allois éteindre & finir mon amour & ma vie.

Mon pere étoit souvent présent lorsque le Duc arrivoit. Je remarquois avec assez d'étonnement que le premier, sans manquer à tous les égards dus au rang de celui-ci, n'avoit point l'air gêné. Le Duc le charmoit, & ne lui en imposoit point. Je voyois avec plaisir que mon Amant goûtoit beaucoup sa conversation. Mon pere étoit en effet très-instruit. Ce que je savois de son éducation, c'est qu'il la devoit à un Curé, son parent, homme d'esprit : on pouvoit lui en trouver plus qu'il n'en avoit reçu. Froid, réservé, parlant peu, il connoissoit les égards & même la politesse ; il ne lui manquoit que ce vernis que donne seul l'usage & la fréquentation d'un genre de monde qu'il n'avoit point été à portée de voir. Lors-

que le Duc étoit parti, je surprenois des regards de tendresse & de compassion que mon pere jettoit sur moi : il étoit prêt à me parler ; je voyois que ses yeux se mouilloient de larmes, il faisoit quelque prétexte pour sortir. J'en conjecturois que les visites fréquentes du Duc lui avoient fait soupçonner son amour ; que mes yeux avoient trahi le mien ; que ce tendre pere desiroit de m'en parler, & craignoit de m'affliger. Toujours prête à lui confier le secret de mon cœur, j'étois retenue par la connoissance que j'avois de la sévérité de ses principes ; & je ne pouvois me prêter à lui donner des espérances que je n'avois pas moi même. Il s'ouvrit enfin à Madame d'Assilli, lui fit part de ses conjectures, & la pria de les confirmer ou de les détruire : elle ne crut point devoir lui laisser ignorer une chose qu'il falloit qu'il fût tôt ou tard ; elle s'excusa d'abord sur ce qu'elle me privoit de la satisfaction de l'en instruire moi-même, & ajouta que sans doute la crainte de lui préparer des chagrins, si nos vues étoient trompées, me faisoit différer de lui en faire part. Pendant le récit de mon amie, il avoit tâché

de retenir des pleurs qui avoient coulé malgré lui , lorsqu'elle lui avoit parlé des obstacles que nous redoutions de la part du Maréchal. Il pria Madame d'Assilli de l'informer exactement des démarches du Duc auprès de son pere. Leur succès , quel qu'il soit , lui dit-il en la quittant , doit faire éclater un secret que je cache depuis long-tems. Ma rendresse pour ma fille me presse à chaque instant de le lui révéler , & m'ordonne de le lui taire. Ce secret doit déterminer son bonheur , si le Maréchal s'y refuse , & y ajouter s'il y consent.

Instruite de cette conversation par mon amie , je tâchois en vain de pénétrer le sens des dernières paroles de mon pere : une foule d'idées naissoient de mon inquiétude , & étoient détruites au même instant. Une sur-tout prenoit un certain empire ; tout concouroit à me la faire rejeter , elle renaissoit souvent : toutes agitoient mon ame ; celle-là la remplissoit. Notre cœur , me disois-je , enfante toutes les erreurs qui lui sont nécessaires.

Le Maréchal arriva enfin de son Gouvernement : il y avoit déjà quelques jours qu'il étoit à Paris ; j'attendois que son

filz m'annonçât le succès de ses instances. Sa tristesse parloit malgré les soins qu'il prenoit pour la dissimuler, & me faisoit pressentir le refus qui devoit combler mes maux. Je ne pus m'empêcher de lui témoigner que je m'en appercevois ; il me dit que son inquiétude pouvoit en effet paroître de la tristesse ; mais qu'un procès considérable sur une substitution occupoit son pere & lui, & qu'il n'avoit pu lui parler de notre mariage. Quelque plausible que fût cette raison, elle ne pouvoit me satisfaire. Le Duc, quoiqu'avec beaucoup d'ordre, étoit trop insensible aux richesses, pour être occupé d'un procès autant qu'il me paroissoit l'être ; l'intérêt de son amour pouvoit seul l'affecter à ce point. Mes idées furent promptement justifiées.

Le Duc arriva un jour ; son extérieur annonçoit plus de satisfaction. Je me livrai à ce que cette sérénité me présageoit d'heureux ; il ne satisfaisoit cependant pas mon impatience, & sembloit embarrassé d'entamer la conversation par la multitude des choses qu'il avoit à me communiquer. Je l'aidai à s'expliquer, en lui faisant compliment sur le chan-

gement qui me frappoit , & lui disant que l'intérêt que je prenois à ce qui le regardoit , me donnoit des droits pour en être instruite. » Oui , Madame , me dit-il , vous me voyez satisfait ; le motif va vous paroître bien surprenant : mon pere a perdu son procès. Cette substitution conçue en termes litigieux , avoit paru jusqu'ici me regarder comme héritier présomptif , & mon pere en jouissoit. Par ce jugement , elle est dévolue à une autre branche de notre maison , & nous sommes contraints à un remboursement considérable , & sur lequel mon pere est embarrassé. Ah ! lui dis-je frappée seulement de la perte du procès , vous avez eu raison de me prévenir sur mon étonnement ; je n'aurois point imaginé que le motif de votre satisfaction dût vous en paroître un. Ciel , reprit-il , je suis le plus malheureux de tous les hommes ! Si vous ne voyez pas tout ce que cette perte a d'heureux pour notre amour , qu'au moins les efforts qu'il m'en coûte pour vous le découvrir vous paroissent une nouvelle preuve de ma tendresse. Mon pere a été insensible à mes prières &

» à mes larmes ; il n'a point voulu con-
» sentir à notre union «. Hé bien , lui
demandai-je vivement , qu'est - ce que
cela nous offre d'heureux ? » Ah , me
» répondit-il , que vous êtes cruelle d'é-
» xiger qu'un Amant , qui auroit payé
» votre cœur de sa vie , vous dise que
» votre fortune pourra déterminer son
» bonheur ». Vous devinez , Madame ,
ce que je répondis , & combien je le re-
merciai de sa franchise. Je cesse ici de
parler pour agir , pour me livrer aux
tendres mouvemens de mon cœur. Le
porte-feuille de M. des Salines m'avoit
été remis : j'y pris des billets pour
le montant du remboursement auquel le
Maréchal étoit forcé. Mais je l'avouerai ,
la fierté de mon caractère me faisant
rougir de devoir son consentement à un
bienfait , je sentis qu'il deviendrait un
salaire indigne de lui & de moi. Pour
lever ses scrupules , je crus devoir joindre
à l'envoi des billets , cette lettre.

Monsieur ,

» La couleur défavantageuse dont un
» service peut être susceptible , ne doit
» pas détourner de le rendre : mais je

» crois au moins lever le scrupule que
» vous pourriez vous faire de le recevoir
» de moi. Je vous prie d'accepter les bil-
» lêts ci-joints pour le remboursement
» auquel vous oblige la perte de votre
» procès : Ne les regardez point comme
» une rançon de l'obscurité de ma nais-
» sance ; vous ne me rendriez pas justice :
» votre rang s'oppose à mon union avec le
» Duc de . . je ne l'épouserai jamais : en
» vain son amour, le mien , vos instances
» même voudroient m'y déterminer. Pour
» fermer toute voie à votre générosité ,
» je vais prendre un parti qui y mettra
» un obstacle invincible. Vous prendrez ,
» pour l'acquit de la somme que je vous
» envoie, les arrangemens qui vous seront
» convenables ; mais ne la refusez pas.
» Concevez , Monsieur , le sacrifice que
» je vais faire , & vous croirez me devoir
» la satisfaction que je goûterai à vous
» être utile «.

Je confiai à Madame d'Assilli que je n'avois plus d'espérance , puisque le Maréchal ne vouloit pas consentir à mon bonheur ; mais je lui cachai ce que je venois de faire & la résolution que j'avois prise.

N'ayant point pensé que le Maréchal , en acceptant ou refusant mes offres , viendrait me voir , j'avois oublié de défendre ma porte ; sa visite ne pouvoit avoir d'autre objet que des remercimens ou des sollicitations : je les devois éviter. On me l'annonça.

» Madame , me dit - il en entrant ,
» vos procédés réparent l'injustice du sort :
» ils me font repentir d'avoir traversé un
» amour aussi délicat que le vôtre. Je
» ne vous parlerai point de ma recon-
» noissance : je viens vous demander votre
» main pour mon fils ; si je peux l'obtenir ,
» vous ajouterez à mes obligations : ce
» dernier trait me mettra dans l'impos-
» sibilité de m'acquitter «.

Quel est l'empire de l'orgueil sur tous les sentimens , s'il peut commander à l'amour ! Celui - ci devoit me rendre précieux l'aveu du Maréchal , l'autre néanmoins dicta ma réponse.

» Quelque prix , lui dis-je , Monsieur ,
» que j'attache au bonheur d'être unie
» au Duc , j'ai des principes à consulter :
» ils ne peuvent s'accorder avec l'intérêt
» de mon cœur ; ils m'imposent une loi
» rigoureuse ; il faut que je me contente

» d'avoir été digne de vous & de lui.
Après les discours les plus obligeans, les
prieres les plus touchantes ; » enfin ,
» me dit-il , je ne connois plus qu'un
» moyen pour vous rendre favorable à
» nos vœux ; vous - même m'obligez à
» l'employer : je n'accepterai vos bien-
» faits que quand vous m'aurez promis
» d'accepter la main de mon fils : vous
» ne pouvez désormais trahir l'amour sans
» désavouer l'élévation de votre ame.
» Prononcez. »

Je n'étois point préparée à ce défi gé-
néreux. » Vous ne laissez , lui dis - je ,
» aucun prétexte à mon refus : voyez
» mon ame toute entiere. La honte que
» j'attachois à devoir mon Amant à mon
» bien , faisoit gémir ma fierté ; elle
» seule me faisoit prendre la résolution
» que je vous opposois aux dépens de
» ma félicité : mais ce n'est point par de
» viles richesses que j'acquiers mon bon-
» heur . . . Non . . . Qu'il me devient
» précieux ! m'écriai-je en me jettant à
» ses genoux ; je devrai mon Amant à
» la tendresse que vous avez pour lui ;
» à quelques vertus que je lui dois peut-
» être. Oui , l'avantage de l'avoir charmé

» entraînoit la nécessité de m'en rendre
» digne ». Le Maréchal touché , me re-
leva en versant quelques larmes. » Vous
» ne pouvez exiger que je dispose de
» moi , ajoutai-je , sans en avoir instruit
» mon pere : je fais qu'il attendoit votre
» refus pour vous confier un secret qu'il
» cache depuis long-tems. Trop flatteuse
» illusion ! Puiffe ce secret justifier vos
» bontés ! «

Le Maréchal sortit , Nartig me fit demander , quelques instans après , une heure d'entretien sur mes affaires : je fus étonnée de ce qu'il n'étoit pas venu lui-même ; je ne l'avois pas vu depuis long-tems : je lui donnai rendez - vous pour le lendemain. Le Duc vint le soir même ; il avoit vu son pere , & savoit le succès de sa visite. Un silence délicieux , nos regards fixés l'un sur l'autre , quelques larmes furent d'abord les interpretes de la situation de notre ame ; ils firent place à tout ce que la certitude du bonheur peut inspirer de touchant à deux cœurs vivement enflammés. Lorsqu'il fut tems de nous séparer , le Duc m'apprit qu'il avoit accompagné l'Intendant de son pere , & qu'on avoit refusé d'acquitter les
billets

billets sur une opposition formée par Nartig , au nom des héritiers de M. des Salines. Frappée de cette nouvelle , je lui appris que Nartig m'avoit fait demander un entretien sur mes affaires , que j'avois fixé au lendemain : il me représenta que cet entretien & cette opposition cachotent quelque mystere odieux qu'il falloit éclaircir , mais que je ne pouvois me promettre de le faire seule. Il fut arrêté que le Maréchal , mon Amant & mon pere se rendroient dans mon appartement avant l'heure que j'avois donnée , & qu'ils se tiendroient à portée de tout entendre sans être vus. Madame d'Assilly m'envoya avertir que mon pere soupoit chez elle. Je fus fâchée de voir reculer l'instant de lui apprendre les heureux événemens de cette journée : je fus tentée de l'aller trouver ; mais dans la crainte que ce pere tendre ne fût gêné devant mon amie sur le secret qu'il avoit à révéler , je différâi , & écrivis un billet par lequel je le priois de me donner quelques instans le lendemain matin. Je me rendis en effet à son appartement sitôt que je fus levée ; il étoit sorti , & avoit

Mars 1782.

K

donné ordre qu'on me dît qu'il rentre-
roit dans peu.

L'heure à laquelle le Maréchal & le
Duc devoient se rendre chez moi , ap-
prochoit ; le second vint d'abord seul ;
son pere l'envoyoit me dire qu'il alloit
s'y rendre lui-même , qu'il n'étoit retenu
que pour une affaire qui me regardoit ,
& dont je serois promptement instruite.
Le Duc savoit qu'il étoit renfermé avec
un homme , que les gens de son pere ne
connoissoient point. Mon pere, sorti mal-
gré le billet que je lui avois écrit la veille ,
me fit penser qu'il étoit allé trouver le
Maréchal. Son souper chez Madame
d'Assilly, ce que le Duc me disoit de la
part de son pere autorisoient ce soupçon ;
il fut confirmé , dans le moment , par
l'arrivée du Maréchal qui ramenoit l'au-
teur de mes jours. Sitôt que je l'apperçus, je
volai dans ses bras : le plaisir de vous ap-
prendre moi-même mon bonheur , lui
dis-je , m'a sans doute été ravi ! je fais
tout , me répondit-il en m'embrassant ;
vos vertus ne m'ont rien laissé à faire ,
elles avoient triomphé de Monsieur le
Maréchal ; vous ne devez rien au secret

que je viens de lui révéler. Saïsie de ce que j'entendois, je croyois y voir la confirmation des idées que j'avois eues, & que j'avois tenté vainement de rejeter ; je regardois fixement le Duc, mon pere, le Maréchal. Madame, me dit ce dernier, votre façon de penser & d'agir pouvoit faire présumer ce que je viens d'apprendre ; l'obscurité qui couvroit votre naissance vient d'être dissipée. Monsieur votre pere né d'un des plus anciens Gentilshommes de la Province de .. m'en a fourni les preuves les plus authentiques.... Dans ce moment on vint m'avertir que Nartig me faisoit demander si j'étois visible : Le Duc avoit eu la précaution de renvoyer le carrosse & les gens de son pere dans la crainte que mon parent ne les apperçut ; & j'avois ordonné qu'on dît que j'étois seule. Je le fis entrer, après avoir fait passer mon pere, le Duc, & le Maréchal dans mon cabinet.

Madame, me dit Nartig, en entrant ; vous avez sans doute été surprise de l'opposition qui s'est trouvée au paiement des billets dont vous avez fait hier demander le montant ! Oui, sans doute, lui

répondis-je , & d'autant plus étonnée qu'on dit que cette opposition est faite par vous , au nom des héritiers de mon mari. Eux & moi , reprit-il , ne revendiquons que ce qui nous appartient ; vous n'en pouviez jouir que sur un titre , il est en mon pouvoir ; le voici , poursuivit-il , en tirant une minute de sa poche , c'est votre contrat de mariage. Il est cependant un moyen de garder vos biens , c'est de me donner la main : parlez , votre réponse va décider de votre destinée. Monstre ! mécriai-je !.... je n'eus pas le temps d'en dire davantage : le Duc fondant sur Nartig , d'une main lui présenta la pointe de son épée , & de l'autre se saisit du contrat : mon père & le Maréchal parurent en même temps. La vue d'un Seigneur qu'il savoit très-puissant arracha à Nartig l'aveu de son forfait. La connoissance qu'il avoit des affaires de son oncle , le soin que je l'avois prié d'en prendre , après sa mort , lui avoient rendu facile la soustraction de ce titre. Je le renvoyai en lui ordonnant de ne jamais paroître devant moi ; & je lui assurai une pension pour vivre dans sa Province.

Cette aventure ne m'avoit donné d'autre inquiétude que celle de voir sans effet la bonne volonté que j'avois eue d'être utile au pere de mon amant. Lorsque Nartig fut sorti, je me précipitai dans les bras de mon pere, en lui faisant de tendres reproches de nous avoir laissé ignorer si long-tems son secret. Je le pressai de nous apprendre les raisons qui l'avoient porté à le garder avec autant de soin; le Maréchal & le Duc se joignirent à moi pour l'y engager; il se rendit à nos instances.

Cette histoire, quoique intéressante, allongeroit mon récit, & je crois devoir la supprimer. Le bonheur que je me promettois en épousant mon Amant a si bien répondu à mon attente; il est encore si nouveau pour moi, qu'il me tarde d'arriver à ce moment qui couronna des vœux jusqu'alors si combattus, & maintenant si remplis.

Lorsque mon pere eut fini son récit, je revolai dans ses bras; mes larmes & mon silence furent les interprètes de ma tendresse pour lui, & de la satisfaction que je goûtois. Le Duc se joignit à moi.

Le nom de pere qu'il adressoit tantôt au mien, tantôt au Maréchal, étoit tout ce qu'il pouvoit exprimer de ses sentimens. Nous fûmes unis quelques jours après.

F I N.

T A B L E

DU VOLUME DE MARS.

L E nouvel Amadis ,	page 3
Mémoires de Madame de ***.	87

A P P R O B A T I O N.

J 'A I lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Volume du mois de Mars de la *Bibliothèque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination, & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 22 Février 1782.

DE SANCY.

De l'Impr. de P. Fr. GUEFFIER, rue de la Harpe.

TABLE

OF THE

PROGRESS OF THE

ART OF

PRINTING IN THE
UNITED STATES OF AMERICA
FROM 1787 TO 1857
BY
J. W. MASON
NEW YORK
1857

NEW YORK: PUBLISHED BY J. W. MASON, 15 NASSAU ST.





209720

LF.C.

B582u

Author

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols.
107-108.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

